

Claude FLEURY

DIALOGUES

SUR

I'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE

(1664)

Si on doit citer dans les Plaidoyers

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

l'Abbé FRANÇOIS GAQUÈRE

PROFESSEUR A L'INSTITUTION ST-VAAST DE BÉTHUNE



PARIS

J. DE GIGORD, ÉDITEUR, 15, RUE CASSETTE

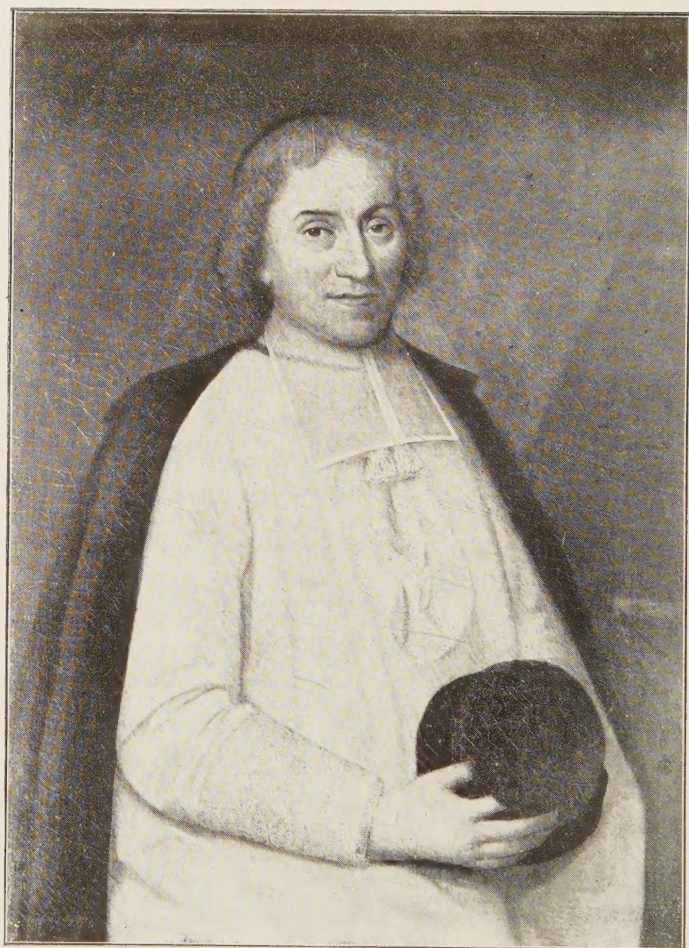
— 1925 —

DIALOGUES de Claude FLEURY
sur l'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE

(1664)



Digitized by the Internet Archive
in 2026



L'ABBÉ CLAUDE FLEURY

(1640-1723)

MUSÉE DE VERSAILLES

DIALOGUES
DE
Claude FLEURY
SUR
L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE
(1664)

Si on doit citer dans les Plaidoyers

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris
PAR
l'Abbé FRANÇOIS GAQUÈRE
PROFESSEUR A L'INSTITUTION ST-VAAST DE BÉTHUNE



PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR, 15, RUE CASSETTE



Vu le 5 Janvier 1925.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

FERD. BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL.

INTRODUCTION

C'était une question toujours actuelle que Fleury soulevait en 1664, quand il demandait « si on doit citer dans les plaidoyers ». Depuis plus de cent ans, en effet, les citations grecques et latines étaient à la mode, et l'érudition gâtait l'éloquence judiciaire de ses lourds et inutiles ornements.

Les origines de cette aberration étaient lointaines.

Au XIII^e siècle, devant des tribunaux exclusivement ecclésiastiques, où le droit canon dictait la sentence des juges, la langue latine était la langue des plaidoieries. « Les clercs, dit Philippe de Beaumanoir, ont une manière de parler moult belle, le latin. » (1) Et cela était d'autant plus naturel que le latin, langue universelle au Moyen-Age, était compris de tous les étrangers comme des Français.

L'habitude se modifia au XIV^e siècle, quand Philippe le Bel eut fait du Parlement une vraie cour de justice. Peu à peu, la langue française s'introduisit dans le Barreau ; mais elle était si pauvre encore, et les vieilles traditions si invétérées, que le latin resta mêlé au français, tant chez les avocats laïques que chez les avocats ecclésiastiques. Et quel latin que le jargon barbare de l'Ecole, encore déformé par les juristes et calqué sur leur langue maternelle ! Quels plaidoyers que ces mélanges indigestes de textes de la Bible et d'auteurs païens, de termes de procédure et de raisonnements subtils, que Gerson comparait avec indignation à des toiles d'araignées aux fils inextricables et fragiles ! (2)

Au moins Glossateurs et Bartholistes, s'ils ne se souciaient pas d'écrire élégamment, demeuraient-ils sur le terrain du droit.

Au XVI^e siècle, Budé et Alciat, aussi brillants humanistes que savants jurisconsultes, entreprirent de régénérer le barreau (3) et introduisirent dans la langue du droit une élégance inconnue jusqu'alors. Leur rude tâche fut continuée par Cujas, par Dumoulin, et d'autres, qui unissaient à la science du droit une haute culture littéraire. La plaidoierie du Moyen-Age fit place à la plaidoierie de la Renaissance, de forme plus pure et

(1) Philippe de Beaumanoir, *Des Coutumes de Beauvaisis*, (écrit en 1283, publié en 1842 par le Comte Beugnot) Ch. VI, §I).

(2) « Il faut, disait Gerson, rompre ces toiles d'araignées dont les fils inextricables s'embarrassent et se brisent d'eux-mêmes dans leur entrelacement ». (Cité par Théodore Froment, *Essai sur l'histoire de l'éloquence judiciaire en France avant le XVII^e siècle*, Paris 1874, p. 55).

(3) Louis Delaruelle, *Guillaume Budé*, Paris 1907, p. 100.

plus élégante, émaillée de souvenirs et de citations, toute empreinte d'histoire et de littérature latine et grecque. C'était un autre excès. A l'engouement de la scolastique succédait presque la superstition de l'antiquité reconquise. Et même, chose plus grave, le souci mesquin des ornements et des citations risquait de bannir bientôt de la plaidoierie le raisonnement solide et la science du droit.

C'est ce qui arriva, et c'est le règne tenace, avec les ravages, de cette manie, qu'il faut parcourir d'un coup d'œil rapide si l'on veut bien comprendre les réflexions que se faisaient, en 1664, Fleury et ses amis, à propos des citations dans les plaidoyers.

L'éloquence parlementaire ou d'apparat entra la première dans la voie fleurie des citations. Michel de l'Hospital, Pierre Séguier, (1) s'y essayèrent.

Gui du Faur, sieur de Pibrac, inaugura les temps nouveaux en 1565, dans ses Remontrances. « Jamais, dit M. Radouant, il ne risque une affirmation qui ne soit corroborée, par un témoignage de l'antiquité, même s'il se propose de recommander aux jeunes avocats d'écouter en silence et de se tenir en paix sur les bancs qui leur sont réservés. Encore s'applique-t-il à mettre au service de son idée non pas une, mais plusieurs autorités, autant qu'il en peut trouver, jusqu'à celle des plus infimes commentateurs. Il s'excuse même de n'en pas trouver davantage. » (2) Ces discours solennels, prononcés aux rentrées de Pâques et de la Saint-Martin, devant toutes les chambres du Parlement, les avocats, les procureurs, les princes, prélats et grands seigneurs, requéraient de la grande éloquence : Pibrac crut la trouver dans les citations.

Ses auditeurs, remplis d'admiration, se mirent aussitôt à son école, et Pibrac ne vit pas sans étonnement les avocats les plus réputés introduire les citations dans leurs plaidoyers ordinaires.

Anne-Robert, jouant sur le nom du Président Achille de Harlay, comparait, dans son exorde, les sentiments du Parlement à la lance d'Achille, qui pouvait seule guérir les blessures faites par Achille. Ainsi les arrêts du Parlement, présidé par un autre Achille, pouvaient seuls réparer la condamnation des premiers juges. Il comparait de même la mère de Jean Prost à Cérès, et un infortuné boulanger à Pélops. (3) Quand on publia, en 1622,

(1) Pierre Séguier, né à Paris en 1504, se distingua au Palais par la facilité et l'énergique concision de sa parole. On peut lire deux de ses discours dans le *Recueil des plaidoyers notables* publié à Paris en 1644. Il devint avocat du Roi et président de Chambre au Parlement.

(2) *De l'éloquence française*, édition critique précédée d'une étude sur ce traité du Du Vair, par René Radouant, 1908, pp. 12-13.

(3) Un nommé Jean Prost avait été assassiné à Paris. Sa mère ayant pris soupçon contre le maître du logis où il demeurait, un boulanger nommé Bellanger, l'avait accusé du crime. Arrêt s'en était suivi, par lequel ce pauvre boulanger avait subi la question ordinaire et extraordinaire. Peu de temps après, deux voleurs condamnés à mort confessèrent l'assassinat de Jean Prost. L'innocence du boulanger était donc avérée. Celui-ci présenta sa requête à la Cour, demandant que la mère de la victime fût condamnée à une réparation et à des dommages et intérêts. Arnaud défendait la mère ; Anne-Robert plaidait pour le demandeur. (Froment, *Op. cit.* p. 177).

les œuvres de cet avocat, on crut beaucoup faire pour sa gloire en relevant, en tête du premier volume, les noms de plus de 200 auteurs, parfois les plus inconnus et les plus étranges, qu'il avait cités.

Antoine Arnaud (1) ne le cédait pas en érudition à son adversaire. Il racontait au même boulanger que Caius Antonius avait été, comme lui, faussement accusé et compromis sans raison dans la conjuration de Catilina. Il le consolait des souffrances de la torture avec une maxime du philosophe Crantor.

Voulant donner à son rival une leçon d'étymologie, à propos du sens du mot ὀρφανός en grec, *orbus* en latin, il appelait à son aide les auteurs de l'antiquité. « Ce qui tranche tout, s'écriait-il, ce qui ne laisse lieu quelconque de douter, c'est un vers d'Euripide en l'*Hippolyte*, où il introduit Thésée regrettant amèrement la mort de sa femme. « Ma maison, dit-il, est déserte, et mes enfants sont orphelins,

Ἐρημος οἶκος, καὶ τέκν' ὀρφανεύεται. (2)

« C'est le père qui parle, et qui dit que ses enfants sont orphelins parce qu'ils ont perdu leur mère. »

Versoris (3) compare la Cour à Polyphème et la vérité à Galatée dont le cyclope est amoureux. S'il promet d'être modéré, il cite les autorités qui conseillent la modération : Ovide, Lucain, Plutarque. Veut-il prouver que Pasquier s'est mépris sur les intentions de Paul III, il invoque l'exemple de Castor et de Pollux. (4)

Marion (5) plaida dans le procès des libraires contre le Fermier général des cinq grandes fermes réunies. Celui-ci assimilant les livres aux autres marchandises, les frappait des droits d'entrée, péages et impositions dont ils avaient été exempts jusqu'alors. Marion revendiquait en faveur des libraires les franchises accordées par le roi Louis XIII. Avant d'arriver à son sujet, il avait, dans un exorde hérissé d'abstractions, célébré la merveilleuse invention des lettres de l'alphabet ; il avait énuméré les bienfaits de l'écriture, cité Copernicus et Platon, donné un souvenir aux Pharaons, effleuré les Ottomans, et nommé en passant Crésus et Alexandre.

(1) Antoine Arnaud, avocat au Parlement de Paris, sous Henri III et Henri IV, est le père du Grand Arnauld de Port-Royal. (C'est ce dernier qui inséra le premier un l dans son nom).

(2) Euripide, *Hippolyte*, v. 817.

(3) Pierre Versoris, avocat au Parlement de Paris, prêta serment en 1571. Le nom de sa famille était Le Tourneur ; on l'avait traduit en latin, suivant une coutume déjà ancienne : *Versor, Versoris*. Pasquier, qui avait plaidé contre Versoris lors du procès de l'Université contre les Jésuites, (1564), en fait un bel éloge dans le *Dialogue des Avocats*, de Loysel, (*Lettres sur la profession d'avocat*, de Dupin, Paris, 1818, pp. 227-229).

(4) Th. Froment, *Op. cit.* p. 96.

(5) Simon Marion, avocat au Parlement de Paris, est, avec Etienne Pasquier et Antoine Arnaud, un des plus fameux avocats du XVI^e siècle. Né à Nevers en 1540, il fut, en 1596, nommé par Henri IV président aux Enquêtes. En 1597, il succéda à Antoine Séguier comme avocat général. Il mourut en 1605.

Brisson (1) usa largement de citations en 1571, dans une circonstance mémorable.

Un crime horrible venait d'être commis à Paris : une mère, ses deux enfants, avec deux servantes, avaient été assassinées en l'absence du père de famille. La victime était la fille de Charles Dumoulin, l'éminent jurisconsulte, et la femme de Simon Bobie, avocat à la Cour du Parlement et bailli de Coulommiers. Le sieur d'Arconville fut accusé, sans preuves d'ailleurs, et arrêté.

Brisson, parlant pour les victimes, prit à cœur d'étonner les juges par son érudition. Il remonta d'abord jusqu'aux temps légendaires où, les hommes vivant sans crimes, chacun dormait sûrement en son lit. Après une digression sur les effracteurs de murailles, *τοιχωρύχοι*, chez les Grecs et chez les Juifs, il s'arrêta quelque temps à Rome et arriva enfin à son sujet. Mais il ne l'acheva pas sans avoir invoqué tous les auteurs latins, à la suite de Perse, de Portius Latro et de Martial. Etienne Pasquier défendit l'accusé : sa réponse fut un chef-d'œuvre d'exposition et de dialectique. Pasquier l'emporta.

Pour succéder à Brisson dans la charge d'avocat du Roi en 1580, Jacques Faye d'Espeisses s'improvisa orateur à la mode. « Ce serait, disait-il, arrogance ou incivilité de ne pas se conformer aux usages dans la façon de traiter son sujet. » Et il s'affubla, avec un art consommé, des exquises dépouilles de tous les écrivains anciens. Il estimait qu'il n'y aurait livre au monde plus profitable qu'un dictionnaire étymologique où seraient les noms de tous les arts et de leurs outils, en grec, en latin et en françats : ce serait, pensait-il, une fontaine où l'on puiserait toutes sortes de jolies similitudes et comparaisons. Si Despeisses s'écarta des citations, une fois, en 1586, ce fut pour y revenir de plus belle : le plus odieusement pédantesque de tous ses discours fut précisément celui qu'il prononça le dernier. (2)

La province avait suivi avec entrain l'exemple de Paris.

Un magistrat humaniste bordelais des plus distingués, Geoffroy de Malvyn, (3) s'inspirait à merveille de ce faux idéal. Dans sa *Harangue de bienvenue* à la Chambre de justice de Guyenne, prononcée le 29 janvier 1582, on relève, en cinq pages, vingt-neuf expressions ou citations latines, de Virgile, de Cicéron, de Saluste, d'Horace, de Suétone...

C'est à Montpellier qu'un jour, Antoine Despeisses, faisant une digression sur l'Ethiopie, un procureur, derrière lui, s'écria : « Le voilà dans l'Ethiopie : il n'en sortira jamais ! » Le brillant avocat se troubla et ne put achever son discours. (4)

Cette mésaventure rappelle celle qui arriva plus tard à un jeune avocat. Celui-ci, ayant à plaider contre un nommé Desfi-

(1) Sur Brisson, cf. note plus loin.

(2) *Harangues et actions publiques des plus rares esprits de notre temps*, Paris, 1609, pp. 267-290.

(3) *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais, (1545-1617)* Etude biographique et littéraire, par Paul Courteault. Paris, 1907, pp. 116-120.

(4) Dictionnaire de Moréri, 1759.

tas, bon praticien et pas autre chose, s'avisa de prendre l'exorde de Cicéron pour Quintius, où l'orateur dit qu'il a contre lui les deux choses qui, dans la cité, exercent le plus d'influence, le crédit de la partie et l'influence de l'avocat, *summa gratia et eloquentia*. Desfitas prit aussitôt la parole et dit : « Messieurs, l'avocat de la partie adverse ne se tiendra pas pour interrompu : je ne me pique pas d'éloquence, et ma partie est un savetier » (1)

Mais les échecs les plus humiliants n'atteignaient pas l'étonnant prestige des citations.

C'est encore à Montpellier que Guillaume Ranchin, avocat général à la Cour des Aides, dans un Remontrance prononcée en 1595, reprochait aux avocats d'abuser des allégations et lieux communs, et d'enfiler là-dessus tout ce qu'ils trouvaient dans les amas et rapsodies du temps. (2)

Ranchin entendait par amas et rapsodies l'arsenal de citations que les futurs avocats avaient, dès leur enfance, écoliers prévoyants, collectionnés dans leurs cahiers; il entendait surtout les répertoires imprimés, Florilèges et Polyanthes, énormes in-folios, monuments formidables de science et de pédantisme, où tout avocat qui se respectait allait puiser à pleines mains les textes les plus variés et les plus étranges.

Il importe de connaître ne fût-ce qu'un seul de ces Florilèges, si l'on veut comprendre à la fois l'attrait et l'influence néfaste qu'ils exercèrent sur l'éloquence du barreau.

Ouvrons, par exemple, le Polymnémon, ou Florilège de Francfort.

Le titre en est déjà interminable :

Polymnemon seu Florilegium locorum communium ordine novo, exactiori, et ad usum accommodatiori animatum, selectioribus etiam sententiis et exemplis ex scriptorum probatissimorum et elegantissimorum, graecorum, latinorum, antiquorum, novorum, philosophorum, oratorum, historicorum, legumlatorum, etc., monumentis confertum, sub quingentis quadraginta octo titulis, cum Introductione, una cum Onomatologo critico praestructum in subsidium iis qui docte scribere, fructuose legere, prompte dicere, aut memoriam quoque pacto suam adjuvare praeoptant, cura et opera Tobiae Magyri, Francofurti, 1629.

Une longue *Introduction*, remplie elle-même de citations et d'autorités, nous instruit « de ejus forma, scopo et usu. » « His oratorem indigere, oratores fatentur : exemplorum, legum, responsorum, dictorum, beneque factorum veluti quibusdam copiis abundare easque in promptu semper habere debet orator, scribit Quintilianus. »

Suit l'énumération des auteurs que Tobias Magyrus se dispose à invoquer.

C'est l'*Onomatologus*, id est auctorum, non quidem omnium,

(1) Tallemant des Réaux, *Historiettes*. Edit. Montmerqué, 1861, t. X, p. 217.

(2) *Harangues et actions publiques des plus rares esprits de notre temps*, Paris, 1609, pp. 426-428.

sed nec tantum hoc libro adductorum : nonnullorum pariter principum locorumque illustrium indiculus criticus, cognomen-
tis virorum variis insignitus.

Ne nous en plaignons pas, car, dit Pline, (Lib. XXXV, c. II)
« Nullum est majus felicitatis specimen quam semper omnes
scire cupere qualis fuerit aliquis. »

Admirons plutôt, de la page 1 à 71, 525 auteurs, latins et
grecs, anciens et modernes, depuis Accius et Achilles Statius
jusqu'à Zosimus et Zoilus. De chacun d'eux, une longue notice
nous dira, d'après de multiples témoignages les défauts ou les
mérites.

— Cherchons, si l'on veut, Pétrone, dont Fleury nous dira, dans
ses Dialogues, qu'on le cite souvent au XVII^e siècle. Le voici, à
la page 47 :

« T. Petronius Arbiter. Eques romanus : inter paucos fami-
liarium Neroni assumptus est, Elegantiæ arbiter, dum nihil
amœnum et molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius appro-
bavisset. » (Tacitus, XVI an. c. 18)

« Arbiter noctium voluptatumque Neronis. » (Caspar Bar-
thius, lib. VI, c. I)

« Venustatem orationis suæ inquinavit spurcissimis amori-
bus : obscænus et lascivus scriptor. » (Adr. Turneb. lib. II ad-
vers. c. 20 et lib. XIX, c. 6.)

« Vernulæ et latinæ urbanitatis purissimus fons. » (Jan. Gu-
lielmus Plaut, Quaest. Epid. c. V).

« Scriptor tersus et venustus, et nisi quod in re illa volupta-
tum, nimis latine interdum loquatur, cætera laudatus. » (Lip-
sius, lib. I Antiq. lect. c. 8).

« Vidistin' quidquam venustius, argutius, post-natas Mu-
sas ? » (Idem, l. III epist. quaest. 2)

« Ejus fragmenta purissimæ impuritatis. » (Idem Comment.
ad XVI An. Taciti).

« Neronis et aliorum procerum flagitia horrenda non minore
flagitio publicavit. » (Isaacus Casaubon, II, de Sat., c. 2)

« Scriptor lepidissimus, immortalis Charitum pullus. » (C.
Barth. in Racemat.)

« Spureus et obscænus, sed ad pios etiam castosque illustran-
dos utilis auctor. » (Id. XI Advers. c. 20.)

« Candidus, tersus, suavis, in omnibus mirandus, modo absit
obscænitatis. » (Dempsterus)

Et maintenant, chacun de ces auteurs va dire son mot sur
toutes les questions imaginables.

Le *Breviculum titulorum* fournit la liste des sujets, rangés
sous des titres et par ordre alphabétique. Les 548 titres pompeu-
sement annoncés, ni plus, ni moins, se trouvent là, depuis Abor-
tus jusqu'à Zodiacus.

La lettre F, par exemple, comporte 29 sujets : fabula, facies,
factum, infectum, falsum, falsus, fama, fama hominis, fames,

famosus libellus, fatum, favor, febris, felicitas, feria, fides, finis, fletus, fœtus numerosus, fortitudo, fortuna prospera et adversa, fraus, frugalitas, fucus, fulmen, furor, futura.

Mais dira-t-on, comment peut-on se flatter de parler de tout en 548 titres, et bien des omissions ne sont-elles pas à redouter?

Aucun danger. Rien ne nous échappera, grâce aux sous-titres dans lesquels ne subdivisent les titres.

Ainsi, ne craignons pas qu'aucune opinion humaine sur l'*Envie* soit passée sous silence. Si nous cherchons ce mot, nous le trouverons, de la colonne 1290 à 1306, à la tête de 109 articles ou sous-titres, dont voici quelques-uns :

Invidia, 1, quæ omnium pene insidet animis ; 2, civitatibus ; 3, et aulis, ubique dominata et semper ; 4, adeo ut eam difficile sit effugere et vincere ; 6, a sapientibus prohibita est ; 11, ut a qua respublica omnis debeat esse aliena ; 12, cumque ea omne vitari commercium, quia injusta ; 13, iniqua, in veritatem, in hominem, cujus lætatur adversis, invidet etiam miseriis, 14, stolida ; 15, molesta et noxia ; 16, periculosa, inexcusabilis ; 17, insanabilis, justis sæviissima, fœdissima ; 20, detestanda, affectionum acerrima ; 22, ira etiam gravior, et implacabilior, ipsiusque clementia victrix : præterea perniciosa ; 24, tum reipublicæ, tum suoipsius auctori ; 25, quem punit ; 28, tabefacit ; 29, excruciat ; 30, molestias creando ; 31, dolorem germinando ; 32, poenasque multiplices infligendo... Et ainsi de suite jusqu'au 109ème sous-titre.

Pour constater de quelles copieuses citations est illustré chacun de ces articles, lisons seulement le premier : *Invidia, quæ omnium pene inest animis*.

Τις οὐκ οἶδε τῶν πάντων, ὅτι τοῖς μὲν ζῶσι πᾶσιν
ὑπερί τις ἢ πλείων, ἢ ἐλάττων φθόνος ;

« Quis omnium mortalium nescit vivos omnes invidia aliqua laborare, alios majore, alios minore ? »

(Demosthenes, Pro Ctesiphonte, p. 357)

Πάντοισι ἀνδρῶν ἐστὶ συγγενὲς τὸδε
Φίλον τὸν εὐτυχοῦντ' ἄνευ φθόνου σέβειν.

« Haud multis viris congenitum atque in more est, Amicum felicem sine invidia honorare. »

(Aeschylus in Agememn. v. 828)

... Φθονεραὶ
Θνατῶν φρένας ἀμφικρέμονται ἐλπίδες.

« Invidæ spes pendent circa mentes mortalium. »

(Pind. II Isthm. ἐπ VLI)

Ἄλλοις ἐρασῆς ὁ φρενοβλαβῆς φθόνος.

« Aliis amicum livor, animi trux lues. »

(Pisides in poemat. de vita brev. v. 192)

Φύσει φθονερόν το των ἀνθρώπων γένος.

« Natura invidum est mortalium ingenium. »

(Ulpian. in Olynth. III Demosth. circa finem, p. 32)

« Plerique sunt invidi, maximeque est hoc commune vitium et pervagatum. »

(Cic. de Orat. Lib. II)

« Late patet hoc vitium et est in multis. »

(Cic. Lib. III epist. ad fam. ep. 6).

« Quam magnus mirantium, tam magnus invidentium populus est. »

(Senec. de vita beata, c. II f.)

« Odium et invidia apud multos valent. »

(Tacit. Lib. III Annalium, c. 10).

« Cujusve premit præcordia divum. Invidiæ virus. »

(Palingenius, in ariet. v. 80).

Les autres titres sont à l'avenant. Celui de *Judex* comporte 43 articles. Celui de *Mors* en comporte 329 et remplit 87 colonnes : encore conviendrait-il d'y ajouter *Moribundus*, avec 23 articles, et *Mortui*, avec 33 articles.

C'est par centaines de milliers qu'il faut évaluer le nombre des citations contenues dans le recueil.

Comme la mode du temps donnait à ces ridicules ornements le nom d'éloquence, le recenseur d'un Florilège, Joseph Langius, ne craignait pas de proclamer qu'il offrait l'éloquence à qui la voulait. Les éditions de Florilèges se multiplièrent. Quel orateur, avocat ou prédicateur, eût dédaigné, sans héroïsme, un pareil trésor et repoussé une offre aussi alléchante?

La chaire, loin d'être exempte de cette plaie, semblait rivaliser de mauvais goût avec le barreau. L'éloquence sacrée, qui devait cependant être la plus parfaite, tant pour la dignité de son sujet que le grand loisir et la liberté de ceux qui la traitaient, était demeurée si basse que Du Vair indigné se refusait à en parler. (1)

Au pédantisme de la dialectique, qu'elle avait gardé du Moyen-Age, la chaire avait ajouté celui de la Renaissance : aux déductions et aux subtilités de la scolastique, que le barreau, du moins, avait abandonnées, elle avait cousu les emblèmes et les citations de l'antiquité. Et c'est ainsi qu'au XVI^e siècle on entendait dans les sanctuaires, sous le couvert de la parole de Dieu, un pêle-mêle de citations et d'exemples où Martial donnait la réplique à Job, Aristote à Tertullien, où Mucius Scævola figurait à côté de Saint Etienne, et Régulus auprès du Christ. (2)

Faut-il y ajouter la recherche des métaphores, qui amenait les prédicateurs à représenter les sept dons du Saint-Esprit par les sept bouches du Nil, les vertus par les signes du Zodiaque, à appeler les sacrements les aqueducs de la grâce, les mauvaises

(1) P. Jacquinet, *Des prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*, Paris, 1863, pp. 33, 34, 39.

(2) *Ibid.*, p. 34.

pensées les allumettes du vice, Lucifer le concierge des démons, et Dieu lui-même le grand maréchal de camp de l'univers ? (1)

Ainsi parlaient, tant par vain étalage de leur savoir que par complaisance pour la frivolité de leur auditoire, les plus illustres prédicateurs de la fin du XVI^e siècle : Pierre de Besse et Gaspar Séguiran, le P. Cotton et André Valladier.

Ces gens d'Eglise, comme les avocats, avaient leurs Florilèges et leurs Polyanthes, leurs extraits portatifs d'auteurs sacrés,

Le mal était si profond que le cardinal du Perron, (3) esprit s'étonner qu'ils n'aient pas facilement converti les fils libertins de la Renaissance?

Le mal était si profond que le cardinal du Perron, (2) esprit judicieux et fin, sacrifiait lui-même au goût du jour, comparant, par exemple, l'Eucharistie à cette perle rare d'un prix inestimable que Cléopâtre avait fait fondre en une coupe au cours d'un banquet ; il était si profond que Nicolas Coeffeteau évoquait encore des souvenirs de l'antiquité dans l'oraison funèbre de Henri IV. (4)

Mais, dans la chaire, une réaction puissante s'était produite. Saint François de Borgia, à la suite de saint Ignace de Loyola, avait classé parmi les défauts à éviter, outre le galimatias et les périodes inintelligibles, les ornements recherchés et affectés, les amas de textes de l'Ecriture et des Pères, et les collections de traits tirés de l'histoire profane. Saint François de Sales, au grand scandale de son père, dédaignait ces prédications merveilleuses, doctes, bien étudiées, dont une seule alléguait plus de latin et de grec que dix des siennes. (5)

Ce fut ensuite l'effort du P. Bourgoing, de Bérulle, et de l'Oratoire. Saint Vincent de Paul demanda à ses prêtres de n'employer que sobrement dans les prédications les passages des auteurs profanes, et seulement pour qu'ils servissent de marchepied à la Sainte Ecriture.

La Réforme protestante elle-même ne fut peut-être pas étrangère à ces progrès, tant par les critiques qu'elle adressait à la chaire catholique que par les exemples de simplicité qu'elle donnait.

Les Jésuites et Port-Royal achevèrent la déroute des partisans des citations en chaire. La Bruyère put constater avec satisfaction la révolution qui venait de s'accomplir sur ce point en moins d'un siècle. (6)

Au barreau, la réaction contre les citations, si elle fut moins heureuse, ne fut peut-être pas moins énergique.

Rabelais ridiculisait déjà, en 1534, dans la *Harangue de*

(1) *Ibid.*, p. 50.

(2) Cf. notes plus loin.

(3) *Le Cardinal Du Perron orateur, controversiste, écrivain* par l'abbé P. Feret, Paris, 1877, pp. 83 et sq.

(4) *Nicolas Coeffeteau, dominicain, évêque de Marseille, (1574-1623)*, par Ch. Urbain, Paris, 1893, p. 213.

(5) *Vie de saint François de Sales*, par M. le Curé de Saint-Sulpice, 1855, p. 60.

(6) La Bruyère, *Les Caractères*, ch. X., De la Chaire, § 2 et § 6.

Maître Janotus de Bragmardo, faite à Gargantua pour recouvrer les cloches, la manie qu'avaient les avocats de mêler les phrases latines aux phrases françaises : « Or sus, disait l'avocat, de parte Dei, date nobis clochas nostras. Tenez, je vous donne de par la faculté ung sermones de utino que utinam vous nous baillez nos cloches. Vultis etiam pardonos? Per diem vos habebitis, et nihil poyabitis... Ça je vous prouve que vous me les doibvez bailler. Ego sic argumentor... » (1)

« Nous ne travaillons, protestait plus tard Montaigne, qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides... Nous savons dire : « Cicéron dit ainsi; voilà les mœurs de Platon; ce sont les mots mêmes d'Aristote; » mais nous, que disoïent-nous nous-mêmes, que jugeons-nous, que faisons-nous? Autant en dirait bien un perroquet. » (2)

Et ce n'est pas seulement une méthode d'éducation que Montaigne critique ainsi. Il écrit ces lignes dans un chapitre intitulé *Du pédantisme*; il s'en prend au philosophe qui s'arme contre la crainte de la mort aux dépens de Sénèque ou qui emprunte à Cicéron des paroles de consolation, aux médecins qui, « connaissent bien Galien, mais nullement le malade, » aux avocats qui « vous ont déjà rempli la tête de lois, et si, n'ont encore conçu le nœud de la cause. »

Pourtant, Montaigne lui-même citait. Il accentuait son pédantisme de jour en jour. Retiré dans la belle « librairie » de son château de Périgord, au milieu de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de « tous les oracles de la sagesse antique devenus ses hôtes et ses familiers », (3) il ne craignait pas de faire des collections personnelles de citations et de recourir aux sentences des Gnomiques ou au *Florilegium* de Stobée. (4)

C'est que les *Essais* n'étaient pas des plaidoyers; et la même raison expliquera l'indulgence de Fleury pour les œuvres de Balzac, de Sarrazin, de Voiture, et de tant d'autres, lesquelles regorgeaient de citations en toute langue, mais s'accommodaient fort bien de ces ornements.

Chose étrange, Fleury a négligé d'invoquer le témoignage de Guillaume du Vair contre les citations. Cependant le Maître des Requêtes au Parlement de Paris, écrivant, en 1594, un petit *Traité de l'Eloquence française et des raisons pourquoi elle est restée si basse*, recommande instamment d'imiter les Anciens et d'éviter, aussi bien qu'eux, les lourdes citations.

« Certainement, dit-il, s'il y a endroit où ceux de notre âge aient besoin de l'exemple des Anciens, comme d'une juste règle, pour redresser une affectation intempérée et inconsidérée, c'est en l'usage des mots empruntés. Car pour ce qu'ils voient qu'ils apportent quelque enrichissement à l'oraison, ils en usent si dé-

(1) *Œuvres de Rabclais*, Edit. Marty-Laveaux, 1868, t. I, pp. 70-71.

(2) Montaigne, *Les Essais*, Liv. VI, ch. XXIV.

(3) Edouard Bourciez, *Les Mœurs polies et la littérature de Cour sous Henri II*, 1886, p. 144.

(4) *De l'Eloquence française*. Edit. citée de M. René Radouant, p. 174, et *Œuvres poétiques de Pierre de Brach*, édit. Dezeimeris, 1861-1862.

bordement la plupart, et avec si peu de jugement, qu'il leur semble que c'est vice ou au moins pauvreté de langage d'user de mots propres à signifier quelque chose. Quelques-uns même affectent d'en trouver que l'on n'entende point, et pensent que c'est être éloquent, quand ce qu'ils disent a besoin d'être interprété. Les autres affectent une telle gravité et exagération que rien ne leur plaît, s'il n'est plus grand que le naturel. Or tout cela est également vicieux, comme l'est tout artifice, depuis qu'il manque de jugement. L'usage des translations orne le champ de l'oraison, mais cet ornement doit être tempéré. Ce qui est beau de soi ne l'est plus quand il est trop fréquent : nous sommes ainsi faits de nature que nous nous lassons de ce qui est trop commun : tout ce qui frappe nos sens avec beaucoup d'éclat nous lasse et nous ennuie. Il n'y a rien de si beau à l'homme que les yeux, mais si notre corps en était tout semé, non seulement ils empêcheraient l'usage des autres membres, ains aussi déplairaient à ceux qui les verraient. Il faut donc que la modération conserve aux paroles empruntées leur beauté. » (1)

Et Du Vair appliquait cette règle à Brisson. « Aussi, dit-il, y avait-il plusieurs choses qui le reculaient bien loin, à mon avis, de la perfection. L'une, qu'il aimait mieux paraître savant qu'éloquent : et pour ce ne se doit-il pas plaindre s'il a rencontré ce qu'il cherchait. Ses discours étaient si remplis de passages, d'allégations et d'autorités, qu'à peine pouvait-on bien prendre le fil de son oraison. Car vous savez combien cela l'interrompt... » (2)

Pasquier blâmait hautement cette affectation pédantesque. « Nous seuls, disait-il, entre toutes les autres nations, faisons profession de rapiécer, ou, pour mieux dire, de rapetasser notre éloquence de divers passages, rendant les morceaux comme un estomac cacochyme ainsi que nous les avons pris. » (3)

Antoine Loysel prétendait, en 1602, tenir un juste milieu. Il estimait qu'un avocat doit être médiocrement éloquent. « Je ne suis point, disait-il, si difficile que je désire en notre avocat toutes les perfections que Cicéron, Quintilien et les autres requièrent en leur orateur... Car je n'estime point que cette grande et haute éloquence populaire que l'on recherche tant soit la principale partie de notre avocat. C'en est bien une, et des plus requises, même les grandes plaidoiries, mais ce n'est pas la plus nécessaire pour un barreau. Ce que je désire en mon avocat, c'est qu'il apprenne à bien conduire un procès intenté ou à intenter, à dresser succinctement une demande et à libeller un exploit. » (4)

« Je ne suis pas, continuait-il, de ceux qui voudraient bannir le grec et le latin du barreau, comme feraient volontiers quelques-uns de nos délicats ou ignorants, puisque nous avons

(1) *De l'éloquence française*. Edit. citée de M. René Radouant, pp. 164-165.

(2) *Ibid.*, p. 136.

(3) *Œuvres de Pasquier, Lettres*, VII, 12.

(4) Loysel, *Le Pasquier, ou Dialogue des Avocats*, édition citée de M. Dupin, p. 315.

à parler devant des juges et des avocats, la plupart doctes dans l'une et l'autre langue, pourvu que ce soit sobrement, et sans en faire montre ni parade. » (1)

En 1610, le Toulousain Alexandre-Paul de Filère publiait son *Discours contre les citations du grec et du latin es plaidoires de ce temps*. Au risque, disait-il, de provoquer mainte protestation autour de lui, il qualifiait de superstition la manie des citations. Répondant par avance à la déclaration de M. Issali que « les nobles élévations d'esprit, qui se puisent dans les bons livres, et qu'on emploie avec art et avec adresse, ont autant d'avantage sur les paroles les plus élégantes que les pierres précieuses sur l'or dans lequel on les enchâsse, » (2) il trouvait que « les diamants et les plus belles pierres n'ont qu'une couleur » et que, de même, « le beau parler ne doit être formé que d'une seule langue ». Les citations, continuait-il, sont une marque de notre lâcheté et de l'infertilité de notre esprit. Platon, Aristote et les autres, disent merveille dans nos discours, mais nous, nous y sommes muets... ; « il nous est plus aisé de nous couvrir des armes d'autrui que d'en forger de nouvelles, et de nous parer des ornements de Cicéron et de Démosthène que de devenir des Cicérons ou des Démosthènes. » (3)

« Ne devrions-nous pas imiter les orateurs romains, qui dérobent quelquefois des pages entières des auteurs grecs, changeant seulement leurs paroles grecques en des latines?... Jamais ils n'ont mêlé une ligne de grec parmi une oraison latine. » (4)

« Les orateurs grecs, ou ils ne citent point du tout, ou, s'ils citent, ce sont des auteurs en leur langue, et c'est comme Eschine cite Homère, et quelques vers d'Hésiode en l'*Oraison de la Couronne*. Mais vous ne voyez point qu'ils citent aucun trait en langue égyptienne ou chaldéenne, bien qu'ils tinssent d'elles la plupart de leur savoir. » (5)

En 1620, La Roche-Flavin, dans ses *Treize livres des Parlements de France*, (6) blâme les citations latines.

En 1659, René Bary avait à son tour, dans un traité de rhétorique, parlé en faveur de la langue française et stigmatisé le galimatias, avec le mélange de français, de latin et de grec, chez des gens qui semblaient regretter de ne plus vivre à Rome ou en Grèce. (7)

Enfin, Balzac, considérant la partie comme gagnée définitivement, écrivait à Costar : « Le monde est devenu raisonnable ; et le pédantisme des compilateurs ayant perdu son crédit dans

(1) *Ibid.* p. 316.

(2) Préface des *Plaidoyers et Harangues de M. Le Maître*, ci-devant avocat au Parlement, et Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat et privé, donnés au public par M. Issali, avocat au Parlement, Paris, 1657.

(3) Alexandre-Paul de Filère, *Discours contre les citations du grec et du latin es plaidoires de ce temps*, 1610, p. 48.

(4) *Ibid.* p. 18.

(5) *Ibid.* p. 39.

(6) Bordeaux, 1620. in-folio, p. 368.

(7) *La rhétorique française... où l'on traite à fond de la manière des genres oratoires*, par René Bary, conseiller et historiographe du Roi, 1659.

l'Université même,... elle ne nous empêchera plus de faire avouer au Louvre et aux Parlements qu'il y a souvent grande différence entre un Docteur et un animal raisonnable. » (1)

Eh bien! Le croirait-on? Les citations restèrent à la mode. On sait qu'en 1668 même, la comédie des *Plaideurs* de Racine ne fit pas rire facilement le public. Bien plus, les citations, que La Motte le Vayer appelait triomphalement « un don du Saint-Esprit », (2) connurent dans la première moitié du XVII^e siècle, grâce au talent de plusieurs grands avocats, une splendeur nouvelle.

Parcourons les *Plaidoyers et Harangues* de Le Maître, publiés en 1657, et prononcés vingt ans auparavant : nous trouvons dans son éloquence « ce cortège nombreux d'orateurs, d'historiens, de Pères de l'Eglise, qu'elle mène toujours à sa suite. » (3)

Dès le premier plaidoyer, « contre une fille déshéritée par son père, » voici que parlent tour à tour Philon, Salomon, Valère-Maxime, Tertullien, Apulée, Sénèque, Démosthène, saint Isidore de Séville. Le jurisconsulte Tryphonin dit excellemment ceci ; saint Ambroise dit sagement cela ; et saint Jean Chrysostome a remarqué très judicieusement autre chose encore.

Tant et de si hautes autorités n'ayant pas réussi à convaincre les juges et à lui faire gagner sa cause, Le Maître ne se décourage pas.

Au plaidoyer XVIII^e, contre un ravisseur, il trouve moyen de citer, en l'espace de quelques pages, ce qu'ont dit, à propos de l'amour conjugal, saint Augustin, Socrate, Platon, saint Jérôme, saint Chrysostome, Plutarque, Caton, Aristote, Démocrite, Tertullien, Moïse ; il évoque les histoires de Judith, de Suzanne, de Lucrèce, de Bethsabée, des premières chrétiennes prostituées ; il montre le trésor près du larron, la colombe près de l'oiseau de proie ; il estime que l'homme est plus coupable que la femme et que c'est lui qui a commencé, parce que le soleil est plus chaud que la terre dont, au dire des poètes, il est amoureux!

Ce sont tous les personnages de la Bible et de la mythologie, tous les héros de la littérature, tant chrétienne que païenne, qu'il faudrait citer, et qu'il invoque, comme des autorités judiciaires et d'antiques confrères, à côté de Cujas et de De Thou, à propos du fait le plus banal.

Et notons que Le Maître est l'auteur de ces plaidoyers fameux dont l'un est déclaré par M. Oscar de la Vallée « un modèle, en y comptant même les citations empruntées à Aristote et au *Peripatheticon* » ; (4) cet avocat « incomparable en ver-

(1) Balzac, *De la grande éloquence, Œuvres complètes*, 1665, t. II, p. 523.

(2) La Motte le Vayer, *Œuvres*, Paris, 1669, t. IV. *Considérations sur l'éloquence*, p. 77.

(3) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, rapportant la Quatrième Instruction de Daguesseau à son fils.

(4) Oscar de la Vallée, Procureur général à la Cour Impériale de Paris. *De l'éloquence judiciaire au XVII^e siècle*. Paris 1856, p. 75.

tu... et en éloquence » dont Guy-Patin pleure la mort au nom de la république des Lettres. (1)

Avec Claude Gaultier, (1590-1666) la cause sombre en plein déluge de latin et de grec. (2)

Dans le plaidoyer XVII^e, prononcé en 1640 « pour le testament d'un aïeul et contre l'interdiction demandée par ses filles, » (3) on peut relever 17 citations grecques et 44 citations latines.

Au moins chacune est-elle donnée en trois langues!

Ἀλλ' οὐκ ἐστὶν δι' ἧ Χρονίωνι μάχεσθαι.

Sed non licet cum Jove Saturnio pugnare.

Il n'est pas permis de résister au grand maître des dieux. (4)

«... Le sage vieillard, dit Platon, qui voit approcher le dertes au mouvement, qu'il appelle τὰ κινούμενα, quæ subeunt motum, la mutation prend plutôt la qualité et la dénomination de la chose en laquelle elle passe que de celle dont elle procède : μάλλον γὰρ εἰς ὃ ἢ ἐξ οὗ κινεῖται ὀνομάζεται ἢ μεταβολή, mutatio namque magis ab eo ad quod est, quam ab eo ex quo est nuncupatur... » (5)

«... Le sage vieillard, dit Platon, que voit approcher le dernier terme de sa vie, ὑποψίας δὲ καὶ δειματός μεσὸς γίνεται, timoris et sollicitudinis plenus ræditur, est rempli de crainte, de douleur d'inquiétude... » (6)

La médecine n'a point de secrets pour lui. C'est ainsi, explique-t-il dans sa plaidoirie XI, qu'Hippocrate, au livre qu'il a fait de la nature humaine, a remarqué que le corps de l'homme est composé de quatre qualités, qui participent de la nature des quatre éléments, et sont appelées *effectrices et alteratrices corporum*, parce que leur différence dans la contrariété fait un doux accord, une agréable union, une symétrie admirable de proportions, de mesure et de qualités, ποροποιαν, par l'égalité du mélange et du tempérament, en se communiquant aux quatre humeurs qui forment le sang, principe de vie et de génération, afin que les humeurs coulent, par une distribution égale, dans les veines, sans excès et sans élévation. » (7)

En 1666, dans ses *Entretiens sur l'Eloquence*, Guéret, avocat au Parlement et plus tard éditeur des plaidoyers de Gaultier, admirait les citations de Le Maître.

« Quiconque, disait-il, sait l'art de les bien placer (les citations) et ne s'en charge qu'autant que la nécessité le requiert, celui-là ne pêche point contre les lois de l'orateur. Bien loin de

(1) *Lettres de Guy-Patin*. Edit. Réveillé-Parise, Paris, 1846, t. III, p. 98, Lettre à Falconet.

(2) Munier-Jolain. *Les époques de l'éloquence judiciaire en France*. Paris, 1888, p. 19.

(3) *Les Plaidoyers de M. Gaultier, avocat au Parlement*, 1688.

(4) *Ibid.*, t. I, p. 638.

(5) *Ibid.*, t. I, p. 119.

(6) *Ibid.*, t. I, p. 328.

(7) Cité par Munier-Jolain, *Les Epoque de l'éloquence judiciaire en France*, Paris 1888, p. 20.

corrompre l'éloquence, je trouve qu'il la fortifie, et qu'il donne du poids et de l'autorité à ses discours. » (1)

A M. de Vaumorière qui lui objectait le sentiment de Pasquier, il répondait que les citations bien choisies donnent de la grâce au discours. « N'est-il pas vrai, disait-il, qu'un bout de vers, qu'un passage d'un Ancien, heureusement appliqué, excitaient dans le cœur des auditeurs une émotion agréable? N'avez-vous pas observé comment chacun redoublait son attention sitôt qu'il entendait prononcer le nom d'un auteur célèbre ? » (2)

Guéret allait jusqu'à approuver qu'on citât en latin et en grec, comme l'avait fait Le Maître, quand le texte était court et que la citation était exigée par le génie de la langue grecque et latine.

Le mal n'était pas guéri encore en 1675.

Denys Talon, plaidant pour les héritiers d'une demoiselle de Canillac, ne peut s'empêcher de citer, dans vingt lignes d'une interminable digression, le chapitre XII du *Deutéronome*, Naboth, le roi Achab, David et Miphiboseth. « En commençant un discours, il ne manquait jamais de se guinder dans le soleil et dans la lune, et de se promener assez longtemps dans le zodiaque, avant de descendre au sujet qu'il voulait traiter. » (3)

L'abbé Legendre, qui nous a transmis ce dernier détail, ajoute que ce mauvais goût régnait aussi à l'Académie, où le tonnant Charpentier ne prononçait pas un discours sans y faire briller les étoiles.

On n'en trouvait plus de traces chez Claude Erard, en 1689, et l'on pouvait lire, en 1710, dans les *Mémoires de Trévoux*, à l'éloge de Chrétien-François de Lamoignon : « Ses plaidoyers changèrent la face du barreau ; les imitateurs du célèbre Le Maître eurent honte de leur enflure et de leur érudition affectée ; ils sentirent qu'un avocat ne doit pas songer à se faire estimer, mais à se faire croire... ; qu'on peut être sublime sans hyperboles, et qu'un langage simple, mais noble, est le seul qui convienne aux défenseurs de la justice et de l'innocence... Sur ce même modèle, les imitateurs de Patru se corrigèrent des défauts opposés... En un mot, l'éloquence du barreau doit à M. de Lamoignon la perfection où nous la voyons aujourd'hui. » (4)

La saine réforme avait été esquissée chez Olivier Patru vers 1630. Elle partait de ce principe qu'il fallait bannir du barreau les faux ornements, chercher toute beauté dans le naturel, unir la pureté de la langue à l'imitation des Anciens.

Elle était assez avancée vers 1660 pour que M. de Gaumont, conseiller au Parlement, pût confier au jeune avocat Claude

(1) *Entretiens sur l'Eloquence de la chaire et du barreau* par M. G. Guéret, avocat au Parlement, 1686. Troisième entretien, *Si les citations sont nécessaires dans les plaidoyers*, p. 129 et sq.

(2) *Ibid.*

(3) *Mémoires de l'Abbé Legendre, chanoine de Notre-Dame, secrétaire de M. Harlay, archevêque de Paris*, Paris, 1863, p. 32.

(4) *Mémoires de Trévoux*, 1710, t. XXXVIII, p. 616.

Fleury sa satisfaction de voir délaissier au Palais Epaminondas et Pélopidas. (1)

C'est à cette cause du bon goût qu'en 1664 les Dialogues de Fleury sur l'éloquence judiciaire apportèrent leur actif concours.

Ces Dialogues étaient le fruit de conférences tenues entre de jeunes réformateurs : Fleury, Le Peletier, Cordemoy, Marillac.

Claude Fleury, l'illustre auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, du *Traité des Etudes*, et de vingt autres ouvrages qui eurent de multiples éditions et exercèrent, deux siècles durant, une profonde influence, avait alors vingt-trois ans. Fils d'un avocat au Conseil privé du Roi, il avait fait au Collège de Clermont de solides études littéraires dont la valeur avait éclaté dans deux poèmes : *l'hymne grec à Lamoignon*, et la *Bibliotheca Claromontana*. Comme son père, et sans renoncer aux belles-lettres, il était devenu avocat en 1658, et l'étude de la jurisprudence fut par lui poussée si loin qu'il allait devenir, par la publication de l'*Histoire du Droit Français*, de l'*Institution au Droit ecclésiastique*, de l'*Institution au Droit français*, la plus haute autorité juridique de son temps. Il était entré dans l'intimité de familles influentes : les Le Peletier, les d'Ormesson ; Boileau, Racine, étaient ses amis. (2)

Le trait dominant du caractère de Claude Fleury était le bon sens ; l'étude approfondie du droit, avec la fréquentation des Anciens, avait encore accentué son culte de la simplicité en littérature, son horreur des vains ornements et des citations dont les avocats chargeaient alors leurs plaidoyers. M. de Gaumont, son vieil ami, qu'il considérait comme l'un des plus savants représentants du Parlement, l'avait hardiment engagé dans les voies nouvelles.

Michel Le Peletier de Souzy était, lui aussi, né en 1640. Son père était cousin-germain du ministre Le Tellier ; sa mère était la petite-fille unique du fameux Pierre Pithou ; son frère aîné Claude était le futur Contrôleur général des finances et ministre d'Etat.

Les Le Peletier réunissaient souvent leurs amis à leur château de Villeneuve-le-Roi pour de longs entretiens philosophiques et littéraires. Michel savait par cœur tous les livres de Tacite, connaissait à fond Cicéron et Horace, et parlait l'italien et l'espagnol. A la date des *Dialogues*, il était avocat du Roi au Châtelet. Il allait devenir intendant en 1665, Conseiller d'Etat en 1683. (3)

Géraud de Cordemoy était un parisien issu d'une famille

(1) *Nouveaux Opuscules de l'abbé Fleury*, par M. Emery, Paris, 1807, p. 238.

(2) On trouvera le développement de ces différents traits dans notre ouvrage sur la *Vie et les Œuvres de l'Abbé Claude Fleury*, 1925, spécialement au ch. II, Fleury jurisconsulte : sa formation.

(3) Cf. Desdèvises du Désert, *Claude Le Peletier ministre d'Etat*, Caen, 1877, et surtout *Claudii Peleteri, regni administri, vita...* accurante Joanne Boivin, Paris, 1726, ch. III, pp. 39 et sq.

ancienne d'Auvergne. Il s'attacha d'abord au barreau et avec succès, quoique sans goût. Entraîné par son penchant pour la philosophie, il choisit celle de Descartes, ce qui le fit connaître du savant Bossuet, évêque de Meaux, qui le mit auprès de Monseigneur le Dauphin en qualité de lecteur. Il devait donner au public le *Discernement du corps et de l'âme*, le *Discours physique de la parole*, et une *Histoire générale de la France*. Il entra à l'Académie Française en 1675. De dix ou douze ans plus âgé que ses jeunes amis, il se plaignait d'être né dans un siècle barbare. Peut-être avait-il la sensation que, « depuis Pascal, on vieillissait, selon l'expression de Sainte-Beuve, en un jour, de cinquante ans. » Mais il le faisait « avec un chagrin le plus agréable du monde, » et ses jeunes amis riaient, car ils le tenaient pour un homme de progrès, un réformateur du barreau, des lettres et des États.

René de Marillac, seigneur d'Ollainville, d'Attichy et de La Ferté-sur-Perron, était né en 1638. Il fut successivement conseiller au Parlement en 1661, avocat général au Grand Conseil en 1663, puis Maître des Requêtes, intendant du Poitou, conseiller d'Etat, intendant de Rouen, et mourut doyen du Conseil en 1719. Il fut l'un des vilains promoteurs des Dragonnades. Il était très lié avec son oncle M. de Lamoignon, avec Madame de Sévigné, M. de Bussy, M. de la Fayette.

Tels sont les personnages que nous trouvons réunis chez René de Marillac, un jour de l'année 1663. (1)

Ce dernier venait d'être nommé Avocat général au Grand Conseil : ses trois amis accoururent le féliciter.

Cette visite et cette conversation, que nous ne connaissons que par le Dialogue lui-même, ne sont pas, comme on pourrait le soupçonner, une fiction imaginée par l'auteur pour développer plus facilement ses idées.

Les interlocuteurs, et Fleury lui-même, s'excusent à plusieurs reprises de parler à l'improviste et de dire sans préparation ce qui leur vient à l'esprit. (2) L'un d'eux demande une fois qu'on ne mette pas dans le Dialogue telle réflexion qu'il va faire. (3) Au témoignage de Fleury, ce n'est qu'au second jour, sur les instances de ses amis, qu'il se résout à rapporter leur entretien et à écrire leur conversation. Enfin, et surtout, Cordemoy ayant proposé à Le Peletier de remettre à Fleury de bons mémoires où ce dernier consignera ses raisons : « Moi, proteste alors Fleury, je ne prendrai point de mémoires. Je ne veux point tromper la postérité ; et, si je fais un dialogue, je n'y mettrai rien du vôtre que vous n'avez dit effectivement. (4)

(1) La date plus exacte nous échappe. Nous savons en effet que ce fut à l'occasion de la nomination de M. de Marillac à la charge d'Avocat général au Grand Conseil, mais les Lettres de provisions d'offices qui sont aux Archives Nationales ne commencent qu'en 1675. Quant aux Extraits des Registres du Grand Conseil du Roi, ceux qui vont de 1661 à 1665, recueillis en 1734, ne contiennent autre chose que des enregistrements d'édits, déclarations, lettres patentes, brefs, indulgences, etc.

(2) *Bib. Nat. F. Fr. Mss.* 9521, f° 32, 34 v°, 45.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.* f° 104, v°.

Et comment ne pas prendre à la lettre la parole d'un homme dont la vie toute entière fut faite de simplicité, de droiture et de loyauté, et dont les contemporains et amis pouvaient d'ailleurs sur ce point contrôler les dires?

Dans cette réunion de lettrés, dont la conversation s'élevait si facilement aux choses de l'esprit, on aborda, « à propos de quelques causes qui se plaidaient lors avec beaucoup d'apparat », l'éloquence du barreau et les défauts qui la rabaissaient alors. L'usage des citations fut attaqué par Fleury au nom de l'exemple et de l'autorité des Anciens. La discussion fut si intéressante qu'on résolut de la continuer le lendemain. La parole, cette fois, fut à Cordemoy pour faire valoir les arguments du bon sens et de la raison.

Marillac, en magistrat prudent et réservé, s'était fait, pour la circonstance, le défenseur des citations : après avoir reculé pied à pied devant la logique serrée et la puissante érudition de ses interlocuteurs, il se déclara ébranlé, sinon encore convaincu.

Chemin faisant, on avait passé en revue les différents genres littéraires, élaboré tout un ensemble de préceptes, et tracé un portrait de l'avocat idéal. Il fallait accommoder les principes éternels du beau et les règles de l'art antique aux temps nouveaux, et relever, s'il était possible, l'éloquence judiciaire au niveau des harangues de Démosthène et de Cicéron. Et, pour donner à ces dialogues improvisés une portée plus étendue et plus durable, les jeunes réformateurs chargèrent Fleury de les consigner par écrit, comme Loysel avait écrit, en 1602, le *Dialogue des Avocats au Parlement de Paris*.

Fleury dut s'exécuter. Il avait très présents à la mémoire les Dialogues de Platon, ceux de Cicéron. L'intention d'imiter particulièrement ce dernier apparaissait dès les premières lignes de son œuvre par le soin qu'il prenait de faire connaître les interlocuteurs, et, dans la suite, de conserver à chacun d'eux son caractère.

Les Dialogues avaient pour titre : *Si on doit citer dans les Plaidoyers*.

Ils circulèrent manuscrits, selon la mode du temps, dans les cercles littéraires et auprès des particuliers : le second même ne revint plus, et Fleury dut se contenter d'une copie. (1)

M. Guéret, avocat au Parlement, eut communication du premier. Il le trouva d'un style agréable et coulant. Tout, selon lui, y sentait assez la naïveté du dialogue et contenait plusieurs traits de la belle élocution qui n'étaient pas indignes du nom des « entreparleurs ». (2) Mais il attendit en vain, durant six mois, le second et principal dialogue, et cette lacune le décida à publier, en 1666, ses *Entretiens sur l'Eloquence*.

Les Dialogues de Fleury vinrent, vraisemblablement, à la connaissance de M. de Lamoignon. Le Premier Président du

(1) *Le Journal de Fleury*, commencé en 1672, témoigne que l'auteur laissait prendre fréquemment des copies de ses œuvres avant qu'elles ne fussent imprimées.

(2) G. Guéret, *op. cit.* *Troisième entretien*.

Parlement, que cette question passionnait, connaissait parfaitement Fleury, dont il avait agréé, six ans auparavant, le gracieux poème grec *Εἰς Ἰλέριον Λαμοῖνον* (1) et qui allait devenir, en 1667, un des membres les plus remarquables des réunions du lundi de l'Académie Lamoignon. (2)

Boileau et Racine ne durent pas manquer non plus de lire les Dialogues.

Avant de le trouver, en juin 1668, chez Olivier Le Fèvre d'Ormesson, (3) Fleury avait rencontré Racine chez Boileau, et tous trois avaient échangé leurs idées. (4)

Les œuvres des trois écrivains ne sont pas sans traits communs.

A la fin du premier Dialogue, Fleury parle d'une personne « de sa connaissance », qui ne pouvait sans indignation.

Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine

Ce vers, plus tard retranché de la *Première Satire*, était de Boileau.

Il nous arrivera souvent, au cours de cet ouvrage, de rapprocher les Dialogues de l'*Art Poétique*.

Que dire des *Plaideurs*?

La comparaison, même sommaire, des critiques formulées par Fleury et de celles mises en scène par Racine ne laisse pas d'être suggestive. Elle nous incline à penser que Fleury dut rapporter à Racine les bizarreries de l'éloquence judiciaire, Boileau les mimer, et que les deux compères révélèrent à Racine la langue de la chicane, « langue qui était plus étrangère à Racine qu'à personne. »

On n'entend pas sans rire et sans applaudir de bon cœur l'Intimé citer Aristote *primo peri politicon*, Pausanias en ses Corinthiaques, Rebuffe et le grand Jacques... Cujas, Harmenopul, contre ses adversaires. (5)

« Celui contre lequel il parle *autem* plumé, » et se servir du Digeste, de la loi *Si quis Canis*, au titre *De vi, paragrapho Caponibus*, en faveur de sa partie, et cela sur un ton véhément...

Mais on reconnaît le personnage : on l'a déjà entendu. C'est le même avocat que Fleury nous avait représenté « disant un petit mot grec mal prononcé, qui surprend tout le monde et n'est entendu de personne, » le même avocat qui, imitant Bri-doye, fait « des phrases moitié françaises, moitié latines ».

Petit Jean cite les *Métamorphoses*, qui se confondent d'ailleurs dans son esprit avec la métempsychose. Il avait parlé précédemment, et toujours avec la même intelligence, des Césars, des Babiboniens, des Serpents, des Nacédoniens, des Lorrains. Il était allé jusqu'au Japon,... pour revenir à son chapon.

(1) *La Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury*, Ch. V.

(2) Sur l'Académie Lamoignon, cf. *Ibid.*, Ch. VI.

(3) *Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson*, juin 1668.

(4) William Poidebard, *Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le président Dugas, membres de l'Académie de Lyon*, (1711-1738). Lyon, 1900, t. I, pp. X-XIII.

(5) *Les Plaideurs*, Act. III, Sc. III.

L'avocat de Fleury citait également « les contes de la *Métamorphose* », les historiens « grands seigneurs », et nommait à pleine bouche Pisistrate, Epaminondas et Agésilas, pour revenir à Thibaut et à Jacqueline.

L'éloquente boutade que Fleury met sur les lèvres de M. Le Peletier contre les longs et les pompeux exordes était bien la satire anticipée de l'exorde de Petit Jean sur

L'inconstance du monde et sa vicissitude.

Nous avons déjà plaint l'infortune du juge, obligé d'entendre les divagations des avocats, lorsque nous retrouvons Perrin Dandin suant sang et eau, pendant l'exorde de Petit Jean,

..... pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon.

Lorsque Fleury nous parle de ces « fables ingénieuses », bons mots ou pointes qu'on fait venir à tout ce que l'on veut, par des applications forcées et des allégories cérébrines, il résume cent anecdotes connues de tout le Palais. Il dénonce à la fois et Gaultier citant le plus fameux vers de Lucain dans un procès entre un pâtissier et un boulanger, et l'Intimé, qui, par une allégorie encore plus « cérébrine », comparant Perrin Dandin à Caton, va tirer un effet nouveau du même vers :

Devant le grand Dandin l'innocence est hardie,
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa dñs placuit, sed victa Catoni ! (1)

Encore un rapprochement. Fleury parle de ces discours semblables à « des corps monstrueux, dont le milieu sec et décharné n'a rien qu'il réponde aux extrémités, et ne contient le plus souvent qu'un mauvais tissu de faits embarrassés qu'on explique d'un style bas et des termes de la chicane les plus barbares. » Ces discours ne sont-ils pas ceux qui arrachent à Dandin exaspéré cette exclamation :

... Voilà bien instruire une affaire ;
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait. (2)

La bonne prose de Fleury ne vaut pas, assurément, la poésie mordante de Racine ; mais la fine critique du premier semble avoir excité la verve comique du second comme de son ami Boileau.

Enfin le poète ne voit pas, à ces défauts des plaidoiries, d'autres causes que celles qu'a signalées Fleury.

C'est l'ignorance :

Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats :
Ils sont fort ignorants. (3)

Racine sait, comme Fleury, qu'on trouve tout à Paris, en

(1) *Les Plaideurs*. Act. III, Sc. III.

(2) *Ibid.* Act. III, Sc. III.

(3) *Ibid.* Act. II. Sc. XIV.

peu de temps, pour de l'argent ; et il fait dire par Léandre à Petit Jean :

C'est ta première cause et l'on te la fera.

C'est la vanité :

A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode ?

Mais qu'en dit l'Assemblée ?

— Il est fort à la mode. (1)

A tous ces désordres, Racine n'indique qu'un remède :

Mais que les avocats soient désormais plus courts ! (2)

Fleury, qui n'écrivait pas pour le théâtre, et qui visait à réformer plus méthodiquement que par le ridicule s'était étendu plus longuement sur ce dernier point.

C'est ainsi qu'il avait, dès 1664, et quatre ans avant *Les Plaideurs*, dénoncé les « amusantes bizarreries de l'éloquence judiciaire ». Il n'est certes pas téméraire de le ranger au nombre de ces amis dont parle Racine et qui, « moitié en l'encourageant et moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, » lui firent commencer sa pièce. (3)

Outre Racine et Boileau, Fleury eut, dans la suite, pour amis, Fénelon, dont les *Dialogues sur l'Eloquence* furent écrits après 1681, La Bruyère, dont les *Caractères*, avec les chapitres *Des ouvrages de l'esprit* et *De la chaire*, sont de 1688, et le jeune avocat, sans atteindre ni la perfection, ni l'éclat de style de ces maîtres, les devançait en 1664 par les idées. Mainte page des *Dialogues* nous en fournira la preuve.

Fleury fut « un esprit toujours mûr » et, dans beaucoup de ses œuvres postérieures, dans les *Discours sur Platon*, sur la *Prédication*, sur la *Poésie des Hébreux*, (de 1686 à 1713), dans les *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, (1681-1682), le *Traité des Etudes*, (1686), la Préface de l'*Histoire Ecclésiastique*, (1690), on retrouve la confirmation ou l'application des idées réformatrices émises par lui dans sa jeunesse.

Composés à la hâte et destinés à rester manuscrits, (4) les *Dialogues* ne sont peut-être pas exempts de longueurs ni de redites : leur auteur n'a fait que reproduire fidèlement la conversation de ses amis. Mais, pour nous servir de l'expression de Corneille à propos de *Mélite* en 1660, « le style naïf qui fait une peinture de la conversation » les rend au plus haut point vivants et les remplit de cette urbanité, de cette familiarité et de ce naturel, de cette gaieté même, dont il avait lu chez Pellisson le précepte. (5)

Les témoignages si nombreux et si variés qu'ils invoquent et discutent dénotent chez les interlocuteurs et spécialement

(1) *Ibid.* Act. III. Sc. III.

(2) *Ibid.* Act. III. Sc. IV.

(3) *Ibid.* Préface au lecteur.

(4) *Bib. Nat. F. Fr. Mss.* 9521, f° 38.

(5) *Ibid.* f° 36 v° et 37.

chez notre jeune avocat de vingt-trois ans une profonde culture classique et une connaissance remarquable des temps anciens et modernes.

En même temps, les Dialogues témoignent d'un bon sens et d'un jugement tels que les siècles suivants en ont ratifié à peu près toutes les sentences.

C'est Fleury tout entier qui nous apparaît déjà dans ces pages.

Quel dommage que l'avocat Fleury ne nous ait point laissé lui-même de ces plaidoyers modèles dont il avait si bien formulé les règles!

Le manuscrit 9521 du Fonds Français de la Bibliothèque Nationale, qui renferme actuellement les Dialogues, comprend 114 feuillets, écrits au recto et au verso.

Du feuillet I au feuillet 33, c'est le premier Dialogue, écrit de la main de l'auteur. L'écriture est fine, soignée, régulière; pourtant, elle est rapide, coulant d'un seul jet, et groupant souvent deux mots en un seul: c'est l'écriture d'un penseur calme et vigoureux, tel que nous le montre le portrait de Fleury au Musée de Versailles.

Ne négligeons pas d'observer la petite croix que l'auteur a pris soin de tracer en tête et à la fin de son ouvrage. Elle est une marque de l'esprit de foi qui animait la vie de Fleury depuis le collège de Clermont. Le même esprit allait le conduire, en 1667, après la mort de son père, au foyer chrétien d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson, et, en 1669, jusqu'au sacerdoce catholique.

Le feuillet 33 du volume se réduit à un simple bout de papier. Fleury a coupé en quatre quelque feuille déjà écrite au recto par une main étrangère et, prenant l'un des morceaux, en a utilisé le verso pour consigner, à la hâte et d'une écriture négligée, de brèves remarques relatives au premier Dialogue.

Du feuillet 33 au feuillet 114, c'est une copie du second Dialogue, d'une grande et belle écriture.

Cette écriture ne serait-elle pas de la main d'un demi-frère de Fleury, François Révérend, qui demeura, après la mort de M. Fleury père en 1667, avec Madame Fleury sa mère, et dont le Journal de Claude Fleury, quinze ans après, mentionne qu'il fit souvent des copies de ses ouvrages, du *Catéchisme historique*, le 25 octobre 1681, de l'*Institution au Droit français*, le 4 mai 1682, de l'*Histoire universelle*, le 21 avril 1683? Rien ne nous autorise à l'affirmer.

Cette copie du second Dialogue ne porte plus aucune des notes marginales où Fleury donnait parfois, au premier Dialogue une référence. Au moins Fleury, s'il n'appliquait pas encore avec rigueur les règles de la critique où il devait plus tard exceller, en possédait-il déjà l'esprit: généralement en effet, il cite ou interprète d'une façon très exacte les documents ou autorités dont il se prévaut.

Le volume contenant le Manuscrit 9521, relié en 1860, mesure 0m.31 de haut sur 0m.24 de large. Les feuillets intérieurs, de 0m.20 sur 0m.15, sont collés sur onglets.

Le premier feuillet de chaque Dialogue porte le sceau de la Bibliothèque Royale.

Ce fut en effet vers 1823 que celle-ci dut acquérir deux cartons remplis de papiers de l'abbé Fleury, et qui servirent à former les numéros 9511 à 9523 du Fonds Français. (1)

Ces cartons figuraient, en 1823, sous les numéros 2008, 2009 et 2010, dans le *Catalogue des livres imprimés et manuscrits composant la bibliothèque de feu M. Desjobert, ancien Grand Maître des Eaux et Forêts*. (2)

Ils provenaient de M. Daragon, professeur en l'Université de Paris, et qui les tenait lui-même de Claude de la Vigne de Frêcheville, neveu de Fleury. (3)

Ce document inédit et si intéressant méritait d'être connu.

En le publiant, nous avons reproduit avec une scrupuleuse exactitude le texte du manuscrit. Nous avons pris seulement la liberté, pour en faciliter la lecture, de diviser ce texte en de nombreux paragraphes, et d'en rajeunir l'orthographe et la ponctuation.

Nous sommes trop redevables, pour la rédaction de ce travail, aux excellents conseils de Monsieur Henri Chamard pour ne pas lui exprimer ici notre vive gratitude.

...Neque enim cunctis Cossartius alter
Obtigit ... (4)

écrivait, en 1665, Fleury à André d'Ormesson en parlant de son Maître du Collège de Clermont. Nous le redirions volontiers de l'éminent professeur, si les citations étaient mieux reçues ici que dans les plaidoyers.

(1) L. Delisle, *Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, 1894, t. II, p. 288.

(2) « 2009. Deux cartons remplis de manuscrits, la plupart inédits, de l'abbé Fleury. Ces manuscrits, presque tous autographes, traitent, non seulement de points intéressants de droit public et d'histoire, mais encore de sujets de littérature très variés. Nombre de ces pièces méritent d'entrer dans une nouvelle édition à faire des Opuscules de cet auteur ». (Catalogue cité, p. 187).

(3) *Droit public de France*, ouvrage posthume de M. l'abbé Fleury, publié par J. B. Daragon, professeur en l'Université de Paris, 1769. *Préface au Droit public*.

M. Daragon spécifie que parmi les nombreux manuscrits de Fleury qui sont en sa possession, se trouvent les deux Dialogues sur la question de savoir s'il faut citer dans les plaidoyers.

M. Daragon écrivit, en 1759, le *Précis de la Vie de M. Claude de la Vigne de Frêcheville*, que l'on trouve à la Bibliothèque Nationale, annexé au *Catalogue des livres* de la bibliothèque de ce dernier.

Cf. aussi Rondet, *Opuscules de M. l'abbé Fleury*, 1780, t. I, p. XLI; Edouard Laboulaye et Rodolphe Dareste, *Institution au Droit Français de Claude Fleury*, t. I., pp. VII et X.

(4) *Opuscules de M. l'abbé Fleury*, édit. Rondet, 1780, t. III. p. 177.



+

Supp^e fr. 3138Si on doit citer dans les Plaidoyez. 9

Premier Dialogue.

Peu de jours après que M.^r de Marillac eut esté pour-
ueu de la charge d'Avocat General au Grand Conseil; je
me trouyai une après-dinée chez son amy intime M.^r
le Pellerier Avocat du Roy au Chastellet. J'y estois allé avec
M.^r Cordemoy, & ce jour-là la conversation se tourna d'une
manière assez plaisante. Car M.^r le Pellerier nous ayant
monstré une cause importante qu'il devoit plaider le lende-
main; nous voulumes nous servir de toute la liberté qu'il
nous donne, pour y trouver quelque chose à critiquer. Mais
nous ne pûmes venir about de nostre dessein; & comme
nous voulions à quelque prix que ce fust luy dire ses-
veritez; il fallut faute d'autres luy en dire de fort avan-
tageuses. M.^r Cordemoy commença donc à releuer la net-
teté avec laquelle M.^r le Pellerier faisoit d'abord entendre
l'estat de la question, quoy qu'elle fust fort embarrassée, & le
loüer du soin qu'il avoit pris de rechercher dans les livres
tout ce qu'il y avoit de plus fort de part & d'autre, & du ju-
gement qu'il faisoit paroistre dans le choix du party qu'il
vouloit appuyer de ses conclusions. Et moy pour ne pas
demeurer court, comme je vis que M.^r Cordemoy avoit re-

SI ON DOIT CITER DANS LES PLAIDOYERS⁽¹⁾

Premier Dialogue

[1] Peu de jours après que M. de Marillac eût été pourvu de la charge d'Avocat général au Grand Conseil, (2) je me trouvais, une après-dînée, chez son ami intime M. Le Peletier, avocat du Roi au Châtelet. (3) J'y étais allé avec M. Cordemoy, (4) et ce jour-là la conversation se tourna d'une manière assez plaisante. Car M. Le Peletier nous ayant montré une cause importante qu'il devait plaider le lendemain, nous voulûmes nous servir de toute la liberté qu'il nous donne pour y trouver quelque chose à critiquer. Mais nous ne pûmes venir à bout de notre dessein ; et comme nous voulions, à quelque prix que ce fût, lui dire ses vérités, il fallut, faute d'autres, lui en dire de fort avantageuses.

M. Cordemoy commença donc à relever la netteté avec laquelle M. Le Peletier faisait d'abord entendre l'état de la question, quoiqu'elle fût fort embarrassée, à le louer du soin qu'il avait pris de rechercher dans les livres tout ce qu'il y avait de plus fort de part et d'autre, et du jugement qu'il faisait paraître dans le choix du parti qu'il voulait appuyer de ses conclusions.

(1) *Bibliothèque Nationale, Mss. F. Fr. 9521.*

(2) Le Grand Conseil, tenant ses séances au Louvre, était une juridiction instituée et complétée par différents édits, de Charles VI en 1407, Louis XII en 1498, François 1^{er} en 1540, ... avec des attributions spéciales pour juger un certain nombre d'affaires civiles, bénéficiales et criminelles, déterminées par les édits. Bien qu'il fût cour souveraine, le Grand Conseil avait perdu de son importnace au XVII^e siècle. « Cette juridiction, écrit Fleury est inutile, et n'est conservée que pour punir les Parlements ». (*Droit Public de France, IX*).

Il y avait au Grand Conseil deux avocats généraux qui servaient par semestre.

C'est en 1663 que M. de Marillac fut nommé à la charge d'avocat général au Grand Conseil. Il la revendit en 1671, pour la somme de 97.000 livres, à Nicolas-Joseph Foucault.

(3) La juridiction du Grand Châtelet comprenait à peu près, outre les attributions de la préfecture de police, la compétence du tribunal de première instance, et, en partie, du tribunal de commerce et de la chambre des notaires. Il avait à sa tête un prévôt, assisté d'un lieutenant civil et d'un lieutenant criminel.

Le Peletier fut avocat du Roi au Châtelet de 1660 à 1665, date à laquelle il fut reçu avocat au Parlement.

(4) Dès le début, nous rencontrons les quatre interlocuteurs. Ils nous sont déjà connus (Cf. *Introduction*, p. 16) : ce sont de jeunes réformateurs qui unissent l'esprit de tradition à l'esprit de progrès, le culte de l'antiquité à l'admiration pour Descartes.

Et moi, pour ne pas demeurer court, (1) comme je vis que M. Cordemoy avait re [1 Vo] marqué tout ce qu'il y avait de plus essentiel dans ce plaidoyer, je m'attachai à la pureté du style, à la force des expressions et à la facilité incroyable avec laquelle M. Le Peletier travaille ordinairement.

Enfin nous crûmes que c'était trop satisfaire notre belle humeur aux dépens de sa modestie, et, pour changer de discours, M. Cordemoy se jeta dans la thèse générale et dit : « En vérité, Messieurs, vous êtes nés en un siècle bienheureux! Ce qui de mon temps eût passé pour un prodige est ordinaire en celui-ci : il semble que la vertu devienne à la mode, et je n'entends plus parler que de jeunes gens qui sont à vingt et vingt-deux ans ce qu'on n'était pas autrefois à trente et à quarante. (2)

Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la grande différence qu'il faisait entre son siècle et le nôtre, lui qui a peut-être dix ou douze ans plus que nous, ce qui lui fit élever la voix et dire avec un chagrin le plus agréable du monde : « Comment! Vous croyez que, quand j'étais à votre âge, j'avais d'aussi beaux exemples que vous? que je voyais des personnes de vingt-trois ans aussi affectionnés (3) au travail, autant faits aux affaires et à l'air du monde que M. Le Peletier? Vous vous imaginez que l'on vit des enfants des premières maisons de la Robe plaider des causes solennelles comme fit il y a quelques années M. de Marillac, et, d'une char [2] ge de conseiller au Parlement,

(1) *Demeurer court* : s'arrêter tout-à-coup dans ce qu'on dit, faute de mémoire, d'idées. « Il me semble qu'un prédicateur devrait... toucher ses auditeurs d'une toute autre crainte que celle de le voir demeurer court. » (La Bruyère, XV, *De la Chaire*, § 29.)

(2) Cette précocité, qu'admire Cordemoy, n'était pas sans inconvénients. La Bruyère écrivait avec indignation que « l'essai et l'apprentissage d'un jeune adolescent, qui passe de la fêrue à la pourpre, et dont la consignation a fait un juge, est de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes. » (La Br. XIV, *De quelques usages*, § 48.) Et Bourdaloue disait : « Un enfant à qui l'on n'aurait pas voulu confier la moins importante affaire d'une maison particulière, a toutefois dans ses mains les affaires de toute une province et les intérêts publics. » (Cité par Lavisse. *Histoire de France*, t. VII, part. I, p. 370.)

(3) Le mot *personne* se rencontre parfois au masculin, quand l'esprit est porté à lui substituer un mot masculin sous-entendu. « Jamais je n'ai vu deux personnes (deux amants) être si contents l'un de l'autre. » (Molière, *Don Juan*, Act. I, Sc. II) « Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités. » (La Br. I, *Des Ouvrages de l'esprit*, § 36.) « Cette manière de parler était condamnée par les grammairiens du dix-septième siècle, comme elle l'est par les grammairiens modernes. Vaugelas toutefois l'approuve, et cite avec éloge un passage de Malherbe où le mot *personne*, accompagné d'un adjectif féminin, reçoit élégamment, dit-il, le genre masculin dans le cours de la phrase. « J'ai eu cette consolation en mes ennuis qu'une infinité de personnes qualifiées ont pris la peine de me témoigner le plaisir qu'ils en ont eu. » Bien que le mot *personne*, comme le fait remarquer Vaugelas, s'applique à des hommes, l'Académie a blâmé cette phrase, et avec cette phrase, toutes celles qui lui ressemblent dans les ouvrages du XVII^e siècle. » (Rébelliau)

Plusieurs fois, au cours de ces *Dialogues*, Fleury emploie ce masculin.

Il l'employait encore en 1670, dans un mémoire intitulé *Cardinaux de la dernière promotion* (*La Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury*, p. 54.)

passer, comme il fait à présent, à celle d'Avocat général au Grand Conseil, pour se mettre dans la nécessité de ne faire que des actions publiques et d'en faire très souvent? Je ne parle point de quantité de personnes de votre âge, ou même encore plus jeunes, qui nous promettent déjà de si grandes choses. Je vous accablerais d'exemples si je voulais nommer tous ceux qui se présentent à ma pensée, et, sans aller plus loin, je vous citerais M. Fleury, qui n'a, comme vous savez, que vingt-deux ans... » (1)

— « N'allez pas plus avant, interrompis-je en riant ; une si mauvaise preuve ferait tort à la vérité que vous venez d'avancer, (2) et vous en avez assez dit pour nous faire voir que nous avons grand sujet de nous louer de notre siècle. Mais supposé qu'il soit heureux, il ne s'ensuit pas pour cela que le vôtre l'ait été moins : et il n'est pas encore si éloigné qu'il ne soit aisé d'en savoir des nouvelles et d'y trouver d'illustres exemples de jeunes gens avancés au delà de la portée ordinaire de leur âge. Je ne veux pas vous pousser à bout en vous nommant des personnes dont vous ne pourriez pas disconvenir. Mais à propos de M. de Marillac dont vous venez de parler, il me semble que nous devrions lui aller faire nos compliments en cette occasion, et je serais d'avis que nous prissions jour pour y aller ensemble. »

— « Si vous voulez que ce soit dès aujourd'hui, dit M. Le Pele [2 V^o] tier, je serai de la partie. Aussi bien, nous pouvons faire avec M. de Marillac tout ce que nous aurions fait entre nous. »

M. Cordemoy ayant témoigné qu'il le souhaitait, et moi que j'en étais ravi, nous montâmes en carrosse quelque temps après et, étant arrivés chez M. de Marillac, (3) nous le trouvâmes dans son cabinet parmi les livres. (4)

Après que les premiers compliments furent essayés et que nous fûmes tous assis, on parla de quelques causes qui se plai-

(1) Fleury était né à Paris le 6 décembre 1640. Le fait qu'il écrivit les présents *Dialogues* en 1664, à l'âge de vingt-trois ans, justifie bien la haute estime en laquelle le tenait M. de Marillac.

(2) La modestie de Fleury, et la bonne grâce avec laquelle il savait recevoir les compliments, ou plutôt les esquiver, était une des choses qui charmaient le plus M. de Saint Fonds. (W. Poidebard, Op. cit. t. I, p. 5.)

(3) L'hôtel de M. Le Peletier devait se trouver rue Neuve-Saint-Louis, au quartier Saint-Paul. C'est de là que les trois amis gagnèrent l'hôtel de M. de Marillac, situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, près l'hôtel de Rambouillet. L'hôtel de M. de Marillac, incorporé aux Quinze-Vingts au cours du XVIII^e siècle, a définitivement disparu en 1854, lors du prolongement de la rue de Rivoli et des travaux du Louvre. (D'après Adolphe Berty. *Topographie historique du vieux Paris*, t. I, pp. 70, 106.)

(4) L'entrée en matière de Fleury dans ce Dialogue n'est pas sans analogie avec celle de Loysel dans le *Pasquier* : « Donc le dimanche en suivant, nous nous rendîmes tous à une heure de relevée au logis de M. Pasquier, où nous trouvâmes la salle préparée de chaises, et deux de ses enfants qui nous y attendaient. » (Antoine Loysel. *Dialogue des Avocats*, 1602, réédité par Dupin, dans ses *Lettres sur la profession d'avocat*, 1818, p. 208.)

daient lors (1) avec beaucoup d'apparat ; et comme M. de Marillac témoignait désapprouver comme nous la longueur excessive des plaidoiries, dont tout le monde se plaint, M. Le Peletier, se tournant de notre côté, nous dit à demi bas : « Je crois qu'il ne serait pas difficile de gagner M. de Marillac, et son exemple autoriserait fort notre parti. »

— « Que dites-vous là de parti et de conjuration ? dit aussitôt M. de Marillac, serait-il possible que ces Messieurs eussent quelque dessein qui tendit à sédition et que vous fussiez de leur ligue, vous que votre ministère (2) oblige à faire cesser les désordres ? »

— « Vous pouvez juger, dit M. Cordemoy, que le désordre est bien grand, puisque nous souhaiterions que vous y eussiez part : mais assurément quand vous saurez ce que c'est, vous verrez que nous ne tendons qu'à réformer un abus contre lequel votre charge même vous oblige à vous élever. »

— « Pour ne vous point tenir davantage en suspens, ajouta M. Le Peletier, [3] notre conjuration n'est formée que contre la fausse éloquence, et nous n'avons autre dessein que de la détruire, et surtout d'abolir la mauvaise coutume que l'on a de farcir les plaidoyers de citations sous prétexte de les embellir. Nous avons déjà parole (3) de beaucoup de personnes considérables, et nous espérons mettre de notre côté tout ce qu'il y a encore dans le barreau de gens qui chérissent le bon sens. Ce n'est pas, comme vous pouvez penser, que nous soyons d'humeur à dogmatiser publiquement, mais nous expliquons volontiers nos sentiments à ceux que nous ne trouvons point trop préoccupés, et c'est ce qui m'a fait proposer à ces Messieurs de vous en parler. Car je crois voir en vous toutes les dispositions que l'on peut souhaiter, et je ne sais même si vous n'êtes point de notre parti sans le savoir. »

— « Ce serait bien en effet sans le savoir, reprit M. de Marillac ; car je ne me suis point encore aperçu que je fusse d'aucune secte particulière. Je tiens pour maxime en toutes choses de suivre plutôt les grands chemins que les routes écartées, et il me semble qu'en matière d'éloquence aussi bien que de religion, toutes ces prétendues réformations approchent fort de l'hérésie. Ainsi je pense avoir raison de croire avec tout le monde, comme

(1) *Lors*, synonyme de *alors* :

« Il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors. »

(La Font. *Fab.* IX, 10)

Il ne se dit guère que suivi d'un génitif : *lors de son élection*. Il n'est pas élégant, et ne se dit que pour abrégé (*Acad.* 1694).

(2) *Ministère* : le service qu'on rend dans quelque emploi, dans quelque fonction. Il se prend aussi pour l'emploi et la charge même qu'on exerce. *Satisfaire aux obligations de son ministère*. (*Acad.* 1694). Il s'agit ici, pour M. de Marillac, de sa charge d'Avocat général au Grand Conseil.

(3) *Parole* signifie aussi assurance, promesse verbale, par laquelle on s'engage à faire certaines choses. *Tenir parole. J'ai pris leur parole*. (*Acad.* 1694).

je l'ai cru jusqu'à présent, qu'il est permis d'emprunter dans les livres de belles pensées pour en orner un discours, et que l'autorité des Anciens est souvent nécessaire pour donner [3 V°] plus de poids à nos raisons. »

« Mais pouvez-vous approuver, ajouta M. Le Peletier, que l'on fasse consister presque toute l'éloquence dans ces ornements et dans ces autorités, et ne voyez-vous pas que cette erreur vulgaire est la principale cause de tant de désordres dont on se plaint au Palais? De là vient que le temps des audiences, ce temps si précieux, se consomme inutilement; que l'on épuise l'attention des juges et que l'on met à bout leur patience. (1) De là vient, pour parler du tort que l'avocat se fait à lui-même, qu'un jeune homme souvent perd son temps en travaillant, parce qu'il ne l'emploie pas à apprendre le fond des choses, et qu'au lieu de s'appliquer à l'étude de quelque science solide comme du Droit romain, ou de notre histoire, il s'occupe à lire des auteurs dont il espère tirer des passages. (2)

« Encore cette lecture ne serait-elle pas inutile si elle servait à former le jugement, et à nous montrer à parler de nos affaires de la même manière que les Anciens parlaient des leurs; mais on ne pénètre pas si avant, on ne prend que l'écorce; on remarque un mot extraordinaire, une pensée qui paraît délicate, un événement singulier de l'histoire grecque ou romaine, une fable ingénieuse que l'on fait venir à tout ce que l'on veut par des applications forcées et des allégories cérébrines. (3) Et certainement c'est une chose pitoyable, que des gens d'esprit croient que

(1) De cette impatience des juges, les *Plaideurs* donneront, quatre ans après les *Dialogues*, mainte expression :

Avocat, ah ! passons au déluge !...

Au fait, au fait, vous dis-je... (Act. III, Sc. III.)

Mais que les avocats soient désormais plus courts !

(Act. III, Sc. IV.)

(2) Issali, avocat au Parlement, dans la *Préface aux Plaidoyez et harangues de M. Le Maître*, (1657) raconte d'après l'avocat général Bignon que Le Maître, « dès l'âge de 24 ans, s'était mis dans la lecture des Pères, des Conciles, et de l'Histoire ecclésiastique et qu'il avait relevé les maximes de la morale humaine et de la sagesse civile par les sublimes raisonnements qui se trouvent dans ces saints docteurs... et par les exemples de l'histoire de l'Eglise, et même de l'histoire sainte. »

On se faisait des répertoires soi-même sous des titres variés. S'il faut en croire Tallemant des Réaux, (*Historiettes*, t. III, p. 103), Antoine Arnaud, le grand avocat, « était un homme à lieux communs; il avait je ne sais combien de gros volumes de papier blanc où il faisait coller par son libraire les passages des auteurs tout imprimés qu'il coupait lui-même. »

« Il ne serait pas impossible, dit M. Radouant, (*De l'éloquence française*, p. 172) de retrouver dans les autres écrivains du XIV^e siècle la trace de l'influence exercée par cette manie collectionneuse. On l'a fait par endroits pour Montaigne. On serait tenté d'aller plus loin encore, et d'expliquer par là l'étrange composition de plusieurs de ses chapitres, indépendamment des citations dont les émaille cet homme de mémoire infirme. »

(3) Le mot *cérébrin* est, d'après Littré, un terme des écoles de droit. *Equité cérébrine* est celle qui prononce, non d'après un texte, mais d'après l'inspiration de la conscience. « Je ne veux point vous raconter

ce soit profiter de la lecture des anciens auteurs [4] que de faire voir qu'on les a lus en répétant fidèlement leurs paroles.

« Car vous savez quelle est la manière de quantité d'avocats ; ils s'imaginent avoir bien profité de la *Rhétorique* d'Aristote lorsqu'en parlant, si vous voulez, de la colère, ils font observer à la cour que le Philosophe lui a donné une telle épithète, et disent là-dessus un petit mot grec mal prononcé qui surprend tout le monde et n'est entendu de personne. (1) Ils croient devoir passer pour bons disciples de Quintilien quand ils disent qu'en un tel chapitre d'un tel livre de ses *Institutions oratoires* il a dit un beau mot, et ce beau mot est quelque grande période latine dont ils étourdissent tous leurs auditeurs, particulièrement ceux qui n'entendent que le français, qui sont toujours en grand nombre. (2) On fait le même usage, comme j'ai dit, de la lecture de Démosthène, de Cicéron et de tous les anciens orateurs : on ne s'en sert que pour remplir les titres des lieux communs de grands passages, que l'on s'efforce ensuite de faire entrer dans les plaidoyers à quelque prix que ce soit, pour ne pas perdre la peine que l'on a prise à faire ces doctes collections, (3) et l'on s' imagine que c'est imiter les Anciens que de les transcrire.

« Mais ce qui est tout-à-fait plaisant, c'est que, suivant cette belle méthode, la lecture des auteurs dont je viens de parler qui nous ont enseigné l'éloquence, ou par leurs exemples, ou par leurs préceptes, n'est pas nécessaire [4 V°] à un avocat, quoiqu'il fasse profession particulière d'éloquence, puisqu'il ne s'en sert que comme il ferait des historiens ou des poètes. Car ceux qui ne cherchent que du latin ou des pensées en trouveront dans Virgile aussi bien que dans Cicéron, et le seul Valère-Maxime nous fournira plus de traits d'histoire et d'antiquité que tous les orateurs ensemble.

« Vous voyez donc jusqu'où va la liberté que l'on se donne de citer, sous prétexte d'orner un discours, des beaux endroits

les mécontentements que nous apporte cette raison *cérébrine*. » (Et Pasquier, *Lettres*, t. I, p. 548.)

« Se peut-il rien concevoir de plus visionnaire et de plus *cérébrin* ? » (La Motte Le Vayer, *Hom. Acad.*)

Il y a ici le sens de fantaisiste, indiqué par la traduction de Cotgrave : « Heady, rash, giddy, according to his own brain, after his own fancy or humour. »

(1) « Je dis, s'écriait Pibrac, de la santé dont parlait Pythagore quand à ses plus aimés et favoris disciples il donnait ce mot *ὕγεια* pour leur mot du guet, leur enseignant de s'entre-saluer ou présents, ou absents, par lettres, en cette sorte *ὕγιαίνειν* : quo nomine, dit Alcinoüs, universa bona complectebatur quæ nonnisi a viris probis expeti et haberi possunt... » (*Remontrances ou harangues faites en la cour du Parlement de Paris aux ouvertures des plaidoyeries*. Paris 1600, p. 55.)

Et Le Maître : « Les Grecs avaient ordonné que le plus proche parent épouserait une fille unique seule héritière de la maison paternelle, qu'ils appelaient *ἐπίκληρον* (*Plaidoyer XXVII*). C'est par milliers qu'on trouverait de tels exemples

(2) « Lucain a dit une jolie chose ; il y a un beau mot de Claudien ; il y a cet endroit de Sénèque. Et là-dessus une longue suite de latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas et qui feignent de l'entendre. » (La Br. V, *De la société et de la conversation*, § 73.)

(3) Cf. plus haut, p. 31, note 2.

que l'on trouve dans les livres. On en fait le capital de l'éloquence, et si on croit y devoir joindre quelque chose, c'est ce que l'on appelle le style élevé et la belle élocution, qui est, à mon avis, une autre manière du barreau aussi dangereuse pour le moins que la passion de citer.

« Car vous savez ce qu'on appelle ordinairement plaider d'un style noble et de la grande manière : c'est parler Phébus (1) et débiter du galimatias (2) à outrance, c'est remplir un exorde de termes si pompeux et d'expressions si guindées, qu'il n'y a point de poète, fût-il monté sur le cheval ailé, qui puisse aller si haut, et parer une péroraison de si grands mots et d'un langage si propre aux romans que, si elle ne fait rire, du moins elle divertit beaucoup plus qu'elle ne touche. Je dis un exorde et une péroraison ; car ces sortes de plaidoyers sont des corps monstrueux (3) dont le milieu sec et décharné [5] n'a rien qui réponde aux extrémités, et ne contient le plus souvent qu'un mauvais tissu de faits embarrassés et de raisons mal rangées, qu'on explique d'un style bas, et rempli des termes de la chicane les plus barbares. Mais ce serait un autre discours si nous voulions parler du style et de la conduite d'un plaider. Je reviens à nos citations et je soutiens que tout avocat qui prétend à l'éloquence doit y renoncer absolument. »

— « C'est fort bien soutenu, reprit en riant M. de Marillac, mais vous observerez, s'il vous plaît, que je n'ai pas eu grand tort de me scandaliser de votre réformation prétendue, puisque vous imitez déjà les hérétiques en argumentant des mœurs à la doctrine, et voulant que l'on condamne généralement les citations parce qu'il y a quelques personnes qui en abusent. Au reste, la petite satire que vous venez de faire contre ces gens-là m'a fort divertie, mais elle ne m'a point du tout persuadé. Je sais

(1) « On dit parler *phébus* pour dire exprimer avec des termes trop figurés et trop recherchés ce qui doit être dit plus simplement » (Dict. de l'Académie, 1694.)

« Il lui parlait toujours phébus dans son transport. »

(Sorel, *Francion*, 1622, p. 218.)

« Les diseurs de phébus » (La Br. V. § 7.)

« Donner sur le phébus. » (Corneille, *Mélie*, Act. I Sc. I.)

« La magnificence de paroles avec de faibles idées est proprement du phébus » (Vauvenargues, *De l'éloquence*.)

(2) Le *galimatias* est un « discours embrouillé et confus, qui semble dire quelque chose et ne dit rien. » (Acad. 1694.)

« Votre galimatias ne m'a pas tantôt ébloui » (Molière, *Georges Dandin*, Act. II, Sc. II.)

(3) Ce sont ces discours qui arrachent à Dandin exaspéré cette exclamation :

Voilà bien instruire une affaire :
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

(*Les Plaideurs*, Act. III, Sc. III.)

Pendant l'exorde de Petit-Jean, nous retrouvons Dandin suant

... Sang et eau pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon.

(*Ibid.*)

bien qu'il n'y a rien qu'un homme d'esprit ne puisse tourner en ridicule, mais il ne s'ensuit pas pour cela que la raillerie doive prévaloir à la vérité. (1) Ainsi, si vous aviez dessein de me convaincre, il faudrait traiter les choses plus équitablement, et voir de bonne foi, non pas s'il ne faut pas citer mal à propos, car tout le monde en convient, mais s'il ne faut point citer du tout, comme vous le prétendez. »

— « Nous agirons comme il vous plaira, [5 V°] dit M. Le Peletier, et si vous êtes en humeur de nous écouter, nous vous expliquerons nos sentiments sans aucune exagération. (2)

« Je vois bien, reprit M. de Marillac, que vous êtes venus ici de complot (3) pour m'inspirer votre hérésie, et que je ne suis pas trop sage de me hasarder à la controverse contre des gens si bien préparés. Mais qu'importe, le plaisir que j'aurai de vous entendre parler récompensera bien l'embarras où je me trouverai pour vous répondre. »

En cet endroit, nous fûmes quelques moments sans parler, et comme M. Le Peletier et M. Cordemoy me regardèrent en même temps, je crus qu'ils voulaient que je commençasse, et je m'y pris de cette sorte.

« L'exemple des Anciens est ce qui m'a premièrement donné de l'aversion pour les citations, et je crois que c'est un des plus puissants motifs pour en détourner ceux qui semblent y être attachés. (4) Car ils doivent beaucoup déférer à l'exemple de ceux dont ils emploient ordinairement l'autorité pour persuader les autres. Or, il n'y a rien de plus certain que cette proposition que les Anciens n'ont point cité, et que, s'ils revenaient au monde, la manière dont on se sert aujourd'hui de leurs ouvrages leur semblerait très impertinente.

« Quand je parle des Anciens, vous voyez bien ce que je veux dire. Je parle des auteurs qui ont vécu dans ces heureux

(1) *Prévaloir* à : « remporter l'avantage, en parlant des personnes et des choses. » (Littre, 1863.) *Prévaloir* à se trouve souvent au XVII^e siècle.

« Si la mollesse de leurs conseils ne prévaut pas toujours à la vigueur et aux bonnes intentions de leur maître. » (Balzac. *De la Cour*, Cinquième discours.)

« Pourquoi son sentiment prévaudra-t-il au nôtre ? » (Bossuet, 6^{me} avert, III, 55.)

« L'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la religion » (XII, *Des jugements*, § 118.)

L'Académie française, en 1694, en donne un autre exemple : « La vertu prévaut aux richesses. »

(2) *Sans aucune exagération.* Fleury avait d'abord écrit : *du plus grand sang-froid du monde.*

(3) *Complot* : secret et mauvais dessein formé entre deux ou plusieurs personnes. *Ils étaient de complot ensemble. Un tel était de complot avec un tel.* (Acad. 1694.)

(4) Fleury a beaucoup étudié les Anciens, et dans le texte. On tirerait des *Dialogues* la liste presque complète des auteurs de la Grèce et de Rome. En revanche, il tiendra compte, pour les apprécier, de leur époque et de leurs mœurs. Il ne fera pas comme ces hommes du XVI^e siècle qui s'étaient jetés sur tous les livres des Anciens indifféremment, comme Konsard, qui admire Lycophron à l'égal d'Homère, Lucain à l'égal de Virgile, comme Corneille lui-même, pour qui Sénèque était un modèle.

siècles où [6] tous les beaux-arts étaient dans leur plus grande perfection, et dont les ouvrages sont à présent la règle de tout ce qui se fait en même genre, en sorte que ceux qui s'y connaissent trouvent que plus on rapproche de l'antique, mieux on réussit ; car ils tiennent que nous n'en sommes pas encore venus jusqu'à l'égaliser. Je parle du siècle d'Alexandre et de celui d'Auguste, de ces temps si fertiles en grands maîtres et en ouvrages excellents, que le peu qui en est venu jusqu'à nous nous a tirés de la barbarie épouvantable où nos ancêtres avaient vécu, (1) et nous est si absolument nécessaire pour nous conduire que tout ce que nous n'avons pas pris d'eux est encore grossier et mal entendu.

« En effet, pour nous servir de la comparaison des autres arts, n'est-il pas vrai qu'auparavant que nos architectes eussent voyagé en Italie, ils ne savaient bâtir tout au plus que de fortes prisons et de hauts clochers (2) et que les Italiens même ne faisaient pas mieux avant qu'ils se fussent avisés de trouver beau ce que leurs pères avaient ruiné, et d'étudier avec soin les précieux morceaux qui leur restent des bâtiments antiques ? Il en faut dire autant des peintres et des sculpteurs ; et nous voyons que non seulement ils estiment plus l'antique que tout le moderne, mais encore, et ceci paraît d'abord fort étrange, qu'ils le mettent au dessus du naturel.

« Pour ce [6 V°] qui est de l'éloquence et de la poésie, je ne vois pas qu'on puisse rendre d'autre raison de la politesse avec laquelle nos Français ont commencé d'écrire depuis environ cent ans, que l'étude des bons auteurs grecs et latins.

« Car la nature est sans doute toujours de même, et il ne faut pas croire que Ronsard de son temps, ou M. Corneille du nôtre, aient eu plus d'esprit que n'en avait Jean de Meun (3) ou

(1) Fleury est bien sévère pour le Moyen-Age. Montalembert lui reprochera, à propos de son *Histoire Ecclésiastique*, de n'avoir pas compris cette période de notre histoire. (*Les Moines d'Occident. Introduction*, pp. CCXXVII et CCXXVIII.)

(2) C'est ainsi que Fleury qualifie, avec un mépris injustifié, les magnifiques monuments de l'art gothique. Et cette erreur fut celle de tous les grands hommes du siècle, de Boileau et Fénelon à Voltaire. Il faut avouer cependant que tout n'est pas faux dans la théorie de Fleury et que la simplicité, la vérité et l'utilité ne sont pas les qualités qu'on admire le plus dans les chefs-d'œuvre de l'architecture médiévale.

(3) Jean de Meung était le surnom de Jean Clopinel, né à Meung-sur-Loire vers 1250, mort vers 1305. Il continua le *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Lorris, et ajouta plus de 18.000 vers aux 4.669 de son devancier. Il traduisit en outre de savants ouvrages : le *De re militari* de Végèce, le *De Consolatione* de Boèce ; il fit un *Testament* en vers français. Poète, philosophe, savant, il a été appelé, non sans exagération toutefois, le Voltaire du XIII^e siècle. Marot l'admirait et donna, en 1527, une édition du *Roman de la Rose*. Ronsard et Baif le louèrent. Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, (Liv. VII, ch. III,) le compara à Dante. Les éditions du *Roman de la Rose* furent nombreuses à Paris entre 1500 et 1539. La Bibliothèque du Collège de Clermont, dont Fleury fit, vers 1659, la description en vers latins (*Nouveaux Opuscules*, par M. Emery, 1807, pp. 290-325) en contenait deux éditions gothiques. (Dupont-Ferrier. *Du Collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand*, Paris 1921, t. I, p. 139). Le P. Cossart, bibliothécaire, dûit les communiquer à son élève de prédilection Claude Fleury.

quelque autre romancier (1) plus ancien. Toute la différence qu'il y a, est que les uns étant venus dans des siècles plus éclairés que les autres, ont mieux vu ce que l'esprit humain pouvait produire et ont essayé à l'exemple des Anciens ce qui n'était pas tombé dans la pensée des autres, parce qu'ils étaient abandonnés à la seule force de leur génie. (2)

— « Vous maltraitez un peu votre pays, interrompit M. Corde-moy, et je crains que, pour vous défaire d'un préjugé assez ordinaire aux hommes qui naturellement préfèrent leur patrie, en toutes choses, à tout le reste du monde, vous ne vous soyez laissé surprendre à une autre prévention en estimant trop tout ce qui est éloigné de notre pays et de notre temps. C'est un incon-vénient où tombent d'ordinaire ceux qui sont, comme vous, affectionnés à l'étude de l'antiquité ; et je crois qu'il vient de ce que nous ne découvrons pas les défauts des choses que nous voyons de si loin, et dont [7] nous ne voyons que le beau, ne les connaissant que par le rapport avantageux de personnes passionnées. »

— « Ce que vous dites arrive souvent, répliquai-je, mais il arrive à ceux qui n'admirent l'antique que parce qu'il est antique. Pour moi, je le considère d'une autre façon, et la grande réputation des anciens auteurs fait bien que je ne m'arrête pas à ce qui m'y choque d'abord, mais elle ne m'empêche pas d'examiner ensuite s'ils ont effectivement mérité cette belle réputation. Tout de même que quand on m'a dit beaucoup de bien d'une personne que je ne connais pas, je suspens tous les jugements que j'en pourrais faire sur les apparences et je rejette toutes les impressions que je pourrais prendre, à son désavantage, de la physionomie et de l'extérieur : mais je ne laisse point de regarder si on ne m'en a point fait accroire, et s'il est véritablement digne des louanges qu'on lui donne. (3) C'est ainsi que je traite les Anciens ; je crois devoir cette déférence au jugement de tous les siècles de présumer toujours en leur faveur, et de ne pas faire comme plusieurs qui les condamnent témérairement sur ce qu'ils y trouvent qui diffère de nos mœurs (4) et qui, bien souvent, est plus raisonnable. Mais aussi j'évite avec grand soin

(1) *Romancier*. « On appelle ainsi les auteurs des anciens romans écrits en vieux langage : *Les vieux romanciers*. » (Acad. 1694.)

(2) On voit par ces mots la sage attitude que Fleury adopta dans la *Querelle des Anciens et des Modernes*. Cette appréciation « juste milieu » avait été celle de Bacon, de Descartes et de Pascal. « Ceux, dit ce dernier, que nous appelons anciens, étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes... ; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérions dans les autres. » (Préface du *Traité sur le vide, Pensées et Opuscules de Pascal*. Edit. Brunschvicg. p. 81.)

(3) On reconnaît là le disciple de Descartes, le futur historien consciencieux et averti.

(4) Fleury tenait bien compte encore des différences des époques lorsque, dissertant des mœurs des Israélites ou des habitudes des héros homériques, il se refusait à les qualifier de barbares ou de viles et osait les préférer à celles des courtisans et des nobles de son siècle. (*Opuscules de M. l'abbé Fleury*, t. I, p. 5.)

l'autre extrémité, de croire comme article de foi que les Anciens étaient incapables de faillir, et de soutenir avec [7 V°] une opiniâtreté invincible qu'ils ont de nécessité toutes les beautés qui leur ont été attribuées par leurs plus grands admirateurs et que nous devons nous en prendre à notre peu de lumière quand nous ne les apercevons pas.

« Mais pour revenir à ce que j'avais commencé, comme chacun des arts a d'ordinaire deux modèles dans l'antiquité, l'un de Grèce et l'autre de Rome, il est constant que Démosthène et Cicéron n'ont jamais cité. Il ne faut qu'avoir parcouru légèrement leurs ouvrages pour tomber d'accord sur cette vérité, et quiconque les aura examinés avec quelque soin verra de plus qu'ils en étaient extrêmement éloignés.

« Car ce n'était pas faute de matière. Ils avaient une infinité d'excellents auteurs et les lisaient avec grand soin. Presque tous les poètes grecs sont plus anciens que Démosthène ; il y avait dès lors grand nombre de philosophes et d'historiens, et quand il n'y aurait point eu d'autres harangues que celles de Périclès, il n'eût pas manqué de belles sentences s'il en eût voulu tirer, puisque c'était, au rapport de Cicéron, le caractère de Périclès d'être extrêmement sententieux. Ajoutez [8] à ces auteurs tous ceux dont Photius, (1) Suidas (2) et les autres nous ont conservé les noms, et tous ceux dont il n'y a plus aucune mémoire ; ou plutôt, par ce qui nous en reste aujourd'hui, jugez de la quantité de bons livres qui devait être en ce temps-là, puisque, après deux mille ans, malgré tant de révolutions d'États et tant d'inondations de peuples barbares, nous en avons encore assez pour occuper agréablement un homme pendant toute sa vie. Mais comment pourrait-on s'imaginer qu'il n'y eût pas un nombre infini de livres dès le temps de Démosthène, si l'on considère que cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie, où il y avait tant de milliers de volumes, (3) fut dressée environ quarante ou cinquante ans après sa mort?

(1) Photius, (815-891) est le patriarche schismatique de Constantinople. Parmi ses ouvrages se trouve une *Bibliothèque*, où il examine environ 250 auteurs et en donne des fragments considérables.

Fleury possédait dans sa bibliothèque personnelle les œuvres de ce compilateur : la *Photii Bibliotheca, graece et latine*, Genevae, 1612, in fol., et les *Photii Epistolae, graece et latine*, Londini, 1651, in fol. (*Catalogus librorum bibliothecae illustrissimi viri D. Claudii Fleury...* Parisiis. MDCCXXIV, in 12, nos 298 et 299.)

(2) Suidas est un auteur grec antérieur au X^e siècle. Il a rédigé un dictionnaire contenant la vie des savants et des princes. Fleury possédait également dans sa bibliothèque personnelle (*Ibid.* n° 303) *Suidas, graece et latine*. Coloniae Allobrogum, 1619, 2 vol. in fol.

(3) La célèbre Bibliothèque d'Alexandrie, fondée par Ptolémée Soter dans le quartier d'Alexandrie nommé Brucheion, et dont Démétrius de Phalère fut le premier conservateur, compta jusqu'à 700.000 volumes. Le Serapeion reçut un supplément de 300.000 volumes. Le Brucheion périt dans les flammes lorsque César se rendit maître d'Alexandrie. Le Serapeion fut détruit en 390 dans la lutte entre païens et chrétiens. Ce qui avait survécu au désastre fut brûlé en 641, quand les Arabes s'emparèrent de la ville.

« Que si Démosthène pouvait avoir tant de livres, (1) Cicéron devait en être bien mieux fourni, puisqu'il avait de plus tout ce qui s'était jamais écrit à Rome.

« Cependant ces gens, qui avaient de bons auteurs en si grand nombre, ne citaient point du tout, quoique d'ailleurs ils n'omissent rien de ce qui pouvait contribuer à l'éloquence, soit pour la forme, soit pour l'ornement.

« Il faut donc croire qu'ils ne jugeaient pas que les citations y pussent servir, et puisqu'ils sont nos maîtres en ces matières, il faut se soumettre à leur jugement. Surtout, ceux [8 Vo] qui font profession de citer auraient mauvaise grâce de résister aux sentiments de ces grands hommes, eux, dis-je, qui mettent l'autorité des Anciens au-dessus de leur propre raison, et qui croient que c'est un moyen infailible d'entraîner les esprits que les raisonnements n'ont pu convaincre.

« D'où il s'ensuit nécessairement que, de quelque manière que l'on considère les Anciens, on ne doit point les citer. Car si on a quelque respect pour leur jugement, il faut éviter les citations qu'ils ont absolument rejetées ; et si on ne les veut pas croire, il est ridicule de citer des gens dont on n'estime pas que l'autorité soit considérable.

« Mais afin qu'il ne reste aucune ombre de doute sur ce sujet, il est bon d'examiner encore de plus près quelle était la disposition de leur esprit à l'égard de ce que nous appelons des citations. L'usage leur en était inconnu, et, si c'est une chose utile au public que de citer en plaidant, c'est à nos derniers siècles qu'est due la gloire de l'avoir inventée, aussi bien que les armes à feu et l'impression. (2) Pour ce qui est des Anciens, quoiqu'ils fissent des choses bien plus difficiles, ils n'avaient pas eu l'esprit de s'en aviser, et les auteurs qui nous ont laissé des préceptes d'éloquence le font assez voir. Car je ne sache

(1) Démosthène mourut trois ans après la mort d'Alexandre le Grand, et Ptolémée Philadelphie, qui fit dresser cette bibliothèque, commença de régner quarante ans après la mort d'Alexandre. (Note de Fleury). Plus exactement, Alexandre mourut en 323, Démosthène, en 322, et Ptolémée II Philadelphie commença de régner en 284 av. J. C.

(2) Le rapprochement curieux de l'artillerie et de l'imprimerie, que Fleury fait ici bien que l'une soit du XV^e et l'autre du XIV^e siècle, se rencontre souvent chez les grands écrivains.

« Je ne produirai, écrit Du Bellay, pour témoins de ce que je dis, l'imprimerie, sœur des Muses et dixième d'elles, et cette non moins admirable que pernicieuse foudre d'artillerie. » (J. Du Bellay : *La Deffence et illustration de la langue française*, éd. critique de M. Henri Chamard, Paris 1904, p. 117.)

Et M. Chamard rapproche de ce texte des citations de Budé dans son *De Philologia* : « Recentia autem saecula res inauditas pepererunt, et quas antiquitas quamlibet ingeniosa nunquam, ut opinor, suspicata est, ut machinas belli igniarias... Contra autem aetates recentiores artem librariorum formularum ediderunt... » (*Lucubrationes variae* Bâle 1557, p. 87) et de Rabelais, dans la fameuse lettre de Gargantua à son fils Pantagruel sur la renaissance des études : « Maintenant, toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées,... les impressio:s tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique. » (*Œuvres de Rabelais*, édit. Marty-Laveaux, t. I, p. 255.)

point qu'ils aient donné des règles [9] touchant les citations, eux qui ont si amplement traité de tout ce qui peut entrer dans un discours. Bien plus, ils n'ont jamais accusé personne d'avoir mal cité, quoiqu'ils nous aient marqué tous les vices de leurs orateurs. Par exemple, dans ce beau Dialogue *Des causes de la corruption de l'éloquence*, que l'on attribue à Quintilien, (1) celui qui défend les orateurs de son temps taxe les Anciens de stérilité, de dureté, de rusticité, et d'une longueur très incommode. Au contraire celui qui soutient leur parti reproche aux plus modernes une trop grande délicatesse, une affectation odieuse et une mollesse efféminée. Mais on ne blâme ni les uns ni les autres de n'avoir point cité ou de l'avoir fait avec excès. De même Cicéron, dans son livre *Des orateurs illustres*, (2) faisant les portraits de tous ceux qu'il avait vus parler en public, remarque une infinité de défauts dans les avocats médiocres qu'il avait connus, sans faire aucune mention de celui qui est à présent si ordinaire. Il y en a qu'il accuse d'ignorance ou de paresse; en d'autres il remarque des défauts naturels ou du génie, ou de la mémoire, ou de la voix. Il reprend le geste ou le langage de quelques-uns, le style de quelques autres, soit pour avoir été trop simple, soit pour s'être encore senti du terroir de la province. Enfin, il y [9 V°] en a qu'il blâme de trop de délicatesse ou d'aversion pour les affaires, d'avoir été trop aigres ou trop mordants, d'avoir eu trop d'emportement, ou trop de modération; et je crois que nous y trouverions aisément tout ce qui nous choque encore aujourd'hui dans le barreau, hormis le galimatias et les passages. (3)

« Et ne dites pas, s'il vous plaît, qu'il n'y a que des preuves négatives de cette vérité. Horace nous fait voir clairement dans ses *Satires* combien il était inouï de son temps qu'un avocat citât un auteur grec ou même en laissât échapper le moindre mot en plaidant. C'est quand il se défend contre ceux qui l'accusaient d'avoir parlé avec trop de mépris des ouvrages de Lucilius. (4) Il leur fait dire à la louange de ce vieux poète qu'il a fait quelque chose de bien considérable, d'avoir mêlé si adroitement de petits mots grecs dans son latin. A quoi il répond fort bien que ce n'est pas une chose qu'on doive estimer, qu'elle est très facile, et qu'elle ne paraît merveilleuse qu'à ceux à qui tout est nouveau

(1) Quintilien avait composé un ouvrage sur les *Causes de la corruption de l'éloquence* qui fut perdu.

A la Renaissance, on crut le reconnaître dans le *Dialogue des orateurs*, et on attribua dès lors à Quintilien cette œuvre de Tacite. C'était l'opinion reçue au temps de Fleury.

Mais la critique moderne a retiré à Quintilien et rendu à Tacite la propriété du *Dialogue des Orateurs*.

(2) C'est le *Brutus*, sive de *Claris Oratoribus*.

(3) *Passage* « signifie, au figuré, certain endroit d'un auteur que l'on allègue. Il y a un beau passage; passage obscur... » (Acad. 1694.)

(4) *At magnum fecit quod verbis Graeca Latinis*

Miscuit. — O Seri studiorum ! Quine putetis

Difficile et mirum, Rhodio quod Pitholeonti

Contigit !...

(Horace, *Satires*. Liv. I, sat. X, v. 20 sq.).

parce qu'ils ont étudié tard. Et pour leur montrer le peu de cas qu'on doit faire de ce mélange, qui leur semblait si agréable, il leur représente que c'est une chose choquante d'elle-même que de bigarrer ainsi son discours, et que, si on le tolère en vers, c'est [10] une licence et non pas un ornement. Et comme cette proposition qu'il est ridicule de mêler plusieurs langues ensemble lui paraissait un principe qui ne pouvait pas être contesté par un homme de bon sens, et qui, par conséquent, n'avait pas besoin de preuves, il se contente de l'éclaircir en faisant voir l'absurdité du contraire, et continue ainsi : « Vous-même qui défendéz Lucilius, auriez vous l'imprudence de dire du grec à vos juges quand il s'agit de plaider une cause sérieusement devant des gens qui sont assemblés pour terminer des procès et non pas pour se divertir? » (1) Ensuite il traite cela de la dernière impertinence. Il dit qu'il faudrait avoir renoncé à sa patrie et être dénaturé pour mettre en pareil rang des mots étrangers avec les nôtres, et qu'on ne pourrait le pardonner qu'à des habitants d'une frontière qui ne savent quelle langue leur est plus naturelle. Cependant tout ce raisonnement ne vaudrait rien, et Horace aurait lui-même été ridicule de s'en servir si ce n'eût été de son temps la chose du monde la plus absurde et la plus inouïe que de citer du grec dans un discours sérieux. »

— « Il est vrai, interrompit M. Cordemoy, que ce passage semble fait exprès pour montrer combien le jugement des Anciens était en cela différent du nôtre, puisque, bien loin d'af [10 V°] fecter les citations, ils ne croyaient pas même qu'elles pussent venir dans l'esprit à un homme raisonnable. »

— « Il est si précis, ajouta M. Le Peletier, que je serais fâché qu'il fût d'un autre auteur que de notre ami Horace. »

— « Attendez, dit M. de Marillac, il n'est pas encore temps de crier victoire ; nous examinerons incontinent la force de ce passage ; mais laissons achever M. Fleury, car il me semble qu'il lui reste quelque chose à dire. »

Je continuai donc ainsi : « J'avais encore un passage de Cicéron qui vaut bien, à mon avis, celui d'Horace. C'est quelque part dans ses *Offices*, où il fait voir qu'il n'y a rien de plus contraire à l'égalité des actions et de toute la vie que de vouloir forcer la nature et faire un personnage que nous ne pouvons pas soutenir, parce qu'il demande certaines vertus auxquelles nous n'avons point de dispositions. Et pour donner plus de jour à cette vérité, il se sert de la comparaison du langage, et dit que, comme nous devons toujours nous servir de la langue qui nous est plus

(1)

.....Teipsum percontor, an et quum
Dura tibi peragenda rei sit causa Petilli ?
Scilicet oblitus patriaeque patrisque, latine
Quum Pedius causas exsudet Publicola, atque
Corvinus, patriis intermiscere petita
Verba foris malis, Canusini more bilinguis ?

(Horace *Sat. L. I. Sat. X. v. 25 et sq.*)

Il y a dans les paroles de Fleury, adaptation plutôt que citation des vers d'Horace.

familrière, pour ne pas donner sujet aux autres de se moquer de nous avec très grande raison, en imitant ceux qui rebattent souvent des mots grecs en parlant latin, tout de même nous ne devons rien faire dans notre vie qui se démente [11] et qui ne soit pas uniforme. (1) Vous voyez qu'il raisonne sur le même fondement qu'Horace, et qu'il pose comme lui pour principe qu'il est ridicule de bigarrer son discours de plusieurs langues. Mais je trouve qu'il fait plus en ce qu'il étend jusqu'au discours familier ce qu'Horace ne dit qu'à l'égard des plaidoyers. Car s'il est jamais permis de citer et de dire du grec et du latin, c'est sans doute dans la conversation, où l'on peut prendre cent libertés que l'on n'a pas en public : cependant vous voyez quelle était en cela la sévérité des Anciens, ou plutôt quelle était l'aversion qu'ils avaient pour les citations qui sont à présent si chéries.

« Mais je crois qu'il serait assez à propos d'approfondir un peu d'avantage et de chercher la cause de cette aversion. Elle n'est pas bien difficile à trouver : ce qui nous porte à citer les en détournait, et ils évitaient de paraître savants avec autant de soin que nous l'affectons. Quiconque a lu leurs ouvrages ne peut pas disconvenir de cette vérité.

« Démosthène, par exemple, ne donne pas le moindre soupçon qu'il eût étudié, à ne considérer que son style. Il dit toutes choses d'une manière si solide et si intelligible qu'on voit bien qu'elles ne viennent que d'un fonds inépuisable de bon sens et d'une connaissance très exacte des affaires qu'il traite. Son langage est si peu [11 V^o] affecté qu'on ne dirait pas qu'il y eût travaillé le moins du monde, et ses figures sont si naturelles qu'elles semblent bien plutôt être un effet nécessaire des mouvements qu'il sentait qu'un artifice préparé pour exciter des passions dans ses auditeurs.

« Il est vrai que Cicéron paraît un peu plus homme de lettres, mais aussi c'est une des raisons qui fait mettre Démosthène au dessus de lui. Cependant il ne paraît savant qu'à cause d'une certaine teinture (2) de doctrine dont ses discours sont pour ainsi dire abreuvés, (3) et tout ce que nous y remarquons, c'est qu'il ne pouvait pas si bien renfermer en lui-même cette prodigieuse quantité de belles connaissances qu'il possédait, qu'il ne s'en

(1) Cicéron, *De Officiis*, I.31.

« ... Ut enim sermone eo debemus uti, qui notus est nobis, ne, ut quidam, graeca verba inculcantes jure optimo irrideamur : sic in actiones omnemque vitam, nullam discrepantiam conferre debemus. »

(2) *Teinture* signifie au figuré connaissance superficielle dans quelque science, dans quelque art. Il avait déjà quelque teinture de philosophie, ...avoir quelque teinture des belles-lettres. (Acad. 1694.)

« Je ne veux vous donner ici qu'une teinture de ces vérités importantes. » (Bossuet, *Hist. univ.* II. 5.)

Fleury disait plus tard avoir donné au prince de la Roche-sur-Yon quelque légère teinture de jurisprudence (*La Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury*, p. 84.)

(3) On dit au figuré que tout le monde est abreuvé d'une telle nouvelle, pour dire qu'elle est sue de tout le monde. (Acad. 1694.)

échappât souvent au dehors quelque petit rayon. Mais il nous fait voir en plusieurs endroits combien il était éloigné de faire parade de sa science et de la débiter toute crue, comme nous affectons de faire aujourd'hui. Et en vérité, quoique je sois très persuadé de ce que je vous dis à présent, je n'ai jamais pu voir sans étonnement les grandes précautions qu'il apporte quand sa cause l'oblige à dire quelque chose qui sente un peu la doctrine.

[12] Il me souvient entre autres de l'avoir remarqué dans la défense de Muréna, où, voulant tourner en ridicule la philosophie de Caton, il se trouve obligé de parler des différentes sectes des philosophes. Quoique la suite de son discours semble l'y engager malgré lui, il n'entre pas néanmoins dans cet examen sans préparation et il témoigne d'abord qu'il n'aurait pas eu la hardiesse de parler de ces matières dans une action publique s'il ne plaiderait devant des juges à qui il sait quelles ne sont pas désagréables. (1) Ensuite, quand, après avoir raillé les Stoiciens fort spirituellement, il veut établir les maximes de Platon et d'Aristote, qui sont celles qu'il approuve, il fait une seconde excuse, et dit qu'il avoue qu'en sa jeunesse il a cherché quelque secours dans les livres, ne se fiant pas assez à son propre génie. (2) Je voudrais bien savoir qui serait aujourd'hui l'avocat qui s'accuserait d'une faute de cette nature, ou plutôt qui serait celui qui, en une rencontre pareille ne prendrait pas occasion d'en expliquer tout ce qu'il aurait lu dans Diogène Laërce (3) touchant l'origine et le progrès des sectes des Philosophes. Cependant Cicéron en usait toujours ainsi, et même dans l'*Oraison pour le poète Archias*, où presque toute sa cause se réduit [12 V°] sait à faire le panégyrique des Muses, et où, par conséquent, il ne lui était pas permis de dissimuler l'estime qu'il faisait des sciences, dans ce plaidoyer, dis-je, voyez comme il parle de ses études, et s'il ne semble pas s'estimer bien heureux si on lui pardonne de s'y être tant amusé. » (4)

En disant cela, je pris les huit oraisons de Cicéron, de la traduction de MM. de l'Académie, (5) qui se rencontrèrent par hasard sur la table de M. de Marillac, et, ayant trouvé l'endroit

(1) *Pro Murena*, XXIX.

(2) *Ibid.* XXX.

(3) Diogène Laërce était un philosophe épicurien du II^e siècle. Il composa les *Dix livres de la vie des Philosophes*. Montaigne, qui se délectait à ses récits, prit là bien des sentences qu'il enchâssa ensuite dans ses *Essais*. Il le citait du moins dans une traduction latine. H. Estienne venait de publier en 1570, une édition grecque, avec une version latine, de l'ouvrage de Diogène Laërce : *De Vitis, decretis et responsis celeberrimum philosophorum libri decem*. L'ouvrage fut plusieurs fois réédité. En 1664 notamment, il portait en sous-titre : *Th. Aldobrandino interprete, cum annotationibus ejusdem, quibus accesserunt annotationes H. Stephani et utriusque Casauboni, cum uberrimis Academi Menagii observationibus* (Londini, 1664.) Les avocats dont parle ici Fleury prenaient soin de le citer en grec.

(4) *Pro archia*, VI.

(5) Il s'agit des « huit oraisons de Cicéron traduites par divers auteurs et imprimées en même volume. »

La quatrième Catilinaire fut traduite par Louis Giry ; les oraisons *Pro*

dont je venais de parler, j'y lus ces paroles : « Pour moi, j'aime ces divertissements, je le confesse ; que ceux-là aient honte de l'avouer, qui, toute leur vie, sont attachés à leurs livres sans que personne en reçoive aucun fruit, ou qu'ils osent paraître au jour et en la lumière du monde. » (1)

« Voilà nos pédants assez bien décrits, » interrompis-je. Puis je continuai de lire : « Mais pourquoi en rougirais-je, Messieurs, moi qui, depuis tant d'années, travaille incessamment pour le public, et que jamais ni l'intérêt, ni le sommeil, ni l'oisiveté, ni les délices, n'ont pu détourner d'une vie si épineuse et si pénible ? Et partant, qui est-ce qui trouvera mauvais ou qui me reprendra avec raison, si le temps que les autres donnent à leurs affaires, à leurs plaisirs, aux réjouissances publiques, et au repos même du corps et de l'esprit, si le temps que quelques-uns passent à la débauche, au jeu ou à la [13] paume, moi, je le passe à ces exercices ? » (2)

« Il montre ensuite l'estime qu'on doit faire des sciences ; il fait voir que ce sont elles qui nous élèvent l'esprit et qui nous rendent capables des grandes choses. Il apporte l'exemple de quantité de grands hommes qui les ont chéries. Et néanmoins, après tant de précautions, il ne laisse pas de témoigner en concluant qu'il doute que l'on ait bien reçu ce qu'il a dit d'une manière si éloignée du barreau et de la plaidoirie. Voici ses termes : « Je m'assure, Messieurs, qu'aucun d'entre vous ne condamnera ce que j'ai dit de ma cause, fort simplement et en peu de mots comme à mon ordinaire ; et ce que j'ai dit ici contre la coutume du barreau, tant de l'esprit d'Archias que de la poésie en général, je veux bien croire que vous l'avez tous pris en bonne part, mais au moins je suis certain qu'il n'a point déplu à celui qui préside à ce jugement. » (3)

« Et certainement ce n'était pas sans sujet qu'il appréhendait qu'un discours de cette nature ne déplût, surtout en sa bouche. Car nous voyons en Plutarque qu'à son retour de Grèce le peuple de Rome se moquait de lui, et que plusieurs l'appelaient Grec et fainéant. (4) Et lui-même nous apprend (5) que les

Quinctio, Pro lege Manilia, Pro Marcello, Pro Ligario, par D'Ablancourt ; le *Pro Archia*, par Patru. Du Ryer traduisait l'oraison *Pro rege Dejotaro*, « et celle qu'on attribue à Cicéron pour la paix. »

(Relation contenant l'Histoire de l'Académie française, de Pellisson-Fontanier, 1653, pp. 546, 547, 551, 554.)

La sixième édition des *Huit Oraisons de Cicéron* était parue en 1653. Elle se trouve à la Bibliothèque Nationale, (Impr. X. 17612.) Les citations qu'en tire Fleury sont textuelles.

(1) *Pro Archia*, VI, *Huit Oraisons*... p. 204.

(2) *Ibid.* VI, *Huit Oraisons*... p. 205.

(3) *Ibid.* XII, *Huit Oraisons*... p. 224-225.

(4) Γραικὸν καὶ σχολαστικόν, qui semble être ce que Cicéron appelle *Græculus* et *otiosus* dans l'oraison pour *Sextius*, n° LI (Note de Fleury.)

Cette expression de Plutarque se lit dans la *Vie de Cicéron*, § 5.

Montaigne l'avait déjà remarquée. « Plutarque, écrit-il, dit que Grec et Ecolier étaient mots de reproche entre les Romains, et de mépris. » (*Essais*. Liv. I, ch. XXIV.)

(5) Au commencement du dialogue *De l'orateur*. (Note de Fleury.)

deux plus grands orateurs qu'il eût vus en sa jeunesse, Crassus et Antoine, avaient tellement peur que la réputation de savants ne les [13 Vo] discréditât dans le peuple, que l'un faisait paraître un fort grand mépris pour les lettres, et l'autre affectait de passer pour ignorant, quoiqu'ils eussent tous deux vu la Grèce et fort bien étudié.

« Aussi faut-il demeurer d'accord, n'en déplaise aux Universités et à tous leurs suppôts, que la science toute seule ne donne pas grande autorité dans le monde, et qu'elle fait plus admirer celui qui la possède qu'elle ne le fait estimer. J'appelle admiration la surprise que nous sentons à la vue de quelque chose extraordinaire, quoique souvent elle soit inutile ou mauvaise, car il n'y a rien qu'on admire tant que les monstres. (1) Mais j'appelle estime l'opinion que nous avons d'une qualité qui, non seulement nous paraît grande et belle, mais qui, de plus, est bonne, et a quelque rapport à notre profit particulier. Ainsi nous estimons un vaillant homme bien moins parce qu'il est extraordinaire en lui que parce qu'il est utile aux autres ; nous faisons cas d'un avocat que nous croyons éloquent, parce que nous espérons gagner notre cause avec avantage par son moyen. Mais nous n'avons pas une haute estime d'un musicien, quelqu'admirable qu'il soit, s'il n'a autre chose de recommandable que l'art de, quoique nous ne puissions voir ses sauts péril [14] lieux de bien conduire sa voix, et nous méprisons un danseur de corsans étonnement. Et de là vient qu'il y a des vertus qui gagnent notre affection, comme la libéralité et la justice, au lieu que la constance et la modestie ne nous donnent que des sentiments d'admiration. Donc, comme ce que nous appelons communément science n'embrasse guère que des connaissances spéculatives, il ne faut pas s'étonner si presque dans tous les temps la plupart des hommes en ont fait si peu de cas.

« Car, pour ne point parler de tout le reste de la terre habitable, la Grèce, que l'on nomme la mère, ou du moins la nourrice des sciences, la Grèce, dis-je, qui les a toutes embrassées et les a chéries si tendrement, les a elle-même considérées comme l'occupation de ceux qui n'en avaient point ; et Rome, qui les a si soigneusement cultivées, ne les a regardées que comme un jeu, un peu plus sérieux peut-être et plus innocent que les autres. Les noms que les Grecs et les Romains ont donnés aux lieux destinés à l'étude (2) font assez voir quelle opinion ils en

(1) Il est exagéré de comparer à des monstres les savants qui n'ont pour eux que leur science, et de prétendre qu'on les admire sans les estimer. Si la science, à elle seule, ne suffit pas, elle est néanmoins une chose très belle en elle-même, très utile à l'humanité, et suffisante pour gagner à celui qui la possède l'estime des autres.

Fleury va de même trop loin lorsque, dans les lignes suivantes, il refuse son estime à un musicien, et son affection à la constance et à la modestie.

Quintilien ne faisait pas fi de l'admiration. « Cicéron, dit-il, a donc raison de dire à Brutus, dans une de ses lettres, qu'il ne fait aucun cas de l'éloquence quand elle ne fait pas naître l'admiration. Aristote pense aussi que c'est le sentiment que l'on doit chercher à exciter. » (*Instit. Orat.* Liv. VIII, ch. III.)

(2) Συβολή, ludus, (Note de Fleury.)

avaient, et les calomnies dont Socrate, le plus savant et le plus sage de son siècle, fut accablé, jointes à ce que je viens de rapporter de Cicéron, ne le confirment que trop.

« En effet, les hommes, à le bien prendre, n'ont jamais connu d'autre occupation effective et solide que l'agriculture, le trafic et la guerre. Car, pour ce qui est de l'administration de la justice et du gouvernement de l'Etat, on n'y employait dans les premiers temps que des vieillards incapables de travail. De sorte que ceux qui se retiraient de cette vie active et laborieuse pour s'adonner entièrement à contempler la nature et approfondir les mathématiques, ou qui passaient la plus grande partie de leur âge à raffiner sur la poésie, la musique, la peinture, et les autres arts qui n'avaient été jusque là que les divertissements de ces illustres laboureurs et de ces nobles marchands dont je vous parle, ceux-là, dis-je, furent méprisés de tous les autres, comme des personnes inutiles et comme des esprits mal faits qui négligeaient le solide et l'essentiel de la vie pour s'amuser à des bagatelles. La plus grande grâce que l'on fit à ceux qui furent le moins odieux, fut de les tenir pour d'honnêtes fainéants et de croire que la science était un amusement assez raisonnable pour ceux qui se trouvaient avoir du loisir. (1)

« Et quoique la manière de vivre ait infiniment changé depuis ces premiers temps, que d'un côté l'oisiveté soit bien plus honorée et que d'ailleurs l'étude puisse passer pour une occupation sérieuse, puisque c'est un métier qui fait vivre tant de gens, néanmoins, les hommes, qui raisonnent toujours en gros de la même manière, n'estiment guère plus les savants. Car nos braves, par exemple, ne les tiennent-ils pas pour des poltrons et des gens en quelque [15] façon destinés au cloître? Quelle opinion en ont les gens du bel air sinon de pédants et d'esprits bourrus? Les gens de la politique et de haute fortune ne les mettent-ils pas au rang des idiots et de ceux qui ne sont pas capables d'affaires? Et les financiers, les marchands, les gens d'intérêt ne les considèrent-ils pas comme des gueux incurables? Enfin le menu peuple ne peut voir sans indignation que, tandis

(1) L'année suivante, le 24 octobre 1665, dans une épître en vers latins adressée à son ami André Le Fèvre d'Ormesson, Fleury revenait sur ces pensées. Il se scandalisait de ce qu'on fit sept ans d'études pour aboutir à mal traduire le latin et à balbutier le grec, puis que l'on consacra deux ans aux théories philosophiques. « La Perse, disait-il ironiquement, n'arrête pas dans sa course le jeune savant : il lui faut déterrer des textes éthiopiens et indiens, s'abîmer la vue à déchiffrer des caractères inconnus : son bonheur est à ce prix. Voici l'historien qui méprise les temps modernes pour s'en tenir à Bérose et à Sanctioniaton ; voilà le mathématicien qui ne rêve plus que de carrés et de triangles ! » (*Opuscules de l'abbé Fleury*, édit. Rondet, t. III. p. 177.)

Fleury, qui traduisait alors un fragment du Théétète et la comparait à qu'établit Platon entre le philosophe et l'homme du monde, l'un habile dans les choses terrestres, mais corrompu, l'autre, maladroit, mais poursuivant le vrai bonheur, prenait une position intermédiaire et concluait que les études étaient excellentes, à la condition d'être bien réglées :

Sic multa juvabit
Discere, si selecta, suo si tempore discas.

qu'il mène une vie de grande fatigue, des hommes, pour parler comme lui, forts et raides, passent leurs jours assis dans un cabinet, les bras croisés. Et au contraire ceux qui, parce qu'ils ont du bien, ne croient pas avoir autre chose à faire qu'à se divertir, ont pitié des gens de lettres comme de misérables qui préfèrent aux douceurs de la vie une occupation chagrine, ce leur semble, et infructueuse.

« Mais, insensiblement, je m'éloigne beaucoup de notre sujet, et je me laisse emporter au plaisir que je prends à vous expliquer des pensées qui me viennent souvent dans l'esprit et qui me paraissent assez raisonnables. Je crains même d'avoir poussé la chose un peu trop loin, quoique je n'aie pas tout dit, et d'avoir fait paraître trop peu d'estime pour la science. »

— « N'appréhendez pas que nous vous soupçonnions de la mépriser, dit M. Le Peletier, nous vous connaissons trop, ces Messieurs et moi, et il est aisé de voir que vous avez seulement voulu montrer qu'il n'en faut [15 V°] pas faire vanité, puisque tout le monde ne la prise pas autant que nous. »

— « J'ai voulu dire encore moins, répondis-je, car j'ai seulement prétendu faire voir que les Anciens avaient de puissantes raisons pour apporter autant de soin à cacher la science qu'ils possédaient que nous faisons d'efforts pour faire paraître celle que bien souvent nous n'avons pas ; et que sur des principes si opposés il ne faut pas s'étonner qu'ils eussent établi une méthode si contraire à nos citations. Je crois d'ailleurs avoir assez montré que ce n'est pas le moyen de réussir dans l'éloquence que de s'écarter du chemin que les Anciens nous ont tracé, puisque, dans tous les beaux-arts, dont celui de parler en public est sans doute le plus illustre, nous n'avons jusqu'à présent réussi qu'à mesure que nous nous sommes approchés d'eux.

« Ainsi, je pense avoir passablement satisfait, du moins autant qu'on le peut dans une conversation imprévue, à tout ce que je m'étais proposé, qui était de montrer que quand il n'y aurait point d'autre motif, le seul exemple des Anciens nous devrait faire abandonner les citations. »

Comme j'eus cessé de parler, la compagnie jeta les yeux sur M. de Marillac, qui prit aussitôt la parole et dit : « Je vois bien que vous prétendez que je dois répondre, et je vous avoue que je prends tant [16] de plaisir à cet entretien que, quand ce ne serait que pour le faire durer, je veux bien vous dire, comme si j'étais grand amateur de citations, ce qu'il me semble qu'on pourrait soutenir pour les défendre.

« Vous dites donc, continua-t-il en me regardant, que nous devons respecter les Anciens comme nos maîtres, admirer leurs ouvrages et suivre aveuglément leur conduite, sous peine de retomber dans l'ignorance de nos pères ? Bien loin de vous contester ce point, j'en ferai juge M. Cordemoy, qui ne paraît pas être le moins zélé de votre ligue, et j'aurai telle opinion des Anciens qu'il lui plaira. Je sais qu'il ne parle jamais contre ses sentiments, et je crois savoir ceux qu'il a d'Aristote et de quelques autres. »

— « M. de Marillac me permettra de lui dire, avec tout le respect que je lui dois, reprit M. Cordemoy, que souvent on ne sait pas bien ce qu'on croit savoir des pensées d'autrui : mais il est indubitable que chacun connaît les siennes, et que personne ne sait si bien que moi ce que je pense d'Aristote en particulier et des Anciens en général. J'estime donc qu'ils ignoraient de nécessité plusieurs secrets de nature que nous pouvons savoir aujourd'hui par le moyen des expériences qui se sont faites et des instruments qui ont été inventés depuis deux mille ans ; que par conséquent leur physique était très imparfaite tant

[16 V°] à cause de leur peu de lumière en certaines choses qu'à cause de l'artifice qu'ils employaient pour couvrir ces défauts. Car comme l'humilité n'était pas une vertu de leur connaissance, (1) ils voulaient persuader aux autres qu'ils savaient tout également, et, pour le faire, ils payaient de galimatias quand ils se trouvaient engagés à parler de ce qu'ils ne savaient point. Je vous ajouterai des exemples d'Aristote et de Galien, (2) si je n'appréhendais de trop m'écarter de mon sujet ; et puis, il ne s'agit que de vous montrer ce que je pense des Anciens, et non pas si ce que j'en pense est raisonnable. Mais à l'égard des choses dont on peut s'instruire par le commerce des hommes et l'expérience ordinaire de la vie, comme sont les passions qui dominent en certains âges et en certaines conditions, les moyens de s'attirer la haine ou l'amitié des autres, de les amener à son sentiment, de leur plaire, de vivre commodément et délicieusement, je crois qu'ils ont excellé en tout cela, et que nous pouvons beaucoup profiter de leur morale, de leur politique, et surtout de leur éloquence, sans parler des autres arts dont il est évident qu'ils nous ont tout au moins donné les principes. Et en vérité, il y aurait bien de quoi s'étonner s'ils n'eussent pas été beaucoup plus éloquents que nous. Ils avaient pour le moins autant d'esprit et beaucoup plus [17] de loisir, puisqu'ils n'avaient point de langues à apprendre et qu'ils avaient bien moins d'histoire à savoir. Les sujets de leurs discours étaient grands, et les récompenses magnifiques, puisqu'il n'y avait pas de moins que de gouverner l'Etat. Je crois donc que l'éloquence dont Aristote nous a donné les préceptes et Démosthène des exemples, vaut sans comparaison mieux que la nôtre : non pas à cause qu'elle est plus ancienne, mais parce qu'elle est plus conforme à la raison. Aussi je tiens que le raisonnement de M. Fleury est très bon contre ceux qui se servent de citations, puisqu'il est tiré de leur principe et que, comme il a fort bien dit, ils ne peuvent pas refuser de se soumettre à l'autorité des Anciens, eux qui veulent y soumettre tous les autres.

« Mais ce raisonnement ne suffirait pas pour persuader ce-

(1) Fleury revient sur cette idée dans son *Discours sur Platon*. Tout en trouvant sa morale « élevée et solide, » il constate que ce philosophe ne connut pas l'humilité, et que cette vertu « était réservée aux Chrétiens. » (*Œuvres de l'abbé Fleury*, par Aimé-Martin, 1837, p. 108.)

(2) Galien était un célèbre philosophe et médecin de Pergame, né vers l'an 131 de notre ère.

lui qui ne serait pas préoccupé en faveur des Anciens ; et quoiqu'il demeurât d'accord qu'ils n'ont point cité, il ne conviendrait pas qu'on dût les imiter en cela. Alors il faudrait abandonner l'autorité et se tenir à la raison ; et, examinant un peu de près ce que c'est que la véritable éloquence, il serait facile de montrer à tout homme de bon sens que les citations combattent directement la fin que l'on s'y propose. »

— « Vous ne vous êtes pas mal tiré d'un assez mauvais pas, dit en souriant M. [17 V^e] de Marillac, mais ce que vous venez d'ajouter en finissant me fait juger que vous me préparez bien de la matière, et que si ne me rends pas à l'autorité, vous emploierez le raisonnement, dont vous savez vous servir avec tant d'avantage. N'importe, on se défend bien hardiment quand on ne se soucie pas d'être vaincu : je soutiendrai jusqu'au bout. Supposé donc que l'exemple des Anciens soit notre règle, voyons un peu s'il est vrai qu'ils n'aient point cité.

« M. Fleury prétend qu'il ne faut que les avoir lus, même en passant, pour en convenir, et moi, je soutiens qu'il ne faut que jeter les yeux sur leurs ouvrages pour voir le contraire. Par exemple, en feuilletant ce volume de Plutarque, (il tenait les *Œuvres Morales* de cet auteur) trouvons-nous une page qui ne soit interrompue de bouts de vers ? Y a-t-il un chapitre de cet auteur ici, continua-t-il ouvrant un Aulu-Gelle, qui ne soit plein de passages et même de passages grecs ? Vous avez trop lu Suétone pour ignorer la quantité de citations qui s'y rencontrent, et vous ne pouvez nier que nos jurisconsultes du *Digeste* ne se citent perpétuellement les uns les autres, et n'aient transcrit dans leurs ouvrages des périodes de Démosthène et des vers d'Homère. Cicéron lui-même cite beaucoup, principalement dans ses *Tusculanes* (1) et ses autres [18] livres de philosophie. (2) Les *Institutions* de Quintilien, la *Rhétorique* d'Aristote, enfin tous nos meilleurs livres sont remplis de citations : de sorte que je m'étonne fort comment M. Fleury, que j'ai toujours cru très sincère, et qui ne pouvait pas ignorer ce que je viens de vous faire voir, s'est engagé à soutenir une proposition qu'il est aisé de détruire. »

— « Voilà ma réputation en grand danger, dis-je, en riant, d'être accusé de faux en si bonne compagnie, et d'avoir contre moi des conclusions du Parquet. Il faut pourtant tâcher de me purger. (3) Je ne crois pas avoir dit généralement, ou je me serais bien trompé, que les Anciens n'aient jamais rien cité dans aucune sorte d'ouvrages. Nous ne parlons ici que de l'éloquence et de l'éloquence du barreau ; de sorte que tout ce qui s'y est dit et tout ce qui s'y dira se doit rapporter, autant qu'il sera pos-

(1) Les *Tusculanes* sont remplies de citations. Au livre I, § 44, on trouverait, en deux pages, sept citations de vers latins, au livre II, § 8, une tirade de quarante-cinq vers de Sophocle.

(2) Le *De Officiis*, (I, 40) va même jusqu'à mêler le grec au latin.

(3) On dit se purger d'une accusation, se purger d'un crime, pour dire, faire connaître qu'on en est innocent. (Acad. 1694). « *Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.* »

sible sans gêner la conversation, aux discours publics et particulièrement aux plaidoyers. Or ce n'est qu'en ces sortes de pièces que je dis que les citations ne doivent point avoir de place, et que je me sers pour les combattre de l'exemple des Anciens. Car je sais bien qu'il y a d'autres ouvrages qui doivent être d'un style tout différent, et dont les uns souffrent volontiers des citations, et les autres en demandent nécessairement. Il faut donc distinguer deux sortes de com [18 V^o] positions : les unes qui sont faites pour être prononcées en public, devant toutes sortes de personnes ; les autres, qui sont faites pour demeurer écrites, et qui ont pour but ou de divertir les gens d'esprit qui s'y voudront amuser, ou d'instruire en quelque science ceux qui en seront curieux.

« Les livres que vous venez de produire contre moi sont de ce dernier genre. Flutarque, dans ses *Œuvres morales*, et Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, ont écrit pour les gens de lettres qui voudraient se désennuyer par quelque lecture agréable et solide en même temps. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont inséré des passages de poètes et d'autres auteurs, puisqu'ils n'écrivaient que pour ceux qui auraient quelque teinture des bonnes lettres. Et encore, Aulu-Gelle avait une obligation particulière de citer, parce que la plupart de ses chapitres sont autant de questions de critique et de grammaire qui ne se peuvent résoudre que par des autorités, et qui sont toujours fondées sur quelque passage. Suétone cite quelquefois pour prouver la vérité de ce qu'il raconte, et des passages de cette nature ne sont pas moins nécessaires à un discours que les pièces qui justifient la demande dans un procès : mais quasi tout ce qu'il cite sont des pièces qui avaient couru dans les temps dont il écrit l'histoire, des manières de pasquins, (1) des épigrammes, des cou [19] plets de chansons, qu'il a cru avec raison devoir rapporter en original pour la satisfaction du lecteur. Cette façon de citer est très agréable, et nous voyons avec combien de succès M. Pellisson en a usé dans son *Histoire de l'Académie*. (2)

« Pour ce qui est d'Aristote et de Quintilien, ils ne pouvaient rendre leurs préceptes intelligibles que par le moyen des exemples, et ils avaient raison de les tirer des poètes et des orateurs, puisqu'on ne doit étudier l'éloquence qu'après s'être instruit des humanités par ces sortes de lectures.

(1) *Pasquin* « satire courte ainsi nommée, à cause d'une vieille statue mutilée qui est à Rome, appelée Pasquin, où on a accoutumé d'afficher ces sortes de satires. *Faire courir un pasquin*. » (Acad. 1694.)

(2) Ne citons qu'un exemple, le passage où Pellisson parle de « Nicolas Bourbon, poète latin du temps de nos pères, dont l'éloge se voit dans Paul Jove et dans Sainte-Marthe, et qui, étant fils d'un forgeron, entre autres ouvrages, fit une description de la forge, dans un livre qu'il appela *Nugæ*, et c'est, pour le remarquer en passant, le livre sur lequel Du Bellay fit cette jolie épigramme :

Paule tuum inscribis Nugarum nomine librum :
In toto libro nil melius titulo. »

(Relation contenant l'histoire de l'Académie Française, 1653, p. 417.) Cf. aussi pp. 182, 219, 270, 274, 280, 334, 423, 437, etc, etc.

« Enfin, Cicéron s'est quelquefois donné la liberté de citer dans les ouvrages que nous pouvons appeler les pièces de cabinet, c'est-à-dire dans ses livres de philosophie et dans ses lettres. Encore y a-t-il observé bien des distinctions. Car dans les lettres qu'il écrivait à Atticus, il ne faisait point de difficulté de mêler quantité de grec, et il semble même qu'il l'affectât pour se conformer d'autant plus au goût de son ami, qui était, comme son surnom le témoigne, plus athénien que romain. Mais quand il écrivait à d'autres personnes, il n'en mettait que fort rarement, et surtout il s'en gardait bien dans les lettres sérieuses qu'il envoyait aux consuls pendant qu'il était gouverneur de Cilicie. Tout de même que nous voyons les lettres de M. Voiture à M. Costar (1) toutes remplies de latin, au lieu qu'il n'y en [19 V°] a pas un mot dans celles qui s'adressent à d'autres personnes avec lesquelles il n'était pas si familier, ou qui n'étaient pas gens d'étude.

En effet, les lettres sont la conversation des absents, et en conversation il serait également ridicule de dire du latin et débiter de la doctrine devant ceux qui ne s'y plaisent pas ou que l'on ne connaît pas assez, et de ne le point faire quand on le peut lorsqu'on se trouve avec des amis savants qui mettent leur plus grand divertissement à cette sorte d'entretien. Les *Tusculanes* et les autres traités de Cicéron représentent ces sortes de conversations, au moins ceux qui sont par manière de dialogue. Il y pouvait donc citer hardiment, outre qu'il avait les mêmes raisons que j'ai apportées pour les divers traités de Plutarque. Mais il faut observer qu'il citait avec tant de retenue, qu'à la réserve de quelques petits mots qui ne se pouvaient exprimer en latin, il traduisait tout, même les vers, qu'il rendait en vers de même espèce. Et il me souvient d'un endroit des *Offices* où il dit que Jules César, étant encore personne privée, avait toujours à la bouche certains vers d'Euripide qui contiennent une sentence extrêmement tyrannique, et ajoute : « je les dirai comme je pourrai ; peut-être auront-ils mauvaise grâce, mais du moins ou en entendra le sens. » (2)

« Suétone, qui n'était pas dans un si bon [20] temps, n'a pas été si scrupuleux, ou plutôt il a été plus exact à rapporter en original et dans leurs propres termes les paroles remarqua-

(1) Pierre Costar, né en 1603, mort en 1660, était très estimé de Balzac et de Voiture. On a de lui un recueil de lettres en deux volumes, et la *Défense des Ouvrages de M. Voiture* (1653.)

Nous voyons dans les *Œuvres de Monsieur Voiture*, 3^e édit., 1652, pp. 542, 544, des lettres de Voiture à Costar qui sont toutes remplies de latin. Les lettres de Voiture à Monseigneur d'Avaux le sont de même : pp. 535, 538, 547, 553.

(2) De *Officiis* III, 21 « Quos dicam ut potero, incondite fortasse, sed tamen ut res possit intelligi :

Nam si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est : aliis rebus pietatem colas. »

(3) « Tout se joint aussi avec plusieurs prépositions ou adverbes et plusieurs façons de parler dans lesquelles, sans avoir d'autre sens que celui des prépositions et des adverbes avec lesquels il se joint, il sert à leur donner quelque énergie : tout bellement, tout doucement, (Acad. 1694.)

bles de César, comme je disais tout (3) maintenant. Quoiqu'il en soit, il met ces mêmes vers, et en grec, comme Jules César avait accoutumé de les dire, et en latin, comme Cicéron les avait traduits. (1)

« Mais à l'égard de Cicéron, vous voyez qu'il se met au hasard de ne pas bien traduire, plutôt que de violer la loi qu'il s'impose lui-même quand il dit : « Je fais autant de difficulté de parler grec dans un discours latin que de parler latin dans un discours grec. » (2) Voilà donc quelles sont ses citations, que j'imiterais, je vous assure, de tout mon cœur ; et si, par exemple, je voulais faire une dissertation de la manière dont nous parlons, je ne manquerais pas d'y mettre tous les passages d'auteurs que je vous ai apportés, et je ne croirais pas même m'en pouvoir dispenser. Il est vrai que j'observerais, autant qu'il me serait possible, l'uniformité du discours, et que j'évitais également d'y mêler du français, si je la composais en latin.

« J'ai dit, et je crois l'avoir montré, que toutes les citations des Anciens que vous m'avez objectées se rapportent à deux genres d'écrire, dont l'un a pour but l'instruction, et [20 V°] l'autre le divertissement. Mais dans ce dernier je trouve une espèce de style dont vous ne m'avez rien objecté, et qui est néanmoins le seul où les Anciens se sont donné grande liberté de mêler des langues étrangères, en quoi ils ont été fort bien imités par les modernes. Le style dont je parle est le burlesque. Sans parler du *Paenulus* de Plaute, où nous avons un échantillon de la langue punique, (3) qui a été si heureusement expliqué par M. Bochart, (4) vous voyez du grec dans plusieurs épigrammes de Martial, (5) et Juvénal en a mis quelques mots dans ses *Satires*. (6) Je crois même, quoi qu'en veuille dire Horace, que le bonhom-

(1) Suétone, *C. J. Caesar*, cap. XXX.

(2) Dicam, si potero, latinè : scis enim me graecè loqui in latino sermone non plus solere quam in graeco latinè. (*Tusc.* I, 8.)

(3) Dans le *Paenulus* de Plaute, Acte V., les scènes I, II et III contiennent des échantillons de la langue punique, les dix premiers vers de la scène I, en particulier : Ythalonim, Vualonuth si chorathisima comsyth...

(4) Samuel Bochart était ministre de la religion réformée à Caen. Né à Rouen en 1599, il étudia de très bonne heure l'hébreu, puis le syriaque, le chaldéen, l'arabe et l'éthiopien. Il publia en 1646 son *Phaleg* et son *Chanaan*, (*Géographie sacrée*) ; en 1663, son *Hierozycon*. Il mourut subitement en 1667, en disputant contre Huet à l'Académie de Caen.

Toutefois, ce ne fut pas lui, mais un autre ministre de la religion réformée, Samuel Petit, (1594-1643), professeur de théologie, d'hébreu et de grec, connaissant en outre le syriaque, le chaldéen, le samaritain et l'arabe, qui donna le premier l'explication de ces textes après les avoir transcrits en hébreu. Cf. *Samuelis Petiti Miscellaneorum libri novem, in quibus varia veterum Scriptorum loca quae Philologiam, Historiam, Philosophiam, Chronologiam, spectant, emendantur, illustrantur, explicantur*, Paris, 1630. (Lib. II, Cap. II, p. 58, sq., Cap. III, p. 88 sq.)

(5) Martial, *L. I. Epigr. XXVIII, XLVI, L. II, Epig. XLIII*, etc.

(6) *Quoties lascivum intervenit illud*
Ζωή xai φυχή (Juvénal, *Satire VI*, v. 194.)

Cette note est de Fleury. Le texte laisserait croire que Juvénal a cité plusieurs fois du grec dans ses *Satires*. De fait, nous y trouvons une autre citation grecque. (*Satire IX*, v. 37.)

me (1) Lucilius n'avait pas eu si grand tort d'en mettre dans les siennes, et qu'il ne l'avait fait que pour paraître plus bouffon ; seulement il pouvait être blâmé d'en avoir trop mis, car nous le voyons beaucoup dans les fragments qui nous restent de cet auteur. Les modernes ont fait la même chose. Dans les ouvrages burlesques de M. Scarron et de M. Voiture, de M. Sarrazin (1) et

(1) Outre sa signification ordinaire, *bonhomme* se dit d'un vieillard. *Le bon homme* ne fait plus que radoter. (Acad. 1694.) « *Le bonhomme* Broussel eut scrupule de souffrir que son nom fût allégué comme un obstacle à la paix. » (Retz, IV, 232.)

« Les comtes font traîner ce bonhomme en prison. »
(Corn. *Don Sanche*. Act. V. Sc. IV.)

On disait de même : *le bonhomme* Corneille.

(2) Dans *Les Œuvres de M. Sarrazin*, (1658) nous trouvons mainte citation d'italien et d'espagnol :

« ... et vous protestez avec l'Espagnol que Amador fui, mas nunca fui amado. » (p. 143.)

« Je me résous dorénavant, quand je proposerai quelque chose, d'imiter le Rodomont de l'Arioste, qui appelait les Paladins au combat, deux à deux, ou trois à trois, et de prendre pour ma devise :

Horatio sol contra Toscana tutta.

... Car je ne pense pas que vous vouliez vous comparer aux quatre fils de Nuyes, dont le Bernia dit :

Che in battaglia giamai non andar soli. » (p. 145.)

Cf. encore les pages 153, 157, 161, 170, 172, 176, 224, 232, 234,...

Les pages 240 et 241 comportent 26 vers latins cités. A la page 242, six vers latins cités sont suivis de leur traduction en vers italiens !

Ainsi en est-il dans *Les Œuvres de M. de Voiture* (troisième édition, 1652).

« Si vous demandez :

Ut Nasidieni juvat me coena beati,

c'est-à-dire comme je me trouve de la bonne chère de M. de Balzac, je vous répondrai : *ut nunquam in vita fuerit melius*. L'Apollon de Luculle, ni l'Apollon même de Delphes ne pourraient rien faire d'aussi magnifique ; il n'y a point de si petit mets qui ne vaille mieux que le Dodicathée d'Auguste, (vous savez bien,

Cum primum istorum conduxit mensa choragum,

Sexque Deos vidit Mallia, sexque Deas.)

qui ne mérite des louanges admirables. C'est d'un festin comme cela que l'on peut dire :

Y lauri di Permesso et di Parnaso

Andorno à coronar la Gelatina,

Cet homme, sans mentir, est admirable en tout ce qu'il fait.....

Vous savez donner

Çuerpo a las vientes y a las piedras alma.

C'est un vers de Louys de Gongora que vous ne connaissez pas. » (pp. 402, 403.)

Une seule lettre à Monseigneur d'Avaux, (9 janvier 1647) contient 39 citations latines, en prose ou en vers, (pp. 553-567.)

Les Œuvres de Scarron ne comportent guère de telles citations. On n'en trouvera pas dans le *Virgile travesti*. Tout au plus, dans quelque épître burlesque trouvera-t-on une expression latine usuelle :

O Grand Henry...

Cela vous est acquis, longtemps y a,

..... in tota Francia

(*Les Œuvres de M. Scarron*, édit. 1663, p. 239.)

Votre grand fils, exempli gratia,

Est un dieu Mars, si dieu Mars il y a

(*Ibid.* p. 240.)

de tous ceux qui ont réussi en ce style, nous voyons, non seulement du latin, mais encore de l'italien et de l'espagnol ; et nous les en trouvons bien plus agréables. Cependant, il n'est guère avantageux au mélange des langues différentes de faire un si bon effet dans ce genre d'écrire, car c'est, ce semble, une marque bien évi [21] dente que ce mélange est ridicule, et qu'il fait à peu près sur les oreilles la même impression que font sur les yeux les habits bigarrés des Trivelins et des Harlequins. (1)

« Voilà donc, encore un coup, en quelles rencontres les Anciens ont usé de citations ou de langues étrangères ; et dans ces mêmes rencontres nous pouvons les imiter hardiment, pourvu que nous n'excédions point les bornes qu'ils nous ont marquées. Mais dans les actions publiques, que tout le monde doit entendre, puisque tout le monde est admis à les écouter, et qui ne sont ni des leçons, ni des divertissements, mais des affaires très sérieuses, dans les harangues, dans les plaidoyers, les Anciens ne voulaient point paraître savants, ni même préparés, et n'employaient pour persuader les hommes que des raisonnements de sens commun, et des passions très naïvement exprimées. »

Pendant que je parlais ainsi, M. de Marillac avait pris un Démosthène, qu'il avait laissé ouvert sur sa table, après y avoir un peu cherché, et en attendant que j'achevasse, il feuilletait encore un volume de Cicéron. Sitôt que j'eus fini, il le quitta et dit :

« Si bien que vous vous retranchez dans les discours publics, et vous prétendez que les Anciens se gardaient bien d'y rien citer? »

— « Je pense en être bien assuré, » répondis-je. »

— « Tenez, dit-il, me montrant un endroit [21 V^o] de l'oraison de Démosthène touchant *la Fausse Ambassade*, (2) ne sont-ce pas là des vers de Sophocle? Démosthène, qui les cite, n'était-il pas ancien et bon orateur? Et l'occasion n'était-elle pas très publique?... Ne m'interrompez point, s'il vous plaît, ce n'est pas encore fait, et si vous avez quelque chose à dire, vous répondrez à tout en même temps. Tournez le feuillet : vous trouverez encore une bien plus grande suite de vers élégiaques de Solon. (3) Dans l'oraison *De la couronne*, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet auteur, vous voyez une grande épigramme de dix vers, (4)

(1) Arlequin et Trivelin sont des personnages comiques, passés de la scène italienne sur presque tous les théâtres de l'Europe.

Le costume d'Arlequin est celui-ci : veste et pantalon collant à langes verts, rouges, jaunes et bleus, souliers noirs, bas blancs, calotte, masque et mentonnière noirs, batte blanche, collerette à petits tuyaux, ceinture de cuir noir.

Le costume traditionnel de Trivelin n'était pas moins « bigarré » : veste et pantalon jaune chamois, bordés de triangles d'étoffe verts, galons et bordure rouges ; croissants et étoiles rouges ; boutons de métal ; manteau vert doublé de rouge, bordé de jaune ; chapeau gris, à queue de lièvre ; ceinture de cuir jaune ; souliers de cuir jaune à nœuds rouges ; bas rouges ; masque et mentonnières noirs.

(2) Démosthène. *La Fausse Ambassade* § 243.

(3) Démosthène. *La Fausse Ambassade*, § 255.

(4) Démosthène, *De la Couronne*, § 289.

et je pense qu'en voilà assez pour Démosthène, car il faudrait avoir fait exprès une liste des citations qui s'y peuvent rencontrer pour les trouver à point nommé.

« Parcourons un peu les oraisons de Cicéron ; nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire pour y rencontrer des vers. En voici déjà deux dans l'oraison *pour Plancius*. Mais voyez combien il y en a eu dans la *défense de Sextius*. En voilà encore dans l'oraison *pour Cœlius, pour Balbus, contre Pison, pour le roi Déjotarus*. (1) Il faudrait trop de temps pour les examiner toutes, mais il suffit d'avoir vu qu'il a cité, et Démosthène aussi, pour ruiner votre distinction et pour montrer que quand nous citons dans les discours publics, nous ne le faisons pas sans exem [22] ple. »

Il s'arrêta là, et, pendant que j'examinais un peu les passages de Démosthène, qui ne m'étaient pas inconnus, M. Le Peletier dit :

« Tout au plus, s'ils ont cité quelque chose, c'était en la langue de leur pays, et il demeure pour constant qu'ils se sont bien gardés de bigarrer leurs discours comme nous faisons aujourd'hui. »

— « En vérité, c'est une chose monstrueuse, ajouta M. Cordemoy, et il semble qu'on assiste à l'exorcisme d'un possédé quand on entend un homme parler tout de suite tant de langages différents. » (2)

— « Dites, si vous voulez, répliqua en riant M. de Marillac, que cela ressemble aux rêveries de Patelin malade, (3) ou aux

(1) *Pro Plancio*, XXIV.

Pro Sextio, LI.

Pro Cœlio VII.

Pro Balbo, XVI,... « Qui erranti comiter monstrat viam. »

Le vers d'Ennius était : « Ut homo qui erranti comiter monstrat viam. »

In Pisomen, XIX. XXXIII.

Pro Dejotaro, IX.

(2) Fleury songeait à ôter l'allusion d'un possédé. » (Cf. plus loin, f° 33.) Il trouvait tant de charme à tout « ce qui est simple et pur » qu'il se reprochait cette comparaison, si exacte pourtant et si gaie, comme dépassant les bornes de la juste raison.

(3) Marillac évoque ici la fameuse scène de la *Farce de Maître Pierre Pathelin* où l'avocat, après avoir acheté à crédit une pièce de drap chez Guillaume le drapier, se met ensuite au lit pour recevoir la visite de son créancier, contrefait le malade et, dans son délire, parle au marchand tous les patois de France.

PATHELIN. — Mère de Diou, la coronade,
Par fyé y m'en voul anar
Or renague biou outre mar
Ventre de Diou zen dict gigone,
Castuy carrible, et res ne donne
Je carillaine, fuy ta none...

GUILLEMETTE. — Il eut un oncle Lymosin
Qui fut frère de sa belle ante :
C'est ce qui le fait, je me vante,
Gergonner en Lymosinois.

compliments de Panurgé famélique, (1) je ne m'y opposerai point, et je vous laisserai dire autant de bons mots qu'il vous plaira, pourvu que vous me laissiez dire des raisons que je n'estime pas mauvaises. Mais ne confondons rien, je vous prie ; ce sont choses différentes que de citer, et de citer en une langue différente de tout le reste du discours : nous ne les avons pas assez distinguées jusqu'ici dans tout cet entretien, et il faut tâcher de le faire dorénavant. Pour moi, je crois vous pouvoir montrer, d'un côté, ce qui leur défendait de citer en autre langue que la leur, et ce qui nous le permet, et d'ailleurs, quelle est la raison qui nous oblige à citer en quelque langue que ce soit, quand [22 V^o] même il serait vrai qu'ils n'en auraient pas usé ainsi ; en un mot quelle est la différence de leur temps au nôtre à l'égard des citations. Mais il faut attendre que M. Fleury ait achevé de digérer les citations que je viens de vous montrer dans les anciens orateurs. »

— « Ces passages tout crus, répondis-je, comme vous nous les avez servis, seraient véritablement d'assez dure digestion ; mais ce qui les précède et ce qui les suit les assaisonne admirablement. Eschine, que Démosthène accusait, comme vous savez, dans cette oraison de la Fausse ambassade, s'était servi, en déclarant contre un autre, de quelques vers fort connus et qui étaient, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le peuple d'Athènes : Démosthène les retorque contre Eschine même avec une justesse merveilleuse ; en suite de quoi, pour le pousser à bout, il fait lire quelques vers de l'*Antigone* de Sophocle et du rôle de Cléon, que lui, Eschine, avait joué du temps qu'il était comédien, lui reprochant d'avoir bien mal profité des beaux sentiments qu'il débitait sous ce personnage, et lui en faisant une application qui le rend et très ridicule et très odieux.

PATHELIN parle picard

GUILLEMETTE. — Sa mère fut de Picardie :
Pour ce le parle il maintenant

PATHELIN parle normand

GUILLEMETTE. — Celui qui l'apprent à l'école
Étoit normand : ainsi avient
Qu'en la fin il lui en souvient

PATHELIN parle breton

GUILLEMETTE. — Ce fut la mère de son père
Qui fut attraitte de Bretagne...

Finalement, Pathelin, écumant, parle un latin barbare qui fait partir le drapier.

(*La Farce de Maître Pierre Pathelin*, (XV^e siècle), avec une Introduction par M. Geoffroy-Château, 1853, Act. II, Sc. V., p. 55.)

(1) Au Livre II, ch. IX de l'œuvre de Rabelais, Pantagruel fait la rencontre de Panurge. Celui-ci, déguenillé, exténué de faim, lui demande secours. Mais ni Pantagruel, ni les siens ne comprennent quoi que ce soit au « barragouin » du mendiant. Panurgé en effet répète sa prière en treize langues différentes, en allemand, en arabe, en italien, en anglais en basque, en hollandais, en espagnol, en danois, en hébreu, en grec, en latin, en langues imaginaires même, avant d'en venir au français, sa langue « naturelle et maternelle ».

« Il me semble que ce n'est point là ce que nous appelons ordinairement citer, et un avocat qui, plaidant contre Montfleury (1) ou quelque autre de nos fameux acteurs, ferait venir à propos contre [23] lui quelques vers de l'*Edipe* ou du *Nicomède*, n'en paraîtrait pas plus savant pour cela, et c'est pourtant à quoi tendent nos citations.

« Pour ce qui est des vers élégiaques de Solon, Démosthène ne les fait lire non plus qu'à l'occasion de ce qu'Eschine avait dit. Mais il n'y avait pas lieu d'appréhender qu'ils rendissent l'action moins sérieuse, car ils contiennent une manière de prédiction de ce grand législateur pour la mémoire duquel les Athéniens avaient toute la vénération possible ; et on peut dire que ces vers étaient plutôt mis au rang des lois ou des livres sacrés que des ouvrages des poètes.

« Reste l'épigramme qui est rapportée dans l'oraison de la *Couronne*. Ce n'est autre chose que l'épithaphe des Grecs qui étaient morts à la bataille de Platées. Eschine prétendait imputer à Démosthène leur défaite ; et lui, pour justifier son innocence, après avoir dit tout ce que l'esprit humain peut trouver de plus convaincant, produit enfin comme un témoignage authentique cette inscription mise par ordre public, qui n'accuse que le Destin et la Fortune, de ce que les efforts de ces vaillants hommes n'avaient pas eu le succès qu'ils méritaient.

« A l'égard de Cicéron, vous voyez bien que ce que vous appelez ses citations ne sont que de petits bouts de vers, si bien enchâssés dans son discours, [23 V^e] qu'on ne pourrait pas les ôter, pour la plupart, sans faire perdre le sens. Ils ne valent pas la peine de s'y arrêter : ils sont si clairsemés que je m'étais à peine aperçu qu'il y en eût. Et après tout, ce ne sont que de petits mots tirés de pièces de théâtre qui se jouaient alors et qui, par conséquent, étaient connues de tout le monde ; de sorte que tout l'avantage que vous pourriez tirer de l'exemple de Cicéron serait qu'il nous fût permis de laisser échapper quelquefois une belle sentence de M. Corneille : à quoi je ne croirais pas qu'il y eût grand mal, puisqu'enfin ce serait toujours conserver l'unité du langage, qui est une des choses dont nous devons être le plus soigneux. Et néanmoins il faut demeurer d'accord qu'il devait être bien plus permis à Cicéron de citer l'*Eunuque* ou les *Adelphes* de Térence, ou quelque tragédie d'Accius et de Pacuvius, qu'il ne nous est permis de dire des vers du *Cid* ou du *Menteur* dans une action publique. Car en premier lieu la comédie est plutôt tolérée parmi nous qu'elle n'est approuvée, et les magis-

(1) Zacharie Jacob, dit Montfleury, (1600-1667), né en Anjou, avait été attiré à Paris par la trompe de l'Hôtel de Bourgogne. Il joua dans *Le Cid*, *Horace*, *Andromaque*. Il avait la réputation d'un grand acteur dans les deux genres, ce qui n'empêcha pas Molière de se moquer de sa déclamation outrée, dans *l'Impromptu de Versailles*, joué devant Louis XIV en 1663. Montfleury donna lui-même, en 1647, une tragédie, *Asdrubal*. D'après la légende, il serait mort en récitant les « fureurs d'Oreste ». Son ventre, qu'il soutenait par deux ceintures, (il était énorme et, au dire de Molière, « entripaillé comme il faut »), se serait crevé.

trats n'y vont point publiquement ni en qualité de magistrats, (1) au lieu qu'à Rome ils avaient leur place au théâtre et assistaient aux jeux publics comme à des cérémonies où ils devaient paraître. Aussi [24] vous savez que ces sortes de jeux faisaient partie de la religion des Anciens, et que tout le peuple y était admis également ; ce qui fait encore une grande différence entre leur temps et le nôtre à cet égard, puisqu'il y a tant de gens parmi nous qui ne vont jamais à la comédie, tandis que quelques-uns en ont le divertissement tous les jours.

« Mais de plus, Cicéron avait un avantage, en citant des vers latins, que nous ne pouvons jamais avoir en citant des vers français. C'est qu'il ne citait que des iambes, dont la cadence approchait extrêmement de la prose, et qui, pour cette raison, semblaient être nés, comme dit Horace, plutôt pour représenter que pour raconter. (2) Or en notre langue, nous n'avons point de vers de cette nature, et nos poètes n'en ont point trouvé d'autres jusqu'à présent pour les pièces de théâtre, même les plus simples, que des alexandrins pareils en mesure à ceux qu'ils emploient dans les poèmes héroïques. (3) Il est vrai, pour ne rien omettre, que, dans l'oraison *pour Balbus*, Cicéron cite un vers hexamètre tiré, comme je crois, des *Annales* d'Ennius. Mais observez, s'il vous plaît, qu'il en rompt la cadence par le moyen d'un mot de deux syllabes qu'il y insère et d'une particule qu'il supprime, et il le défigure (4) [24 V°] autant qu'il le pouvait faire sans en corrompre le sens. Tant il était jaloux de l'uniformité de son discours.

« Après cela, je pourrais vous montrer, en repassant tous ces endroits de Cicéron, les uns après les autres, qu'il n'y en a point qui n'ait son excuse particulière, outre ce que je viens de vous dire en général. Mais cette discussion serait ennuyeuse à présent, et vous la pourrez toujours faire quand il vous plaira. Permettez-moi seulement d'en examiner deux ou trois des plus considérables.

(1) Fleury avait d'abord écrit : « en qualité de ce qu'ils sont. »

(2) Si ce n'est pas le texte, c'est du moins la pensée d'Horace :

Archilochum proprio rabies armavit iambo
Hunc socci cepere pedem, grandæque cothurni,
Alternis aptum sermonibus, et populares
Vincentes strepitus, et natum rebus agendis.
(*Art. poétique*, v. 79-83.)

Syllaba longa brevi subjecta vocatur iambus,
Pes citus...

(*Ibid.* v. 251-252.)

En revanche, ce sont les expressions mêmes d'Aristote, *Rhétorique*, L. III, ch. I, ch. VIII ; *Poétique*, ch. IV, § 3, ch. XXII, ch. XXIV.

(3) La page 33 du Mss note, sur une observation de M. Nublé, qu'il « y a eu des pièces de théâtre en vers de huit ou neuf pieds : fragments de comédie d'Aristophane traduits par Ronsard, comédies de Rémi Belleau... »

(4) Hostem qui feriet erit, inquit, mihi Carthaginiensis. Il n'y a point de doute qu'Ennius l'avait écrit ainsi : « Hostem qui feriet, erit hic mihi Carthaginiensis. » (Note de Fleury.)

« La première oraison où vous avez remarqué que Cicéron cite quelque chose est la défense de Plancius : où, en effet, se trouvant engagé, (je ne dirai point à quelle occasion, cela nous écarterait trop), se trouvant, dis-je, obligé de parler des sentiments dans lesquels il voulait élever le petit Cicéron son fils, il dit qu'il lui donnerait volontiers les mêmes préceptes qu'un ancien héros donnait à ses enfants ; et là-dessus, il rapporte une sentence tirée de quelque tragédie latine, mais si connue, qu'après avoir dit le premier vers, il ajoute : « vous savez le reste. (1) Dans ce même plaidoyer, en un autre endroit que vous ne m'avez point objecté, (voyez comme j'agis de bonne foi), parlant de la manière dont il ménage son temps, il dit qu'il avait toujours trouvé parfaitement beau [25] ce que Caton avait écrit au commencement de ses *Origines* : que les grands hommes doivent rendre compte à la postérité de leurs loisirs, aussi bien que de leurs occupations. (2) Appliquez cela, je vous prie, à nos citations d'aujourd'hui ; et voyez quelle comparaison il y a entre un homme qui rend compte de sa conduite et qui, par conséquent, peut se donner tel motif que bon lui semble, et nos avocats, qui doivent attribuer ce qu'ils disent à leurs parties, puisqu'ils n'ont presque jamais occasion de parler d'eux-mêmes.

« Aussi en voyons-nous qui font de plaisants contre-temps, en ces matières, et qui, plaidant pour un paysan qui ne sait pas lire, lui donnent l'âme la plus grande qu'on se puisse imaginer, et disent d'un ton de voix magnifique : « Ma partie était bien éloigné (3) de ces sentiments. Il savait trop bien ce que dit excellemment saint Ambroise en un tel endroit ; il n'avait garde d'oublier ce beau mot de Tertullien. » En suite de quoi ils font dire à la pauvre partie, en latin, ce qu'il ne pourrait pas entendre en français, fort loin d'être capable de le penser.

« Mais passons outre. L'oraison pour *Sextius* est celle où il se rencontre plus de petits bouts de vers entrelacés : mais il est bien aisé d'y répondre. Vous savez que, dans cette pièce, Cicéron plaide sa cause, pour le moins autant que celle de [25 V°] sa partie ; la fin particulièrement n'est autre chose qu'une digression pour faire voir l'affection que le peuple romain lui avait témoignée pendant son exil. Il en donne des preuves dans toutes les rencontres où le peuple se trouvait assemblé, particulièrement dans les jeux publics. Or il ne pouvait pas faire mention de l'application avantageuse que les Romains lui avaient faite

(1) *Pro Plancio*, XXIV. « Nostis caetera... »

(2) *Ibid.* XXVII.

(3) Les avocats, les procureurs, appellent ceux dont ils défendent le droit leurs parties. La partie d'un tel a été condamnée aux dépens. (Acad. 1694.)

Ma partie est puissante et j'ai tout lieu de craindre. (*Les Plaid.* Act. I. Sc. VII.)

Le mot de partie en ce sens est ordinairement féminin : néanmoins il semble que lorsque ceux pour ou contre qui on plaide sont des hommes, on peut mettre au masculin le pronom et le nom qui s'y rapportent. Les juges peuvent recevoir des présents des parties, quand ils les leur donnent par amitié (Patru). Ma partie, au sortir de l'enfance, s'est consacré au service des autels (Id.) (Furetière, éd. 1727.)

de certains vers des tragédies qui s'étaient représentées, sans rapporter ces mêmes vers : de sorte qu'il s'en excuse auparavant.

« C'est cette même nécessité qui nous fait rencontrer un vers dans la défense du roi *Déjotarus*. Car, comme on accusait ce prince d'avoir dit un certain vers grec qui aurait été la marque d'une haine furieuse contre César, dans la conjoncture où on prétendait qu'il avait été prononcé, il ne pouvait pas éviter de dire ce vers en se faisant l'objection. Et néanmoins, il garde encore cette bienséance de le dire en latin, quoique l'action ne fût pas publique, comme il le dit lui-même au commencement, et qu'il en pût user plus familièrement puisqu'il plaidait dans la chambre de César.

« Mais je vois bien que je vous ennuie de vous arrêter sur des choses si claires, et qui pourtant nous obligent à faire un si grand cir [26] cuit de paroles quand on les veut expliquer. Il vaut mieux écouter ce que vous nous avez promis ; et puisque ce fait est constant que les Anciens n'usaient point de citations, voir par quelles raisons vous voulez vous dispenser de les imiter sur ce point. »

M. de Marillac répondit ainsi : « Je séparerai, comme je vous ai déjà dit, ce qui peut être des citations de ce qui regarde les langues qu'on y emploie quelquefois, comme est parmi nous le latin. Et, pour commencer par cette dernière partie, il est bien certain que les Grecs du bon temps n'avaient garde de mêler les langues étrangères avec la leur, puisqu'ils n'en apprenaient aucune, et tenaient tous les autres peuples pour des barbares. A l'égard des Romains de la vieille République, ils n'étaient curieux tout au plus que de bien parler latin. Car, comme remarque Horace, (1) ils étudièrent fort tard les auteurs grecs, et ce ne fut qu'après les guerres puniques. Or, depuis même qu'ils eurent appris le grec, ils avaient deux raisons puissantes pour n'en point dire en public. La première, que la connaissance de cette langue n'était aucunement nécessaire à un citoyen romain pour être honnête homme et capable de servir l'Etat en quelque condition que ce fût. Car sans savoir autre langue que la sienne,

[26 V°] il pouvait être fort bien instruit de sa religion, du gouvernement de la république, du droit civil, de l'art militaire, de l'agriculture, qui étaient les seules choses que les Romains étudiaient en ces temps-là. Et en effet, jusqu'au temps de Cicéron et des premiers Césars, ils n'avaient considéré les sciences tout au plus que comme un honnête divertissement ; et la langue grecque, dont on avait besoin pour les apprendre, n'était regardée que comme un ornement et une curiosité particulière.

« Mais l'autre raison qu'ils avaient de ne point faire paraître en public ce qu'ils en pouvaient savoir est bien plus considérable. La langue grecque était encore vivante alors et dans son

(1) *Serus enim Graecis admovit acumina chartis,
Et, post punica bella quietus, quaerere coepit
Quid Sophocles et Thespis et Aeschylus utile ferrent*
(*Lib. II, Epist. I, v. 161-164.*)

plus grand éclat. C'était à l'égard des Romains une langue tout-à-fait étrangère et, de plus, la langue d'une nation dont ils faisaient très peu de cas. Car outre le principe général de leur présomption naturelle et de l'orgueil dont leurs conquêtes les avaient enflés, qui leur faisait traiter de haut en bas tout le reste de la terre, la seule considération du peu de mérite des Grecs de leur temps suffisait pour les rendre méprisables. Ils avaient infiniment dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, et ils n'étaient plus recommandables que pour être en possession des arts et des sciences curieuses. Mais au reste, on les tenait communément poltrons, (1) efféminés, traîtres, vains, intéressés, p[ro] [27] dants, habileurs, charlatans, en un mot fort éloignés de ce que doivent être les gens d'honneur et de probité. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner qu'ils eussent trouvé mauvais qu'on eût fait profession publique d'estimer assez ces gens-là pour s'être donné la peine d'apprendre leur langue. Nous sommes bien éloignés de considérer l'Italie comme les Romains faisaient la Grèce ou l'Asie, quoiqu'en veuillent dire nos satiriques. »

— « Comme feu M. Quillet, (2) sans le nommer, dit M. Le Peletier, qui, dans sa *Callipédie*, a dit des Italiens tout ce que Juvénal avait dit des Grecs, et quelque chose de pis. »

— « Ou comme une personne de ma connaissance, ajoutai-je, qui, pour rendre un certain vers de cet auteur, disait qu'il ne pouvait sans indignation.

« Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine. » (3)

— « Mais encore un coup, continua M. de Marillac, n'en déplaît à ces Messieurs, nous devons être bien éloignés de ces sentiments pour un pays qui est la source de notre religion, et où nous savons qu'il y a des Etats très bien réglés et des particuliers de grand mérite. Et néanmoins, quoique l'Italien soit la langue de Sa Sainteté, un prédicateur scandaliserait fort son auditoire s'il en disait la moindre période, fût-ce un passage du *Combat spirituel* ; (4) et quoique ce soit la langue des sénateurs

(1) Cette tournure revient encore plus loin. « Je la tiens très bonne et très agréable. » (f° 38.)

« Je tiens leur culte impie ». (Corneille, *Polyeucte*, II, 6.)

(2) Claude Quillet, poète latin moderne, naquit en 1602, à Chinon, et mourut en 1661, à Paris. Après avoir pratiqué quelque temps la médecine, il prit l'habit ecclésiastique. On n'a de lui qu'un poème intitulé *Callipædia, seu de pulchrae prolis habendae ratione poema didacticum* (Leyde, 1655.) On y trouve, malgré la frivolité du fond et les incorrections de la forme, une certaine harmonie et des peintures heureuses qui en expliquent en partie le succès. (Vapereau. *Dict. des littératures*.)

(3) Il s'agit de Boileau. On lisait en effet dans la première édition (1660) de la *Satire I* :

« Mais enfin je ne puis, sans horreur et sans peine,

« Voir le Tibre à grands flots se mêler dans la Seine. »

(4) Le *Combat spirituel* avait été composé par le P. Scupoli, religieux théatin, qui mourut à Naples, en odeur de sainteté, en 1610. C'était le « cher livre », le « livre favori » de saint François de Sales, à qui fut dédiée une édition française parue à Paris en 1608.

de Venise, il n'y a point d'avocat [27 V°] qui ose en dire trois mots de suite devant Nosseigneurs du Parlement, à qui je ne crois pas que ces sénateurs voulussent le céder en gravité. Pour vous montrer que nous sommes aussi raisonnables que les Anciens en ce qui est de ne point souffrir que l'on fasse vanité en public de savoir les langues étrangères.

« Mais le latin ne passe pas pour tel parmi nous, et il nous est autant naturel à présent qu'à quelque nation qui soit sur la terre ; je n'en excepte pas même les Italiens. Quand je dis que le latin nous est naturel, vous voyez bien que je ne prends pas ce terme à la rigueur, et que je veux dire seulement qu'il nous est familier et domestique. En effet il n'y a presque point de pays où il n'y ait du moins deux langues naturelles en ce sens, particulièrement dans les pays de conquête, comme était l'empire romain ; il y a toujours eu la langue des vainqueurs et celles des vaincus. Si ce n'est qu'on veuille dire que saint Cyprien, saint Augustin, Tertullien, Apulée et tous les autres auteurs africains ne parlaient pas latin naturellement parce que les paysans de leur pays parlaient la langue punique, ou que le grec n'était pas naturalisé en Egypte du temps des Ptolémées, parce que le peuple s'y servait encore de l'ancienne langue.

« Il peut y [28] avoir encore deux langues comme naturelles en un même pays par une autre raison, quand il y en a une sacrée différente de la vulgaire. Ainsi les Juifs, ayant corrompu la langue hébraïque pendant les captivités de Babylone, ne la parlaient plus, et même ne la parlaient pas sans l'avoir étudié, du temps de Notre-Seigneur : et néanmoins il serait ridicule de dire qu'elle était étrangère à leur égard, puisqu'il n'y avait que chez eux qu'elle fût connue.

« Or nous devons considérer le latin comme une langue domestique par l'une et l'autre de ces raisons ; car il s'est établi parmi nous comme la langue des conquérants, et s'y est conservé comme la langue sacrée de tous les chrétiens d'Occident, surtout sa possession n'ayant point été interrompue depuis qu'il y est une fois entré. Car vous ne me sauriez marquer la moindre espèce de temps depuis que les Romains conquièrent les Gaules, c'est-à-dire depuis plus de dix-sept cents ans, dans lequel il ne s'y soit trouvé quelqu'un (1) qui sût du latin, bon ou mauvais. Je sais bien qu'il y a été fort altéré, aussi bien que partout ailleurs, et qu'il y a eu de misérables siècles où nous n'avions point de langue raisonnable, tant le latin était corrompu, et tant le ro [28 V°] man, dont vient notre français d'aujourd'hui, était encore barbare. Mais cela n'empêchait pas que ce latin, quelque mauvais qu'il fût, ne passât toujours pour la langue en laquelle toutes sortes d'actes publics devaient être conçus, et qu'il fallait employer pour discourir des sciences ou pour écrire les histoires. De là vient que le latin nous sied bien, non seulement comme une langue domestique qui ne doit choquer personne, mais comme une marque d'honnête homme et d'une per-

(1) Fleury avait d'abord écrit *personne*.

sonne qui sait plus que le commun. Non pas que l'on soit savant pour avoir appris le latin, mais parce qu'il est impossible d'être savant sans cela.

« En effet, à peine pouvons-nous être instruits de notre religion sans la connaissance de cette langue. Sans la savoir, nous ne pouvons approcher des ordres sacrés ni aspirer à aucune magistrature. Elle nous est nécessaire pour apprendre toutes les sciences, pour lire toutes les histoires, particulièrement la nôtre, au moins si nous en voulons voir les originaux. (1)

« Nous avons donc raison de faire voir que nous savons le latin, puisqu'au lieu de nous décréditer, (2) comme aurait fait le grec dans la bouche d'un Romain, il nous donne de l'autorité, faisant connaître que nous sommes bien instruits, [29] et que nous avons puisé les belles connaissances dans leur source. En un mot, cette langue est bien éloignée d'être regardée avec mépris, puisque les savants la chérissent comme celle qui leur est particulière, et que le peuple la respecte comme celle qui est employée dans nos mystères les plus saints, et dans nos cérémonies les plus vénérables. (3)

(1) Le latin était la seule langue admise alors par l'Eglise dans le culte proprement dit.

Il était aussi la langue des sciences juridiques ; le 15 août 1539, par l'ordonnance de Villers-Cotterets, François 1^{er} avait bien stipulé que les actes et opérations de justice se feraient désormais en français, mais on avait continué, dans les Universités, d'enseigner le droit en latin.

En médecine et en pharmacie, le latin « barbarisque » restait en usage et il fallut le rire de Molière pour achever la déroute des docteurs.

Les sciences mathématiques, la philosophie, avec toutes les sciences que l'on comprenait sous ce nom, la théologie, l'histoire et l'érudition, tout se traitait en latin. (F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. II, pp. 25, 30, 31, 35.)

Fleury favorisa la réaction qui se produisit au XVII^e siècle en faveur de la langue française. « Il se trouva, dit M. Brunot, un homme, pour avertir les pédagogues. C'est ce Claude Fleury, que l'indépendance à l'égard de la tradition conduisit parfois à une divination géniale, l'auteur si souvent cité du *Traité du choix et de la méthode des études* (1684). Qui, à cette date, aurait osé écrire, comme Fleury : « Peut-être se désabusera-t-on, à la fin, de la nécessité du latin pour n'être pas ignorant ? » (*Ibid.* t. V, p. 50, 52.)

De fait, tout en accordant au latin l'honneur et la part qui lui revient, et en le déclarant « fort utile à tous ceux qui sont d'une condition honnête, il ne la juge cependant pas absolument nécessaire à tout le monde. « Les gens d'épée, dit-il, les praticiens, les financiers, les marchands, et tout ce qui est en dessous, enfin la plupart des femmes peuvent se passer du latin. « En même temps, il insiste sur la nécessité, pour tous, d'étudier le français, les questions professionnelles, « l'économique », et sur ce point, il est un pédagogue, selon l'expression de M. Compayré, « en avance sur son temps. »

(2) *Décréditer*, au fig., « faire perdre à quelqu'un la considération, l'estime où il était. » (Acad. 1694.)

« Mille fautes, qui la décréditent dans une maison dont elle croyait devoir être l'oracle. »

(Bourdalone, *Pensées sur le gouvernement religieux*.)

(3) Fleury vient de mettre sur les lèvres de M. de Marillac de nombreuses raisons qui nous portent, encore aujourd'hui, à étudier le latin. Il revient sur la question dans son *Traité du choix et de la méthode des études*.

« Il ne reste plus qu'à faire réflexion sur les raisons que pouvaient avoir les Anciens de ne pas citer, même en leur langue naturelle, pour voir si ces raisons nous conviennent.

« Je demeure d'accord que nous ne citons guère que pour paraître savants, et que si les Anciens ne citaient point, c'était pour ne le point paraître ; mais je soutiens que nous avons tous raison, et que c'est le même motif qui nous fait suivre des routes en apparence si opposées. Car c'est, ce me semble, une des lois fondamentales de l'éloquence de s'accommoder au goût de ses auditeurs, et de dire ce qui fait plus d'impression sur leurs esprits, sans regarder quel effet il ferait sur d'autres personnes. Or ceux à qui les anciens orateurs avaient à faire étaient dans des dispositions toutes contraires à celles des gens à qui nous parlons. Ils vivaient dans des républiques où il fallait parler au peuple. Ce peuple était libre et souverain, par conséquent fier et superbe au [29 V^e] possible. Le moindre citoyen de Rome ou d'Athènes s'estimait pour le moins autant que le plus habile homme, et se croyait d'autant plus capable de gouverner tout l'Etat, qu'il était moins raisonnable. De sorte que celui-là aurait été fort mal reçu qui eût prétendu s'ériger en docteur et les entretenir de science comme pour leur faire leçon. Parce qu'enfin l'égalité dont ils faisaient profession ne souffrait pas qu'un particulier prît aucune sorte d'autorité sur les autres. Il fallait donc s'accommoder à leur humeur, et ne leur rien dire que de simple et de populaire si l'on voulait être écouté.

« Voilà qui est bon pour les harangues, me direz-vous. C'est la même chose dans les plaidoyers. Car outre que les plus grandes affaires se jugeaient par tout le peuple assemblé, il faut encore prendre garde à la qualité de leurs juges. C'étaient ou de simples commissaires, ou des officiers qui ne l'étaient qu'un certain temps : les uns et les autres tirés du peuple sans qu'on leur demandât autre capacité que du bon sens, de l'expérience, et peut-être quelque connaissance particulière des lois du pays, dont néanmoins tous les citoyens étaient assez bien instruits.

Voyons maintenant qui sont ceux qui nous écoutent quand nous parlons en public. Ils se rapportent tous à deux genres très différents : [30] les ignorants et les gens de lettres. Différence que nous avons reconnue de tout temps, et dont nous avons tiré la première distinction des états. Car remontez dans notre antiquité tant qu'il vous plaira, je dis même jusqu'aux Gaulois et à leurs Druides, vous trouverez qu'il y a toujours eu parmi nous des gens qui ont été réputés savants et qui se sont distingués de tous les autres par la profession qu'ils en faisaient. Nos juges sont tous de ce genre ; et ils sont tous présumés savants, parce qu'ils n'ont pu entrer dans leurs charges qu'après avoir fait un cours réglé d'études et avoir pris du moins quelque teinture de

des, (Opuscules de Fleury, édit. Rondet, t. II, p. 94), sans souligner d'ailleurs, comme il aurait pu le faire d'expérience, l'importance de cette langue pour la connaissance de la langue française et surtout pour la culture de l'esprit.

la grammaire, de la rhétorique, de la philosophie, et de toutes les sciences, particulièrement au droit romain. Nous avons donc raison de plaider devant eux le plus doctement qu'il est possible à proportion des sujets : au contraire, ils se pourraient offenser si nous ne le faisons pas, puisque ce serait les traiter en ignorants. Pour ce qui est du reste de l'auditoire, je demeure bien d'accord qu'il est mêlé de beaucoup de gens sans lettres, mais il n'y a pas de raisons de nous contraindre pour eux. Car outre que nous ne devons parler que pour les juges et le Barreau, ceux-là même qui savent le moins sont bien souvent ceux qui nous obligent à dire plus de doctrine si nous les voulons contenter. En effet, vous savez combien notre [30 V°] peuple est différent de celui des anciennes républiques. Il est accoutumé à croire qu'il ignore quantité de belles choses et à respecter ceux qu'il estime savants. De sorte qu'il est bien aise d'apprendre, et quoiqu'il n'entende pas tout ce qu'on dit dans les discours élevés, il ne s'en formalise point, mais il en prend ce qu'il peut et admire le reste, faisant beaucoup plus de cas de celui qui parle ainsi que s'il ne disait que des choses ordinaires. Soit que nous voyions encore en cela quelque vestige de l'ancienne domination des Universités (1) ou plutôt que la même cause qui donnait autrefois tant de crédit à ceux qui portaient le titre de savants fasse révéler encore aujourd'hui la science, quelque part qu'elle se rencontre, quoiqu'il en soit, il est certain que nous avons à faire à un peuple docile et traitable qui aime les choses curieuses et qui méprise celles qui lui sont trop familières.

« Concluons donc que chaque nation et chaque temps à sa manière différente, sans qu'on puisse tirer aucune conséquence de l'une pour condamner l'autre. Les Anciens connaissaient que les citations eussent été mal reçues chez eux, et bien ils avaient raison de n'en point user ; mais nous devons nous en servir, puisque nous voyons qu'elles plaisent aujourd'hui. Si Démosthène revenait au monde et qu'il vint en France, il [31] prendrait le caractère de notre éloquence comme notre langue et nos habits ; et nous ne serions pas moins ridicules au contraire de vouloir aujourd'hui plaider et haranguer dans Paris comme il faisait il y a deux mille ans dans Athènes, que si nous voulions imiter sa barbe et son manteau. Et pour finir par le mot de M.

(1) Dix-huit universités avaient été fondées en France, du début du XIII^e siècle à la fin du XVI^e. La plus ancienne et la plus propre, celle de Paris, compta jusqu'à 30.000 étudiants, dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Une procession de l'Université couvrait trois lieues de longueur, depuis l'église des Mathurins, rue Saint-Jacques, jusqu'à l'abbaye Saint-Denis. La juridiction de ce corps puissant s'étendait sur toute la rive gauche de la Seine, et la moitié de Paris se trouva former une sorte de république savante, comme une commune universitaire, qui avait ses lois, ses tribunaux, et presque sa langue propre : le latin. Son influence était telle que Guillaume le Breton, procureur de la Nation Française en 1304, appelait l'Université de Paris « l'éducatrice du monde entier. »

Fleury avait dans sa bibliothèque (n° 242 du Catalogue de 1724) *l'Historia Universitatis Parisiensis*, de Du Boulay, en 6 vol. in-folio.

de Balzac, il faut nous servir de l'éloquence de nos pères comme de leur terre et de leur soleil. (1) »

— « Vous êtes là dans une grande hérésie, dit aussitôt M. Le Peletier, et si ce que vous dites était reçu, jamais on ne chercherait aucune perfection dans les arts ni dans les sciences, puisqu'il ne serait pas permis d'innover, ni de rien ajouter à ce qu'auraient fait nos ancêtres, quoique nous vissions clairement les moyens de faire mieux qu'eux. Par exemple, si on avait dit de l'architecture ce que vous dites de l'éloquence, on bâtirait encore aujourd'hui à la gothique, (2) et on se contenterait d'admirer l'ionique, la corinthienne et toutes les autres manières antiques, sans oser les imiter, de peur d'offenser la mémoire de nos pères. Cependant il n'y aurait rien de moins raisonnable : nous devons imiter tout ce que les Anciens ont eu de meilleur que nous, et n'être jaloux de conserver que ce que nous ne croyons pas suscep [31 V°] tible de plus grande perfection. Faisons donc dans l'éloquence ce que nous avons déjà fait dans l'architecture; quittons cette manière gothique qui nous fait négliger le bon dessein, la belle proportion, et l'égalité d'un ouvrage, pour nous amuser à un fatras de mauvais ornements mal placés et de délicatesses affectées, et tâchons d'imiter la solidité de l'antique sa grandeur et sa riche simplicité. (3) »

(1) Balzac, *Œuvres diverses*, 2^{me} édition, 1646, p. 504. « Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des lois, mais pour obéir à celles que nous avons trouvées et nous contenter de la sagesse de nos Pères, comme de leur terre et de leur soleil. »

Balzac répète ses paroles peu après : (*Ibid*, p. 516) « Contentons-nous donc de la sagesse de nos Pères, comme de leur terre et de leur soleil. Et en quelque sens qu'on puisse prendre ces innocentes paroles, ne craignons point d'avoir mal parlé, car soit que nous montions jusqu'à la première et à la plus haute antiquité, qui est celle des Juifs, soit que nous nous arrêtions à une autre antiquité moyenne et inférieure, qui est celle des Grecs, soit qu'enfin nous descendions à la plus proche et à la plus voisine de notre temps, nous demeurons toujours dans les mêmes termes.

Il y avait des sages avant que la Philosophie fût au monde... Lorsque les Grecs étaient encore des enfants, et que leur éloquence bégayait encore, la sagesse des Hébreux avait atteint la perfection... ; et c'est, Ménandre, la sagesse de nos Pères. »

Souvent, Balzac, qui, très versé dans la connaissance de l'antiquité, ne voulait en extraire que ce qu'elle renfermait de classique et d'éternel, était revenu sur la même idée. « Ce ne sont pas non plus les compilateurs de lieux communs, ni les copistes des rhétoriques d'autrui, ni les traducteurs de quelques chapitres de Quintilien, qui attaquent et qui emportent les âmes. » *De la grande éloquence*, A. M. Costar. *Œuvres complètes*, (1665), I. II, p. 522. »

(2) Fénelon dira de même : « une église bâtie à la gothique » (*Deuxième dialogue sur l'éloquence*.)

(3) Pour Fleury, comme pour tous ses contemporains, pour La Bruyère (*Des ouvrages de l'esprit*), pour Fénelon (*Lettre à l'Académie*, X), les monuments du Moyen-Age, qu'ils fussent romans ou gothiques, étaient des monuments de barbarie. Ce préjugé persista au XVIII^e siècle. Voltaire emploie sans cesse le mot gothique dans le sens d'inculte, grossier, barbare, et D'Alembert, voulant sans doute flatter Voltaire, comparait les tragédies de Corneille à « de belles églises gothiques. »

Cette application des conceptions artistiques à la littérature se retrouve dans Fénelon : « Cette architecture qu'on appelle gothique nous est venue des Arabes. Ces sortes d'esprits étant fort vifs, et n'ayant ni règle

— « L'application est fort agréable, dit M. de Marillac, mais vous avez beau dire, je ne me rends point si vous ne me faites voir en quoi notre méthode est si vicieuse et en quoi celle des Anciens excellait tant. Car puisque vous convenez qu'il ne faut point quitter ce que nous avons de meilleur ou d'aussi bon qu'eux, le seul moyen de me persuader que nous devons changer notre éloquence aussi bien que notre architecture, est de dire pourquoi vous voulez que la leur fût plus parfaite, et de montrer, comme disait tantôt M. Cordemoy, que leur manière de parler en public n'est pas seulement plus ancienne que la nôtre, mais encore plus conforme à la raison. »

— « C'est donc à vous, dit M. Le Peletier en regardant M. Cordemoy, de soutenir votre proposition et de faire venir les raisons au secours de l'autorité. »

— « Il vous siérait bien mieux, répondit-il, à [32] vous qui êtes si raisonnable, de prendre le parti de la raison. Aussi bien, vous n'avez presque point parlé, quoique ce soit vous qui ayez ouvert la dispute ; et pour moi, j'avoue qu'il faudrait y avoir un peu pensé pour dire quelques choses qu'on pût goûter après avoir entendu ces Messieurs. »

— « Il est vrai, dit M. Le Peletier, que ce qui vous fait peine, c'est de parler sur-le-champ, vous qui parlez plus juste cent fois que les autres n'écrivent, et qui ne pourriez pas, je crois, prendre un mot pour l'autre, quand vous y voudriez tâcher. »

— « Surtout, ajoutai-je, il vous fait beau voir demander du temps après que j'ai eu l'impudence de dire sans préparation tout ce qui me venait à la bouche, et que ces Messieurs l'ont souffert. »

— « Je ne me suis engagé à parler, dit M. de Marillac, que sur l'espérance de vous entendre, et je ne crois pas que vous me voulussiez tromper. »

— « Il n'y a donc plus moyen de résister, reprit M. Cordemoy : je suis prêt de faire tout ce qui vous plaira. Mais ne vous empêchons-nous point de sortir ? Car une personne qui travaille comme vous ne doit pas perdre la promenade par un si beau jour. »

— « Eh bien oui ! sortons, dit M. de Marillac, mais je vous promets que vous n'y gagnerez rien, car on raisonne encore mieux en se promenant. »

En effet, il nous mena tous à Rambouillet, (1) [32 V°] mais

ni culture, ne pouvaient manquer de se jeter dans de fausses subtilités ; de là leur vint ce mauvais goût en toutes choses. Ils ont été sophistes en raisonnements, amateurs de colifichets en architecture, et inventeurs de pointes en poésie et en éloquence. Tout cela est du même génie. » (*Deuxième dialogue sur l'éloquence.*)

(1) Il s'agit d'un jardin de Paris. On lit en effet dans *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, par Henri Sauval, 1724, t. II, pp. 287, 288 :

« Rambouillet.

« Le jardin de Reuilly, petit hameau uni de nos jours au faubourg de Saint-Antoine, est unique en son espèce.

« Quelques-uns l'ont appelé « la folie de Rambouillet », parce qu'il

il s'y trouva des fâcheux (1) qui s'attachèrent à lui et à M. Le Pelletier, sans qu'il leur fût possible de s'en débarrasser tant que la promenade dura. Comme nous étions sortis tard, elle ne fut pas longue, et le reste de la conversation fut remis au lendemain.

Fin du premier Dialogue

17 mai 1664

appartient à un homme d'affaires ainsi appelé, qui l'a fait planter et se plaît à le cultiver...

Dans ce jardin se trouvent des allées de toutes figures et en quantité. Les unes forment des pattes d'oie, les autres des étoiles. Quelques-unes sont bordées de palissades, d'autres d'arbres. La principale, qui est d'une longueur extraordinaire, conduit à une terrasse élevée sur le bord de la Seine ; celles de traverse vont se perdre dans de petits bois, dans un labyrinthe et autres compartiments : toutes ensemble forment un réduit si agréable qu'on y vient en foule pour se divertir... »

Un *Registre du Conseil du Parlement* nous montre ces Messieurs passant par le jardin de Rambouillet, le 9 août 1664, pour aller saluer le Cardinal Chigi au faubourg Saint-Antoine. (*Bibl. Nat. Mss. Nouv. Acq.* 2.210, p. 302).

(1) « *Fâcheux* se met quelquefois substantif, et alors il signifie homme incommode, importun, ennuyeux. » (Acad. 1694.)

Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées.

(Boileau, *Ep.* VI.)

« Plût aux dieux que je ne fusse ni votre client, ni votre fâcheux ! »
(La Br. *Des biens de la fortune* § 12.)

[33] *M. de Montmor* (1)*Accourir les commencements.* (2)*Ne point dire qu'on allât voir M. de Marillac à l'occasion de sa réception.* (3)*Nommer M. de Lam. [oignon]* (4)*Faire que M. de Mar. [illac] ne semble pas parler suivant ses sentiments.* (5)*Oter l'allusion d'un possédé, etc.* (6)*Mons. Fleury, M. de Laffemas.* (7)*Ne pas approuver qu'on citât les comédies.* (8)*M. Nub. [lé.]* (9)*Faire ouvertement la distinction des discours publics et des lettres, etc. sans en faire un jeu.* (10)*Ne pas dire si affirmativement : Cicéron ne citait point, pour distinguer ensuite.* (11)*Il y a eu des pièces de théâtre en vers de 8 et 9 [syllabes] : fragments de comédie d'Aristophane, traduite par Ronsard ; comédies de Rémy Belleau.* (12)

(1) La page 33 du Manuscrit 9521 est constituée, nous l'avons vu à la fin de l'*Introduction*, par une petite feuille de papier portant des notes prises à la hâte. Ces notes ont trait au premier Dialogue. L'écriture est encore de Fleury. Ce sont probablement des remarques proposées au cours d'une lecture faite en société, par l'un ou l'autre des auditeurs, et prises à la volée par Fleury.

Sur M. de Montmor, cf. plus bas, la note de la p. 75.

(2) Cette remarque se rapporte aux pages 1 et 2 du Manuscrit.

(3) Ibid, p. 1.

(4) Ibid. p. 1.

(5) Ibid. p. 3.

(6) Ibid. p. 22.

(7) La famille de Laffemas était très connue au XVII^e siècle : Barthélemy avait été contrôleur général du Commerce sous Henri IV et avait composé de nombreux ouvrages de droit politique. Son fils Isaac, mort en 1650, avait été avocat au Parlement de Paris et Maître des Requêtes.

(8) Mss. 9521, p. 23 v^o.

(9) Louis Nublé, avocat, né à Amboise en 1604, avait composé plusieurs ouvrages d'érudition que son extrême modestie l'empêcha de publier. Il mérita l'éloge de tous les savants de son temps, et fut en liaison intime avec le P. Sirmond, avec Gassendi, avec Montmor.

(10) Mss. 9521, p. 18.

(11) Ibid. pp. 9, 10.

(12) Ibid, p. 24.

Suppl. F. 3198.
4.

34

n° 100
Si on doit citer dans l'œuvre
Plaidoyez
Second Diaogue



Le lendemain nous nous trouvâmes d'assez bonne heure, chez M. de Marillac et pour éviter l'embarras que nous aurions rencontré le jour précédent, nous partîmes aussy tost, de sorte que nous arrivâmes à Ramboüillet avant qu'il y eût personne, et pour nous mettre encore plus en secret nous prîmes l'allée du costé droit qui n'est pas ouverte à tout le monde. On parla d'abord de la beauté du lieu, car on a peine à s'empêcher d'en parler lorsqu'on y entre. Et M. Le Pelletier dit que c'étoit étudier à la manière des anciens que de se retirer en un lieu si agréable des discours semblables à celui que nous devions continuer. Puis se tournant vers moy: Saluez vous, me dit-il en me voyant,

SI ON DOIT CITER DANS LES PLAIDOYERS

Second Dialogue

[34] Le lendemain, nous nous trouvâmes d'assez bonne heure chez M. de Marillac, et, pour éviter l'embarras que nous avions rencontré le jour précédent, nous partîmes aussitôt, de sorte que nous arrivâmes à Rembouillet avant qu'il y eût personne. Et pour nous mettre encore plus en sûreté, nous prîmes l'allée du côté droit, qui n'est pas ouverte à tout le monde.

On parla d'abord de la beauté du lieu, (1) car on a peine à s'empêcher d'en parler lorsqu'on y entre. Et M. Le Peletier dit que c'était étudier à la manière des Anciens que de s'entretenir en un lieu si agréable de discours semblables à celui que nous devons continuer. Puis, se tournant vers moi :

« Savez-vous, me dit-il, un moyen [34 V°] de les imiter tout-à-fait? »

— « Je serai ravi de l'apprendre, lui répondis-je. »

— « Il faudrait, reprit-il, écrire notre conversation afin qu'il nous en restât quelque chose, et je voudrais que vous en fissiez un Dialogue, à la manière de Platon ou de Cicéron, comme vous aimerez le mieux. Aussi bien, vous m'en avez promis il y a longtemps une dissertation contre les passages. » (2)

— « Je pourrai bien, répondis-je, écrire quelque chose de ce qui fut dit hier pour mon instruction particulière ; mais, pour le Dialogue, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît. Un Dialogue en français est une terrible affaire. »

— « Et qui vous empêche de le faire en latin? » dit M. de Marillac.

— « Ah ! Ne cherchons point de nouvelles difficultés, dit M. Cordemoy, nous avons assez de peine à nous bien expliquer en notre langue, et je ne crois pas, quoi qu'on en dise, qu'il y ait personne parmi nous qui sache [35] aussi bien le latin que le français. »

(1) Ce détail rappelle le cadre poétique du *Brutus* de Cicéron, et Rembouillet fait songer au jardin de Tusculum où conversaient Cicéron, Atticus et Brutus, assis sur un tapis de verdure, au pied de la statue de Platon.

(2) Fleury avait une vocation de secrétaire ! Nous le retrouvons, en 1669, secrétaire des Conférences spirituelles aux Incurables ; en 1673, secrétaire du Petit Concile, ou des Conférences sur l'Écriture Sainte dirigées par Bossuet à Saint-Germain.

— « Et puis, ajoutai-je, la matière de notre dissertation ou de notre dialogue m'oblige à parler de certaines choses qui sont tout-à-fait de notre temps, et que je ne pourrais nommer en latin sans détourner plusieurs mots de leur sens naturel et me mettre au hasard de n'être point entendu. »

— « Eh bien! dit M. Le Peletier, quelle répugnance avez-vous à faire un Dialogue en français? »

— « Il y aurait bien des choses à dire là-dessus, répondis-je, et, pour ne m'y point engager, je vous prie de vous ressouvenir de ce qu'en dit M. Pellisson dans la belle préface qu'il a faite sur les Œuvres de M. Sarrazin. Car il n'est pas que vous ne l'ayez lue? »

— « Il ne m'en souvient pas bien, dit M. de Marillac, dites-nous en quelque chose. »

— « Il dit entre autres choses, répondis-je, que l'humour [35 V°] impatiente des Français ne s'accorde guère au style du Dialogue, qui doit imiter parfaitement la conversation, et par conséquent être plein de digressions et faire un long circuit avant que de conduire le lecteur à la question qui s'y traite principalement; qu'il ne faut pas s'étonner si les anciens Grecs et les Italiens modernes y ont mieux réussi, parce qu'ils ont eu plus de loisir et de patience que nous. Il ajoute, ce me semble, car il ne m'en souvient pas bien, qu'il ne nous est pas défendu d'y penser, et il prétend que M. Sarrazin nous en a montré le chemin. » (1)

— « Nous avons pourtant un Dialogue plus ancien, (2) dit

(1)... « Après ces deux histoires, nous avons mis le Dialogue sur la question s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux. Ceux qui ne seront pas favorables à notre auteur trouveront ici, je le confesse, plus de sujet de l'attaquer, et m'obligeront aussi d'employer un peu plus de temps et de soin à le défendre. Ce genre d'écrire a été jusqu'ici peu employé par les Français, soit qu'on ait cru difficile d'en atteindre la perfection, soit qu'un nation prompte et impatiente comme la nôtre n'ait pu entièrement goûter des ouvrages où l'on perd toujours beaucoup de temps avant que d'arriver au sujet et de trouver ce qu'on cherche; d'où vient peut-être que les Dialogues n'ont jamais été en si grand honneur qu'entre les Grecs et entre les Italiens, gens tout ensemble de grand esprit et de grand loisir. Pour moi, s'il m'est permis d'en dire mon sentiment, moins les Dialogues sont en usage parmi nous, plus je tiens qu'il y aura de gloire à y réussir. »

(Les Œuvres de M. Sarrazin, 1658, p. 10.)

(2) Le Dialogue des Avocats est de 1602. Loysel y trace le tableau de l'éloquence judiciaire au XVI^e siècle, à la façon de Cicéron dans le *Brutus*. Il y donne la parole à Pasquier et n'est que l'interlocuteur de son illustre ami. Ce dialogue se divise en trois journées, ou trois conférences. Le préambule a lieu chez Loysel, et les trois conférences se tiennent dans la maison d'Etienne Pasquier.

Le dialogue fut publié pour la première fois en 1652 par Claude Joly, petit-fils d'Antoine Loysel et éditeur de ses Opuscules. On y lit dans la préface que l'auteur ne voulut pas publier ce dialogue lorsqu'il le composa en 1602, mais qu'il l'avait adressé en 1617 à Messieurs les avocats du Parlement. (Cl. Joly, *Divers Opuscules tirez des Mémoires...* Paris 1652, in 4^o, p. 196.) Une autre édition suivit en 1656.

« On ne pouvait, écrit Dupin en 1818, lire cet intéressant morceau que dans un vilain in 4^o gothique, où le dialogue se suivait tout d'une

M. de Marillac, qui vaut bien pour le moins celui de M. Sarrazin : je veux dire ce beau *Dialogue des avocats* de M. Loysel, dont le style est si naturel et si solide, où l'on trouve tant d'instruction et de divertissement. »

— « M. Pellisson dit encore, continuai-je, que le dialogue [36] ne convient pas à toutes sortes de sujets, surtout aux sciences abstraites ou épineuses, et qu'il se faut réduire aux matières de morale et de galanterie, parce que toutes sortes de personnes en sont capables. »

— « Il y ajoute, ce me semble, l'éloquence et la poésie, dit M. Le Peletier. Ainsi vous voyez que notre question y peut entrer. »

— « Et puis, ajouta M. Cordemoy, je ne sais si je serais de son avis touchant les sciences. Car nous voyons dans les Dialogues de Platon de la métaphysique la plus déliée. »

— « Quoiqu'il en soit, repris-je, le Dialogue de M. Sarrazin n'est pas celui de ses ouvrages qu'on lit le plus. Il est vrai que la multitude des citations qui s'y rencontrent peut en être la cause, tant il est constant qu'elles gâtent les plus beaux ouvrages, même ceux où elles sont permises. (1)

« Mais il y a bien d'autres difficultés. Tout le fond et toute la méthode d'une dissertation s'y doit rencontrer, et cependant, [36 V°] il ne faut pas qu'on y voie aucune affectation de dogmatiser. Et, comme ce doit être une conversation peinte, il faut que la matière en soit très libre et très aisée en apparence, que l'on tombe insensiblement et comme sans y penser aux questions qu'on a dessein de traiter. Il faut encore que tout le Dialogue soit assaisonné d'une certaine urbanité, pour me servir du mot de M. Pellisson, (2) qui doit régner partout et qui

haleine, sans coupure et sans alinéa. » (Dupin, *Lettres sur la profession d'avocat*, Paris 1818. Au cours de ces Lettres Dupin rééditait le dialogue d'Antoine Loysel.)

C'est donc dans les *Opuscules* publiés par Claude Joly que Fleury put lire Antoine Loysel. Comme le dialogue de ce dernier, le présent dialogue de Fleury se suit, dans le manuscrit, « tout d'une haleine, sans coupure et sans alinéa. »

(1) Le dialogue de Sarrazin a pour titre *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*. (Les *Œuvres de M. Sarasin*, 1656, p. 137 à 245). Nous y avons relevé 36 citations. L'auteur y cite en français, et jusqu'à une tirade de 18 vers, en italien, en espagnol. (Cf. plus haut, note du folio 20 v°.)

(2) « Il faut posséder l'art du dialogue, pour faire que cette conversation, qu'on représente, quoique plus savante et plus soutenue que les conversations ordinaires, soit pourtant une conversation, c'est-à-dire un entretien libre, familier et naturel, semé partout des jeux, de la gaieté et de la civilité des honnêtes gens... Ainsi les dialogues de Platon et de Xénophon... Ainsi l'inimitable dialogue que Cicéron nous a laissé de *l'Orateur* ne nous enseigne pas seulement la rhétorique du monde et des affaires, toute différente de celle du collège, mais nous montre en même temps toutes les grâces de la conversation des Romains, et de cette *urbanité* que les mots de *civilité*, de *galanterie* et de *politesse* n'expliquent qu'imparfaitement, et à qui notre langue n'a point encore trouvé de nom assez propre »

(*Œuvres diverses de M. Pellisson, de l'Académie française*, 1735, t. II, *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin*, pp. 364-365.)

doit égayer certains endroits par des railleries délicates, des tours fins et des rencontres agréables, sans qu'il y ait ni pointes ni aucune sorte d'affectation. Et pour trouver ces sortes d'urbanités, il faut y avoir des dispositions naturelles, mais surtout il faut avoir l'air du monde et être nourri dans les belles conversations. Car on ne les trouve point dans son cabinet ni dans la salle du Palais.

« On est même fort embarrassé pour la manière [37] d'écrire un dialogue. On n'ose prendre un style élevé pour ce qu'on introduit des gens qui s'entretiennent, et on appréhende que le style familier ne paraisse bas quand on le verra sur le papier. On doute si on doit faire parler les gens comme dans une comédie ou dire ce qu'ils ont fait comme dans une relation. L'une et l'autre manière a des exemples dans l'antiquité ; mais comme l'une et l'autre manière a ses inconvénients, si on fait parler les personnes, un nom omis ou failli fera grande confusion, et toujours ils choqueront celui qui entendra lire le dialogue ; si on récite, il faudra perpétuellement répéter « dit-il » ou « dit-elle », ou bien faire parler longtemps une personne, ce qui n'est pas si propre à discuter une question.

« On est encore bien embarrassé pour les noms, les noms propres supposés, comme Cléandre ou Aristandre, ôtant tout-à-fait la vraisemblance, et ne nous [37 V^o] donnant point l'idée d'un homme portant un chapeau et un manteau comme nous avons accoutumé de les voir. Aussi les vrais noms et les personnes effectives déplaisent à beaucoup de gens à moins que ce ne soient de très grands noms et des personnes très connues, et on est si peu accoutumé à voir dans les livres des objets familiers que les noms purs français semblent fades et sont capables de dégoûter certains esprits des discours les plus solides.

« On peut encore douter si le dialogue doit commencer par un grand lieu commun, comme ceux de Cicéron la plupart, ou par un simple récit comme ceux de Platon ; s'il doit être doux, paisible, de bonne foi, ou satirique, plein de contention, (1) d'ironie et de raillerie. Enfin, je n'aurais jamais fait si je voulais vous dire tout ce qui me fait peine dans un tel dessein, et il vaut bien mieux laisser parler M. Cordemoy sans perdre [38] de temps davantage. »

— « Vous y penserez, dit M. le Peletier, mais je trouve que vous êtes trop instruit des règles du dialogue pour ne pas essayer de les pratiquer. Aussi bien, qu'avez-vous à craindre ? Le vôtre ne sera vu que de nous, si vous voulez. » (2)

(1) *Contention* « débat dispute ; Il arrive souvent des contentions entre ces gens-là... »

Il signifie aussi : Chaleur et véhémence dans la dispute ; *Ils disputèrent de part et d'autre, ils écrivirent avec grande contention.* (Acad. 1694) C'est le second sens qu'a l'expression de Fleury.

(2) Que Fleury nous pardonne notre indiscrétion ! Ses Dialogues remplissent fort bien, par ailleurs, les conditions requises par lui pour être intéressants.

— « Pour moi, je prédis que vous le ferez, dit M. Cordemoy, car je vois bien que vous aimez cette sorte de composition, et je la tiens aussi très bonne et très agréable. »

— « Commençons, je vous prie, dit M. de Marillac, et voyons enfin vos raisons qui doivent faire le procès aux citations des plaidoyers. Mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je ne me suis engagé à défendre les citations que pour avoir le plaisir de les voir attaquer fortement, que je prends ce parti parce que je l'ai choisi sans expliquer si je l'estime le meilleur, et je ne vous dirai que ce que j'ai accoutumé d'entendre dire à [38 V^o] ceux qui défendent les citations, sans vous donner lieu, si je puis, de deviner mes véritables sentiments. (1) En un mot, je dirai ce que je dois faire dans ma charge quand je représente les moyens de l'une des parties avant que de me déclarer. »

En disant cela, nous nous trouvâmes au bout de l'allée. Nous étant tous assis sous le pavillon, nous regardions attentivement M. Cordemoy, avec grande avidité de l'entendre. Après quelques moments de silence, il dit :

« On croirait, à me voir en la posture où je suis, et de la manière dont je suis regardé, que je vais dire les plus belles choses du monde. Cependant, je vous avoue de bonne foi que je n'ai rien préparé et que, depuis hier, divers embarras m'ont empêché de penser au sujet de notre entretien. J'espère néanmoins que je trouverai quelque chose de ce que j'ai ouï dire à ces Messieurs, et peut-être aussi de ce [39] que j'en ai dit moi-même.

« Il semble que les citations sont inutiles à celui qui ne cherche qu'à gagner sa cause. Car vous savez qu'il peut y avoir des avocats de deux sortes : les uns qui plaident pour leurs parties, les autres qui plaident pour eux-mêmes. Comme les premiers n'ont pour but que de faire trouver aux juges leur cause aussi bonne qu'ils l'estiment, je ne vois pas pourquoi ils voudraient s'embarrasser de passages. Car on sait assez ce qui peut faire trouver une cause bonne : il n'y a qu'à prendre un

(1) C'est M. de Montmor qui demanda que l'on spécifiât la position fictive de M. de Marillac. Celui-ci en effet défend les citations en partisan si convaincu qu'on aurait pu croire qu'il les aimait en réalité.

Henri-Louis Habert de Montmor était Maître des Requêtes depuis le 6 avril 1631. Sa timidité et la difficulté qu'il avait de s'exprimer le rendaient lent et peu appliqué à sa charge. En revanche, il aimait les lettres et la philosophie : Sa fortune lui permit de prendre des loisirs et de jouer au Mécène. Avant 1650, il avait offert à Descartes, sans succès d'ailleurs, « l'usage entier d'une maison de campagne de 3 à 4.000 livres de rentes. » Quand le jeune Huet fit, par Chapelain, la connaissance de Montmor, il trouva le philosophe Gassendi installé dans sa maison. Fontenelle parle des réunions littéraires qui se tenaient chez lui. Habert de Montmor était de l'Académie Française. Il mourut Doyen des Maîtres des Requêtes le 21 janvier 1679.

Il fut un ami et un confident pour Fleury. Les *Opuscules* de ce dernier. (Edr^t Rondet, 1780, t. III, p. 176) contiennent une lettre en vers latins que Fleury adressa à M. de Montmor le 10 novembre 1665.

homme au sortir de l'audience et lui en demander son sentiment ; vous verrez qu'il vous dira les raisons et qu'il ne parlera point des passages. Il dira, je crois, que la cause de celui qui a parlé le premier est la meilleure, parce qu'il y a une telle pièce qui est une preuve invincible d'un tel fait, parce qu'il y a une telle maxime de droit en sa faveur, [39 V°] parce qu'un tel moyen qui a été avancé ne reçoit point de réponse, parce qu'il paraît de la mauvaise foi dans le procédé de l'autre partie. Enfin il dira cent autres choses semblables. Mais il ne dira jamais : « la cause de ce particulier me semble la meilleure parce que son avocat a dit un passage de Tertullien le plus beau du monde. » Je l'ai observé plusieurs fois, et jamais je n'ai ouï répondre ainsi ceux à qui on demande si la cause est bonne ou mauvaise. D'où je pense devoir conclure que ce n'est point cela qui la fait trouver telle, et que par conséquent celui qui n'aurait d'autre but que de gagner la sienne devrait bien voir ses pièces pour en tirer toutes les inductions possibles et rechercher les dispositions de droit qui lui seraient favorables, trouver ses moyens avec toute l'adresse et les pousser avec toute la force qu'il pourrait, rendre son [40] adversaire odieux, et faire tout le reste de ce qui fait trouver une cause bonne, comme nous venons de reconnaître. (1) Mais je ne m'aviserais pas de lui conseiller des citations, puisque je ne vois pas qu'on s'y arrête pour juger de la bonté d'une cause.

« Il pourrait y avoir un autre genre d'avocats, qui ne se passeraient pas aisément de citations, comme ceux qui ne se mettent pas en peine de gagner leur cause, mais de faire parler d'eux, et qui ne plaideraient pas pour l'intérêt de leurs parties, mais pour leur réputation. Car si nous voulons retourner à la sortie de l'audience, et écouter ce que disent ceux qui louent un avocat sans considérer la cause, nous en verrons plusieurs, non pas à la vérité des plus habiles, ni des plus judicieux, qui relèveront un vers qui aura été, ce leur semble, ingénieusement [40 V°] appliqué, un trait d'histoire qu'ils auront trouvé curieux, ou quelque autre chose semblable. Et nous les entendrons s'écrier : « Ah ! voilà un savant homme, un homme de grande lecture, une belle mémoire, un bel esprit. » Celui qui plaiderait principalement dans le dessein de s'attirer ces sortes de louanges de toutes sortes de personnes, aurait quelque raison de ne pas négliger les citations. Mais je vous prie de nous

(1) Dans la *Revue des Deux mondes*, du 1^{er} janvier 1863, M. Jules Le Berquier constatait, sans le savoir, l'efficacité du conseil de Fleury lorsqu'il écrivait : « La connaissance du droit a banni la déclamation, et l'a rendue intolérable ; d'un autre côté, l'étude pratique des affaires a conduit à chercher l'argument dans le sujet et pour le sujet, et par là également a été porté le dernier coup à ces hors-d'œuvre, à ces emprunts singuliers que le barreau des deux derniers siècles faisait à l'antiquité. »

Et il en est toujours ainsi. Pour ne prendre qu'un exemple parmi les plaidoiries fameuses les plus récentes, (1923) telle était celle de M^e Léouzin-le-Duc pour M. Judet. Le *Correspondant* résumait en deux mots sa manière et son mérite : « pas d'effets, des faits. »

dire lequel de ces deux avocats vous estimeriez le plus, et lequel vous me conseilleriez d'imiter. »

— « Je n'approuverais ni l'un ni l'autre, dit M. de Marillac. Vous nous donnez pour exemple, d'un côté, un homme qui plaide à la bonne mode sans aucun soin de sa réputation et sans aucun agrément, en un mot un bon procureur lettré, et de l'autre, un fanfaron qui ne pense point au solide et qui donne tout à l'extérieur. Ce n'est pas là l'idée que [41] j'ai de celui à qui je conseille de citer. Je parle d'un homme qui garde un milieu raisonnable entre ces deux extrémités, qui ne soit ni tout-à-fait adonné au sac, (1) ni tout dans la bagatelle, mais qui ait du bon sens et de l'agréable tout ensemble, et qui songe en même temps à gagner sa cause et à établir sa réputation. Tous ceux qui sont de quelque réputation dans le Palais en usent ainsi, et on n'a jamais séparé qu'en idée ces deux motifs que vous donnez à ces deux personnes différentes. De sorte qu'il suffit que les citations servent à la réputation pour montrer qu'elles sont utiles. »

— « Je pensais que c'était assez, reprit M. Cordemoy, pour faire voir qu'elles sont absolument inutiles que de montrer qu'elles ne servent de rien à la cause. Car je vous prie de considérer que quand je parle d'un homme qui ne bute (2) qu'à gagner sa cause, je [41 V°] crois parler, non pas d'un homme du commun, ni d'un ignorant, mais d'un avocat parfait, ou du moins qui prend le chemin de le devenir. »

— « Oh! vous êtes trop sévère, dit M. de Marillac, et je craindrais qu'à force de raffiner (3) vous ne fissiez revenir la barbarie. Quoi! Vous ne voulez pas qu'un avocat ait soin de sa réputation et de l'ornement de son discours, et il ne faut donc plus étudier l'éloquence! Et même il est inutile d'approfondir davantage notre question, car on sait bien que pour plaider sèchement et ne dire que ce qui est très nécessaire on n'a pas besoin de passages. »

— « Je vous prie, allons doucement, et ne nous relâchons point; la matière est très importante, et pour moi tout le pre-

(1) « On appelle *sac de procès* un sac où l'on met les pièces du procès. On dit *donner communication de son sac*, pour dire des pièces du procès qui sont dans le sac. (Acad. 1694.)

« Que de *sac* ! » (Racine. Les Plaideurs, I, 4.)

Dans *Pantagruel*, ch. X, on apporte, au cours d'un procès, « les sacs et pantarques entre ses mains, qui faisaient presque le faix de quatre gros ânes. »

Dans un plaidoyer, Pasquier dit de Marion et de lui-même : « Nous qui ne sommes nourris qu'aux sacs. »

(2) *Buter*, « au figuré, veut dire tendre à quelque fin. » (Acad. 1694.)

« Toutes mes volontés ne *butent* qu'à vous plaire. »

(Molière. *L'Etourdi*, V, 2.)

(3) *Raffiner* « est aussi neutre et signifie subtiliser en faisant des recherches, des découvertes nouvelles. Il a bien raffiné sur cette science. Il raffine sur tout... » (Acad. 1694.)

« Philippe, déjà vieux, raffine sur la propreté et sur la mollesse. » (La Bruyère, XI, § 120.)

mier, puisque je me trouve à la profession d'avocat ; (1) je crois devoir établir avant toute chose quelle doit être ma fin en l'exercant. Je dis qu'un [42] avocat qui veut devenir parfait, j'ajouterai même, si vous voulez, qui veut être estimé tel, ne doit en plaidant se proposer d'autre but que de gagner sa cause. Je ne mets point de différence entre le dessein de paraître bon avocat et le dessein de l'être, parce que je suppose que nous ne parlons pas d'un charlatan, mais d'un honnête homme qui ne peut paraître que ce qu'il est. Or il me semble ue le moyen d'être estimé habile en une profession, c'est de réussir souvent dans l'action qui lui est propre. Car le plus grand nombre juge des actions par le succès, et quoiqu'il puisse arriver par la bonté de la cause que l'avantage demeure à celui qui a le plus mal plaidé, toutefois, on croit volontiers que celui-là plaide le mieux qui gagne le plus souvent. C'est à lui que s'adresse le particulier qui a une cause et qui ne cherche qu'à la gagner, et il ne se soucie point qu'on la plaide simplement [42 V°] ou avec ce qu'on appelle ornement, pourvu qu'on lui fasse obtenir ce qu'il demande, comme le malade ne se met pas en peine que les remèdes qu'on lui donne soient vulgaires et faciles à prendre, pourvu qu'ils lui rendent la santé. Et en effet, nous avons vu des gens qui plaidaient non seulement sans ornement, mais d'une manière désagréable; et qui ne laissaient pas d'être dans le plus grand emploi et d'avoir beaucoup de réputation parce qu'ils savaient si bien les maximes ou parce qu'ils tournaient si bien les moyens qu'il se trouvaient toujours les plus forts.

« Aussi, il faut demeurer d'accord que le moyen d'acquérir de la réputation, et dans le palais, et partout ailleurs, c'est de ne point penser du tout aux moyens de l'acquérir, et de croire fermement qu'elle ne nous manquera pas, si nous nous acquittons bien de notre devoir, et qu'au contraire elle nous échappera si nous prenons d'autres voies pour courir après. Car enfin il n'y a rien qui ait tant gâté [43] les beaux-arts que la sotte ambition des hommes. Du temps que les historiens n'écrivaient que pour conserver la mémoire des choses, ils faisaient des des histoires très véritables et très agréables, et, dans l'éloquence même, Démosthène n'a point acquis une si grande réputation en faisant le savant ni le bel esprit, mais en faisant tous ses efforts pour gagner sa cause s'il plaidait, ou pour faire suivre son avis s'il haranguait. Il ne faut donc pas appréhender qu'un avocat ne fasse pas assez quand il ne fera précisément que ce qu'il faut faire pour gagner sa cause : faire cela est tout faire. Il n'y a rien, dans l'éloquence, de grand, de fort, de fin, d'agréable, qui ne doive être employé à ce dessein selon la qualité du sujet, et il n'y a point, par conséquent, de moyen plus sûr ni de plus prompt pour donner à un avocat une belle réputation et qui soit solide. Il est vrai qu'il ne passera pas tant pour bel esprit [43 V°] et pour homme de grande mémoire qui s'il disait

(1) « Je venais d'être reçu avocat, à la Saint-Martin, 1658, » devait écrire Fleury en 1707, dans sa *Lettre à M. de Gaumont*. (*Nouveaux Opuscules de M. l'abbé Fleury*, publiés par M. Emery, 1807, p. 220.)

des fleurettes et des passages. Mais outre que le bel esprit convient mieux à un poète et la mémoire à un grammairien, je ne vois pas que ces talents soient si généralement estimés que le jugement solide et la probité. Nous ne voyons personne qui renonce à ces dernières parties, mais nous en voyons plusieurs qui ne se piquent point de bel esprit et qui se plaignent fort de leur mémoire. Considérez donc, je vous prie, si je n'ai pas raison de dire que les citations sont inutiles à celui qui veut être bon avocat.

« Vous demeurez d'accord qu'elles ne lui servent de rien pour gagner sa cause, et que, sans en user, il peut acquérir la réputation d'habile avocat, et d'homme de jugement et de probité. Que reste-t-il donc? Qu'il ne paraîtra pas homme de grande mémoire et qu'on ne verra pas tant de travail dans [44] ses plaidoyers. Quoi! cette estime d'avoir de la mémoire et d'être laborieux est-elle tant à souhaiter? Et n'est-il pas bien plus beau de faire les choses fort belles avec facilité que de les faire médiocres avec peine? Mais n'y a-t-il pas bien plus de travail, et ce travail n'est-il pas bien plus noble de tourner en esprit une affaire, de tous les biais, pour voir tout ce qu'il y a de fort et de faible, de trouver de bons moyens et de leur donner le tour le plus propre pour entrer dans les esprits, de s'exercer à bien parler sur-le-champ, (1) et faire toutes les autres choses que l'éloquence demande, que de feuilleter les tables de plusieurs livres ou les collections qu'on en a faites pour en transcrire des passages sans en rien changer, et sans même les traduire? (2)

(1) Les mêmes idées seront développées par Fénelon : *Dialogues sur l'éloquence*, II ; *Lettre à l'Académie*, IV ; et par La Bruyère : XV, *De la Chaire*.

(2) Certains flattèrent le goût du jour en se faisant les pourvoyeurs d'images des écrivains et des orateurs. René François, (Etienne Binet) prédicateur du Roi, publiait en 1621 un *Essai des merveilles de nature et des plus nobles artifices*, pièce très nécessaire à tous ceux qui font profession d'éloquence.

C'était peu de chose, auprès d'une œuvre formidable qui résumait, en 1648, toute la science et tout le pédantisme : *Florilegii magni, seu Polyanthæ floribus novissimis sparsæ libri XVIII, opus praeclarum suavissimis celebriorum sententiarum vel graecarum, vel latinarum flosculis ex sacris et profanis auctoribus collectis refertum a Josepho Langio post Dominicum Nanum Mirabellium, Bartholomaeum Amantium, Franciscum Tortium, meliore ordine dispositum, innumeris ferè apophtegmatibus, similitudinibus, adagiis, exemplis, emblematis, hieroglyphicis, et mythologicis locupletatum atque perillustratum...* L'ouvrage, imprimé à Lyon en 1648, était en deux volumes, dont le premier seul comportait 1515 colonnes serrées.

On avait imprimé à Cologne, en 1629, un *Polymnemon, seu Florilegium locorum communium ordine novo, exactiori, et ad usum accommodatiori animatum ; selectioribus etiam sententiis et exemplis ex scriptorum probatissimorum et elegantissimorum, graecorum, latinorum, antiquorum, nororum, philosophorum, oratum, poetarum, historicorum, legumlatorum, etc. monumentis confertum, sub quingentis quadraginta octo titulis... cura et opera Tobiae Magyri, Francofurti*, 1629. C'était un énorme in-folio comportant 2425 colonnes de latin et de grec. Les citations s'y trouvaient rangées sous les titres les plus variés, par ordre alphabétique, de *Abortus* à *Zodiacus* !

Les répertoires de ce genre destinés aux prédicateurs ne se comptaient plus. C'étaient le *Promptuarium praedicabile...* Limoges, 1610 ; la *Summa praedicantium*, Anvers, 1613 ; l'*Artifex evangelicus*, Cologne, 1640.

Au contraire, les citations, à bien prendre, ne sont que des marques de paresse et de stérilité d'esprit ; et elles ne marquent pas même de la mémoire, et il n'y a presque personne qui ne les lise à l'audience. Elles sont donc absolument inutiles, puisqu'elles ne servent ni à la cause, ni à la réputation de l'avocat. Et de là vous voyez qu'elles nuisent extrêmement, car je prétends que tout ce qui est dans un plaidoyer et qui n'est pas propre à faire gagner la cause est propre à la faire perdre. »

— « Je m'étonne, dit M. de Marillac, que vous disiez que les citations ne servent de rien pour le gain d'une cause, et que vous posiez cela pour une chose prouvée. Car il est évident qu'on ne peut gagner une cause de question sans citer les coutumes, les arrêts, les textes de droit civil et de droit canon, et les docteurs, et ainsi, que les citations sont, non seulement utiles, mais nécessaires. »

— « C'est dire, dit M. Cordemoy, que nous ne convenons pas bien de ce que c'est que des citations. »

— « Cependant, il est assez plaisant, dit M. Le Peletier, que nous [45] disputions depuis hier sans être convenus du sujet de notre dispute. »

— « A mesure que j'e vous parle, reprit M. Cordemoy, les idées de ce que je dois dire me reviennent, et il me semble que pour voir si les citations doivent nuire à un discours public tel qu'un plaidoyer, il faut premièrement examiner ce qu'elles sont en elles-mêmes, et voir ensuite quelle est la nature du discours où on en veut employer, car il se trouve que s'il n'y en est aucune espèce qui doive être reçue en public, et si d'ailleurs il n'y a aucune partie du discours où elles puissent trouver place, je pense qu'il sera suffisamment prouvé qu'elles doivent être bannies des plaidoyers. Voyons donc quelle est la nature des citations dont nous parlons.

« De tous les livres qui peuvent composer une bibliothèque accomplie, il n'y en a guère dont on ne tire quelquefois des passages pour insérer dans les plaidoyers. Néanmoins, il y en a de certains qu'on ne cite jamais, [45 V°] et d'autres qu'on cite très souvent. »

— « Je ne sais, dit M. Le Peletier, quels sont ces livres qu'on ne cite point, car il me semble qu'on fait entrer dans les plaidoyers les choses qui en paraissent les plus éloignées. »

— « Il y a pourtant certains livres modernes, reprit M. Cordemoy, que je n'ai jamais ouï citer à qui que ce soit, quoiqu'ils me semblent le mériter aussi bien que plusieurs à qui on fait cet honneur. »

— « Par exemple? » dit M. Le Peletier.

— « Par exemple, reprit-il, l'histoire de *Don Quichotte* (1) de

(1) *Don Quichotte de la Manche* est le fameux roman espagnol de Miguel de Cervantès, (1604-1614.)

Il fut traduit en français, pour la première partie, en 1614, par César Oudin ; pour la deuxième partie, en 1618, par De Rosset.

la Manche où il y a, ce me semble, quantité de choses de fort bon sens. »

— « Je pensais, dit M. de Marillac, que vous traiteriez notre question plus sérieusement, mais peut-être n'y trouveriez-vous pas votre compte. »

— « Je ne prétends pas railler, dit M. Cordemoy, avec un visage fort sérieux. Je vous assure que je ne vois pas de raison qui nous empêche de citer *Don Quichotte*, le *Guzman d'Alfarache*, (1) où il y a de si belles moralités, *Astrée*, (2) si les [46] étrangers vous déplaisent ; et j'ajouterais volontiers *Cyrus* et *Clélie* (3), où il y a de si belles conversations. Si vous me dites que ce sont des romans, je vous dirai que j'ai ouï citer plusieurs fois dans les plaidoyers l'*Histoire éthiopique* d'Héliodore. (4) Si vous dites que le *Don Quichotte* est une satire, je vous dirai qu'elle est bien plus innocente que celle de Pétrone, (5) qu'on cite néanmoins tous les jours. Si vous prétendez que ces livres ne sont pas assez sérieux pour la gravité de l'audience, je vous répondrai encore qu'il n'y a rien de moins sérieux que les *Epigrammes* de Martial, dont on ne voit pas néanmoins que les juges s'offensent. Je vois bien que vous m'allez dire que celles que l'on cite sont en grec ou en latin ; mais en vérité, je ne vois pas que ce soit là une différence fort considérable. Rit-on autrement en espagnol [46 V°] ou en français qu'on le fait en grec et en latin ? Est-il possible que ces langues mortes aient le privilège de rendre sérieuses les choses les plus ridicules ? Elles rendent honnêtes les choses qui le sont moins, et on a vu des gens vertueux,

(1) Le *Guzman d'Alfarache* est un roman de Matheo Aleman, (1599). L'auteur y prétend présenter comme un miroir de la vie humaine. Le héros raconte sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa condamnation aux galères, à travers toutes sortes de pays et parmi tous les rangs de la société. L'ouvrage, paru à Madrid, eut une immense vogue. Aleman fut appelé « le divin espagnol. » Gabriel Chappuys, secrétaire interprète du Roi en langue espagnole, en publia une traduction française en 1600 ; Chapelain en publia une autre en 1619.

(2) L'*Astrée* est le célèbre roman d'Honoré d'Urfé, (1620-1624). Cette œuvre, dont le style, parfois fade et monotone, atteint, d'autres fois, la perfection du genre pastoral, « ne fit pas seulement les délices des femmes les plus spirituelles, depuis M^{me} de Rambouillet jusqu'à M^{me} de Sévigné. Elle fut goûtée, et longtemps, par les esprits les plus sérieux. Saint François de Sales, Huet, Patru, Boileau, La Fontaine, en parlent avec estime ou avec enthousiasme. Au XVIII^e siècle, on la lisait encore, et Jean-Jacques Rousseau fit un pèlerinage au château d'Urfé, sur les bords du Lignon. » (Des Granges. *Histoire de la littérature française*, 8^{me} édition., p. 449.)

(3) *Artamène*, ou *Le Grand Cyrus*, (1650) et *Clélie*, (1656) étaient les romans de M^{lle} de Scudéry. Mesdames de Sévigné et de La Fayette en faisaient leurs délices.

(4) Héliodore était un romancier grec du III^e siècle de notre ère. Ses *Ethiopiennes*, ou *Théagène et Chariclée*, sont un des meilleurs romans grecs. Bien que l'œuvre eût été traduite en français par Amyot en 1547, elle était citée dans le texte grec, comme Fleury le dit d'ailleurs quelques lignes plus loin, (f^o 49 V°.)

(5) De même, Pétrone se trouve fréquemment invoqué et proposé aux citateurs dans le *Florilegium* de Cologne, (1629), bien que le Lexique préliminaire de Tobias Magyrus dénonce son caractère voluptueux et son obscénité. (Cf. *Introduction*.)

et d'ailleurs fort modestes, se dire des injures en latin qu'ils n'auraient pu souffrir si on les eût prononcées en français. (1) Il faut donc croire, continua M. Cordemoy, que c'est là l'unique raison de cette différence qui me paraît n'en point avoir. Et en effet, on ne cite point généralement les livres qui sont récents et qui sont écrits en langue vulgaire, de quelque matière qu'ils traitent, si ce ne sont absolument livres du Palais ; et on cite au contraire tous les anciens, quoique leurs sujets soient très éloignés des matières dont on plaide.

« C'est à deux genres [47] que se rapportent tous les livres qu'on cite ordinairement en plaçant ; et il y a les livres de droit, dont on tire des autorités nécessaires ; et à l'égard de ceux-là on ne considère point en quelle langue ils sont écrits ni en quel temps ; et il y a des livres des Anciens dans lesquels on ne considère point la qualité de l'ouvrage, mais seulement le temps et la langue de l'auteur. J'appellerai, si vous voulez, la première espèce de passages autorités, la seconde, citations. Et, pour poser nettement l'état de la question, je vous dirai que j'estime fort les autorités et blâme fort les citations, et que, si l'on m'en croyait, on ne citerait jamais en latin ce qu'on n'oserait pas citer s'il était écrit en français. De sorte que, pour citer ou ne pas citer, on considérerait seulement la valeur des choses, et le rapport... [47 V°] qu'elles ont avec le sujet dont on parle, sans s'arrêter en aucune façon à la langue en laquelle elles seraient exprimées.

« Or il me semble que les autorités se peuvent réduire à deux chefs. Car il est nécessaire, quand on traite une question de droit, d'établir quelle est la loi et de citer les textes qui sont pour nous ou contre notre adversaire, puisque ces textes seuls doivent décider la question. Que si, n'ayant pas de textes précis en notre faveur, nous sommes obligés d'employer le raisonnement, je crois qu'alors il ne faut point user d'autorité, et je ne puis approuver qu'on se serve de docteurs ni qu'on fasse passer leurs opinions pour des raisons. Cicéron et Démosthène, qui savaient bien les lois de leur pays, et qui étaient exercés à raisonner juste, n'usaient point de semblables cérénnes, (2) ce qui me fait croire que ce n'a été que l'ignorance du droit (3) et de l'art du

(1) « Le latin dans les mots brave l'honnêteté ». (*Art. poét.* II, 175.)

(2) Nous n'avons trouvé nulle part ailleurs ce mot *cérénnes*.

Le mot *ceraine* est défini par Godefroy « une pierre semblable à cristal qui a taches d'azur et croît en Allemagne et en Espagne et reluit comme plomb. » (*Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes*.)

Il vaut mieux, semble-t-il, lire *serène*, forme ancienne de *sirène*. Le mot grec *σειρήν* a en effet parfois le sens de charme captieux, affecté, à côté de *γάρις*, grâce naturelle. (Plutarque, *Marius*, 44.)

Fleury désignerait donc ici par *cérénnes* les faux ornements de l'éloquence.

(3) Racine, dans *Les Plaideurs*, (Act. II, Sc. XIV) assigne la même cause aux défauts de la plaidoirie :

Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats :
Ils sont fort ignorants...

raisonnement qui [48] a mis les docteurs en crédit, et je m'étonne comment les juges ont souffert qu'on les voulût astreindre à suivre les sentiments de quelques particuliers, eux qui ne sont obligés de déférer qu'à la loi. Voilà pour les questions de droit.

« A l'égard des questions de fait, il est véritablement assez rare qu'on puisse trouver dans les livres de quoi les terminer. Il y a pourtant quelquefois des causes illustres dans lesquelles il s'agit ou de la généalogie de quelque grande famille, ou de quelqu'ancienne coutume, ou de la discipline de l'Eglise. Et en toutes ces rencontres il est indubitable qu'on doit rechercher avec grand soin dans les livres, de quelque nature qu'ils soient, tout ce qui peut être à notre avantage, et qu'on doit préférer à tous les raisonnements imaginables le témoignage d'un auteur désintéressé qui a écrit en temps non suspect, et qui dit des faits [48 V°] qui étaient de sa connaissance, comme on préfère toujours la déposition des témoins à toutes sortes de conjectures. (1) On peut quelquefois aussi se servir de certains grands faits qui ont été rapportés par des historiens ou par d'autres auteurs, lorsqu'ils sont fort semblables à ceux de la cause, qui peuvent fortifier nos conjectures et faire croire que ce qui s'est fait en un autre pays et un autre temps peut aussi être arrivé dans le cas particulier de la cause. Mais il faut prendre garde de ne pas abuser de cette licence, et de ne se servir de ces exemples que quand ils peuvent fortifier notamment une preuve. En un mot, je crois que les véritables autorités ne peuvent servir qu'à prouver des faits, et elles ne sont nécessaires dans les questions de droit que parce que toutes ces questions se réduisent au fait de savoir ce qui est [49] écrit dans la loi, et comment il se traite : après quoi, il n'y a plus de raison qui soit recevable en justice. Aussi, je tiens pour superflus les passages qui ne servent pas à justifier quelque fait, ou qui ne prouvent que des faits qui ne sont pas en question.

« C'est ce que j'appelle ici des citations, et ce que je prétends être banni des plaidoyers. Je vous ai observé qu'on ne les tire que des auteurs grecs et latins, et c'est, ce me semble, une grande marque qu'on s'en passerait aisément. Car les autorités nécessaires se tirent de toute sorte de livres, et il n'y a personne qui puisse trouver mauvais qu'on rapporte quelque endroit de l'histoire d'Espagne ou de celle d'Italie lorsqu'il sert à la cause ou comme une preuve, ou comme un exemple fort précis. Il est vrai qu'on ne souffrirait pas que le passage fût rapporté en italien ou en espagnol, quelque nécessaire qu'il fût, ce qui vous fait bien voir qu'il n'y a jamais nécessité de parler [49 V°] une langue étrangère dans un discours public, et qu'il n'y a que la coutume qui nous fasse supporter le grec et le latin même pour les autorités nécessaires. J'avoue toutefois que cette coutume

(1) Ces règles de prudence, Fleury les développera dans la Préface de son *Histoire ecclésiastique*, en 1691.

Cf. *La Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury*, Ch. XVI.

me est fort considérable à l'égard de la langue latine, et qu'elle peut avoir le privilège d'être employée dans les autorités aussi hardiment que le français. M. de Marillac prouva fort bien hier que le latin n'est pas tout-à-fait une langue étrangère en France, et que nos auditeurs sont accoutumés à nous entendre dire des choses qu'ils n'entendent pas, quoiqu'il n'en fût pas de même chez les Anciens. Car j'estime que son raisonnement ne peut avoir plus d'effet, et qu'il prouve tout au plus qu'une loi du Digeste, (1) qui décide la question, peut être citée en sa langue aussi hardiment que nous citerions en la nôtre un article de coutume; ce qui suffit pour faire voir une très grande différence entre nous et les Anciens, puisque [50] Cicéron, dans ses livres mêmes de philosophie, n'osait citer en grec les passages de Platon ou d'Aristote, qui étaient comme ses lois en cette matière. Mais ce serait pousser cette licence trop avant que de vouloir citer en latin ce qui est si peu nécessaire qu'il serait mal reçu même en notre langue, en un mot, ce qu'on ne dit que pour dire du latin. Hors cette langue seule, je voudrais que toutes les autres passassent pour étrangères et qu'on s'abstint autant du grec que de l'espagnol et de l'allemand. »

— « Je vous abandonne volontiers les langues vivantes, dit M. de Marillac, mais il faut avoir plus de respect pour les langues mortes. »

— « Pourquoi donc ne cite-t-on pas en hébreu ? reprit M. Cordemoy, car si j'avais à choisir quelque langue morte pour lui donner le même privilège qu'au latin, je voudrais que ce fût la langue sainte, et je serais plus curieux de dire les propres paroles de Moïse, de David ou [50 V°] de Salomon, que celle d'Homère et de Platon ou de Démosthène. »

— « Il faudrait que les avocats sussent l'hébreu, dit M. de Marillac, et que les juges l'entendissent. »

— « Il est vrai, reprit M. Cordemoy, mais je n'en connais guère des uns ni des autres qui sachent le grec, et je doute fort que ceux même qui le savent entendent bien celui qui se dit à l'audience. »

— « Pour moi, dis-je alors, je vous avoue ingénument que je ne comprends rien à la plupart des passages qu'on dit en grec, quoique je l'entende un peu dans les livres. (2) Mais comme je ne suis pas toujours sur mes gardes pour observer que l'avocat

(1) *Digeste*, recueil des décisions des jurisconsultes romains, depuis Auguste jusqu'à Justinien. Ce dernier empereur le fit faire par son chancelier Tribonien (530) et lui donna force de loi. Le Digeste se compose de cinquante livres. Il fut publié en latin l'an 533, et traduit peu après en grec sous le titre de *Pandectes*.

(2) Fleury se montre ici trop modeste. Il avait su le grec dans la perfection, au point de rédiger en une journée, au sortir du Collège de Clermont, un magnifique *Hymne grec à Lamoignon*, de 165 vers. Resté l'un des premiers hellénistes du temps, il faisait alors des poètes grecs, et en particulier d'Aristophane, une étude spéciale, approfondie, dont nous trouverons les résultats dans son *Traité de la poésie antique*. Sa *lettre sur Homère*, sa *lettre sur Platon*, sont des morceaux remarquables de critique littéraire.

(Cf. *La Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury*, Ch. V, VI et VII.)

veut changer de langue, la citation est souvent passée avant que j'aie eu le loisir de me reconnaître, et de distinguer si l'on a parlé grec, latin ou français. Que si ce passage [51] est long ou si je suis assez heureux pour m'en apercevoir d'abord, il m'arrivera pour mon malheur que celui qui parle ne suivra la prononciation que des savants modernes et de l'Université, au lieu que je ne suis accoutumé qu'à celle des Grecs naturels ; et quand la prononciation serait semblable, il mettra quelque accent ou quelque aspiration qui me fera méconnaître le mot essentiel de la citation. »

— « Asurément, continua M. Cordemoy, on se passerait aussi bien de citer du grec que de l'hébreu, comme nous avons pour la Bible la version Vulgate qui tient lieu de texte parmi nous ; nous avons aussi la traduction de tous les auteurs grecs, et même en notre langue pour la plupart. »

— « Permettez-moi de vous interrompre là, interrompit M. Le Peletier, et de décharger ma colère contre ceux qui citent en latin des auteurs grecs. Car il n'y a [51 V^o] point, à mon gré, de manière de citer moins raisonnable, et je m'étonne comment elle est si ordinaire. Encore ceux qui citent un auteur latin ont quelque sorte d'excuse : ils disent que les propres termes ont plus d'énergie, et que la traduction la défigure. Mais quand on est une fois résolu de traduire, je ne vois pas pourquoi on se sert d'une traduction qui a besoin encore d'être traduite, et pourquoi il n'est pas permis d'aller du grec au français sans passer par le latin, si ce n'est que la paresse ou l'ignorance, qui sont cause de beaucoup de citations, le soient aussi de cet abus. Et en effet, il y a grande apparence que ceux qui citent en latin ce qui a été composé en grec n'entendent pas le grec, ou ne veulent pas se donner la peine de le traduire, ou d'aller chercher une bonne traduction. »

— « Je crois avec vous [52] que c'est un abus, dit M. de Marillac, et je mets ces sortes de citations au rang des mauvaises que je ne prétends pas défendre. »

— « Mais souvenez-vous, s'il vous plaît, reprit M. Cordemoy, que je ne parle encore que des autorités nécessaires ; car à l'égard des citations, je crois qu'on ne les doit souffrir en aucune langue, quoiqu'il soit vrai de dire qu'elles choquent moins en français. Pour le bien voir, il serait besoin d'une grande discussion, et il faudrait faire une revue exacte de toutes les espèces de citations, ce qui demanderait beaucoup de temps. Je me contenterai de vous marquer les plus considérables, et afin que vous jugiez par là combien elles conviennent peu et aux sujets et au style des plaidoyers.

« La plupart des citations sont tirées des poètes, des historiens, des philosophes et des Pères de l'Eglise. Les citations qu'on tire des poètes semblent [52 V^o] être les plus autorisées par l'exemple des Anciens. Et on peut connaître de ce qui en fut dit hier que, s'ils ont cité, ce n'a guère été que des vers. Mais il faut considérer ce qui fut dit aussi, que la plupart de leurs anciens poètes étaient leurs livres sacrés, et qu'ils considéraient leurs ou-

vrages quasi de la manière que nous regardons les *Psaumes* de David, le livre de *Job*, et les autres livres poétiques de l'Ecriture Sainte, ou les hymnes et les cantiques que l'on chante dans l'Eglise. Mais à quel propos citer des poètes profanes pleins de fables si ridicules et de sentiments si impies et si contraires aux bonnes mœurs que ceux qui ont été estimés sages entre les païens mêmes, comme Socrate et Platon, n'ont pu s'empêcher de blâmer? Comment est-il possible que la guerre de Troie et tous les contes de la *Métamorphose* (1) puissent [53] avoir du rapport avec les affaires du Palais? Et, laissant après les poètes héroïques, qui passent pour être plus sérieux, comment ose-t-on entretenir des juges graves des badineries (2) qu'on a lues dans les *Amours* d'Ovide, dans les *Epigrammes* de Catulle et dans les autres de ce genre, et produire en public à la face de la justice ce qu'Horace ou Anacréon ont dit dans le vin et dans la débauche, en un mot, ce qui n'a été écrit que pour exprimer le dérèglement des passions les plus criminelles, et qui ne devrait pas même être lu en particulier si l'on avait autant de soin de conserver les bonnes mœurs que d'acquérir des connaissances inutiles? D'ailleurs, le style de ces auteurs devrait empêcher qu'on en citât même les endroits qui sont raisonnables car on estime que, pour être bon, il doit [53 Vo] être emporté, métaphorique, et tout-à-fait éloigné du style ordinaire : de sorte qu'il est comme impossible d'en rien mêler dans un discours sérieux qui ne fasse grande irrégularité. Je mets au rang des poètes tous ceux qui ont écrit des fables en prose, comme Apulée, Pétrone, Héliodore, et je crois de tous que, s'il est permis d'en parler, ce n'est qu'en conversation »

— « Voilà, dit M. de Marillac, une réformation toute platonicienne; mais comme la république dont il bannissait les poètes n'a jamais subsisté qu'en idée, prenez garde aussi que le Palais dont vous bannissez les citations ne soit un Palais imaginaire. »

— « Pour les historiens, reprit M. Cordemoy, ils sont, à la vérité, plus honnêtes gens, mais aussi ils me semblent plus grands seigneurs. [54] Ils ne parlent que de rois et de princes, de guerres, de traités, de grandes négociations; et nous ne parlons le plus souvent que de bourgeois et de paysans, de contrats par-devant notaires, de procès et de chicanes. Car il arrive rarement que l'on plaide des causes où l'Etat soit intéressé. Cependant je ne vois point qu'il y ait de proportion entre la bataille de Cannes ou la guerre de Péloponnèse, et un retrait lignager ou une guerre civile; et il me semble que les oreilles souffrent étrangement quand, après avoir nommé à pleine bouche Pisistrate, Epaminondas et Agésilas, on revient à Thibaut

(1) « On lit... dans la *Métamorphose*... » (*Les Plaideurs*, Act. III, Sc. III).

Il s'agit des *Métamorphoses* d'Ovide. Dans la langue du XVI^e siècle, on disait la *Métamorphose*. Balzac s'exprimait encore ainsi en 1640. (*Ceuvres*, 1665, t. I, p. 814.)

(2) « *Badinerie*, niaiserie, sottise, impertinence. Il ne dit que des *badineries*. » (Acad. 1694.)

et à Jacqueline, et à des surnoms vulgaires d'une ou ou deux syllabes. (1)

« Ce qui est dit des historiens est dit des orateurs. Il n'arrive pas souvent que le sujet des causes que l'on plaide au Palais ait du rapport avec ceux des oraisons de Cicéron, où il s'a [54 V°] gissait tantôt d'accuser un gouverneur de province, tantôt de défendre un homme qui avait brigué le consulat ou avait commis quelque grand crime. Car, pour les délibérations, soit devant le peuple, soit au Sénat, il est évident qu'elles sont d'un genre tout différent et que, si elles sont à l'usage de quelqu'un, ce n'est pas de ceux qui les lisent d'ordinaire, mais des personnes qui ont part au ministère et qui sont employées dans les grandes négociations. Cependant c'est une chose admirable combien le style de Démosthène était si simple et naturel, quoiqu'il fût très noble et très éloquent, lorsqu'il parlait dans les plus grandes affaires de toute la Grèce, et combien le nôtre est élevé et magnifique pour traiter souvent des plus chétives affaires du royaume. Il croyait néanmoins faire beaucoup quand il parlait de ce style qui nous paraît si simple. On le voit [55] par la comparaison de ces harangues publiques et de ces plaidoyers dans des causes de particuliers, quoique la plupart assez grandes. La différence est si grande qu'on dirait que ce n'est pas le même orateur. Et il semble qu'il ne croyait pas que dans les affaires ordinaires on dût employer les forces de l'éloquence; ni ses ornements, même les plus naturels. »

— « Il est vrai, dit M. Cordemoy, que ce ne sont pas là les citations les plus dangereuses. Je ne vois pas que l'on cite beaucoup les orateurs, ni que Démosthène soit fort connu dans le Palais. Mais on cite quelquefois des philosophes, qui me semblent être encore pour le moins autant au-dessus de nous que les historiens dont nous venons de parler. S'ils ne parlent pas de grandes affaires, ils parlent de grandes choses. Ils sont détachés de tous les objets singuliers; ils n'examinent [55 V°] que des propositions éternelles. Et leurs maximes mêmes sont si différentes des sentiments ordinaires que la plupart de ceux à qui elles sont nouvelles les trouvent contraires au sens commun. Ce n'est pas, comme vous pouvez bien penser, que je ne fasse grand cas de la philosophie, et que je ne l'estime de grand usage même pour les affaires, dont elle paraît être plus éloignée. Mais s'il y a quelque étude qui ait besoin de discrétion, et quelque lecture qui doive être digérée avant que de s'en servir en public, c'est sans doute celle-là, et il n'y a rien qui fasse un plus mauvais effet que la philosophie lorsque les auditeurs n'y sont pas pré-

(1) Martial connaissait déjà de son temps pareils abus :

Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,...
Et Sullas, Mariosque, Muciosque
Magna voce sonas, manuque tota.
Jam dic, Postume, de tribus capellis.

(Martial, *Epigrammes*, VI, 9.)

parés. Et puis, la plupart des auteurs à qui on donne le nom de philosophes ont raisonné sur de mauvais principes, ayant rempli leurs sens de tant de mots qui ne signifient point de choses qu'il est difficile d'en tirer quelque utilité.

« Restent les Pères de l'Eglise, car, sous le nom [56] de philosophes, je comprends ceux qui ont droit de quelque science, puisqu'ils sont tous philosophes en leur genre. Véritablement, j'aurais tort de blâmer la lecture des Pères, et, quand on a satisfait à des devoirs plus pressants, je ne vois guère d'occupation plus agréable et plus salutaire : pourvu toutefois qu'on les lise avec le même respect que si on les écoutait prêcher dans leurs églises, et avec dessein de s'instruire des véritables maximes du Christianisme, et de la solide piété. Je croirais même fort bon de se communiquer par la conversation les bons sentiments que l'on pourrait y avoir pris. Mais je ne vois pas qu'il soit à propos de les dire en public, si ce n'est dans la chaire, où on le peut faire avec autorité et avec la dignité qu'ils méritent. Aussi ne les cite-t-on pas au Palais pour instruire les auditeurs, ou pour les émouvoir à la piété, mais comme on fait les auteurs profanes, pour divertir les autres et pour se faire admirer. Ce [56 V°] qui me le fait croire, c'est que ceux qu'on y cite le plus souvent sont ceux qui ont le plus de pointes et de pensées brillantes, quoique souvent peu solides, et que ce que l'on en tire pour l'ordinaire ne sont que des lieux communs et des maximes que l'on rencontre dans toutes sortes d'auteurs ; et il me semble que c'est une chose assez plaisante de voir un jeune homme à peine sorti du collège, qui ne sait encore ni droit français, ni droit romain, ni aucune des choses les plus nécessaires à la profession qu'il embrasse, s'enfoncer dans la lecture de Tertullien et en faire de grands extraits, non pas de ce qui peut servir à l'histoire ecclésiastique et à la conviction des hérétiques, qui sont, je pense, les plus grandes utilités qu'on puisse tirer de cet auteur, mais de ce qui pourra lui servir, à ce qu'il croit, un jour, pour orner ses plaidoyers. (1)

« Que si l'on dit que c'est en quelque façon profaner les saints Pères que de les employer pour la [57] seule ostenta-

(1) Claude Gaultier eut la spécialité de piller ainsi l'Ecriture et les Pères de toutes les Eglises.

« Voilà, Messieurs, s'écriait-il, cette belle union que l'on veut faire passer pour un mariage légitime.

« Ne puis-je donc pas dire maintenant ce que nous lisons de la Samaritaine dans l'Evangile : l'homme que vous avez n'est point à vous. — Pourquoi, dit Origène ? — Parce que votre conjonction n'est point selon le précepte et le commandement de la Loi.

« Les Pères grecs appellent les sacrements *ἀντίτυπα*, qui est une chose si semblable à l'autre, qu'il semble qu'elle combatte avec elle de la vérité de sa forme.

« Et Saint Ambroise dit : le sacrement est la figure de ce qu'il représente. C'est la forme visible d'une grâce invisible et cachée.

« Ceux qui vivent dans la chair, dit Saint Paul, ne peuvent jamais plaire à Dieu.

« Et qu'est-ce que vivre dans la chair, dit le pape Siricius ?... »
(T. II, Plaidoyer VIII, *Contre un mariage clandestin.*)

tion, jugez de ce que l'on doit faire de l'Ecriture Sainte, et si l'on doit se donner la licence, comme on ne fait que trop souvent, de l'appliquer à toutes sortes de sujets, et d'en emprunter des expressions seulement parce qu'elles paraissent grandes.

« Voilà, ce me semble, quelles sont les espèces de citations les plus ordinaires. Vous voyez qu'il n'y en a aucune, à les examiner en elles-mêmes, qui convienne aux plaidoyers, que les unes sont indignes de paraître en public, et que les autres n'ont point de rapport ou aux choses qui se disent au barreau, ou à la manière dont on les traite. Mais quand il y en aurait quelque-une de supportable, il faudra voir s'il y a quelque partie d'un discours où elles puissent trouver place, supposé que ce discours soit fait dans les règles de la véritable éloquence. »

— « Il faudrait auparavant, dit M. de Marillac, convenir entre nous d'une définition de la véritable éloquence, car je ne sais si nous en avons tous la même idée. »

— « Il pourrait être que non, reprit M. Cordemoy, et, pour vous en assurer, je vous dirai quelle est l'idée que j'en ai. J'estime celui-là véritablement [57 V°] éloquent qui sait les moyens qu'il faut employer pour instruire et émouvoir les autres, c'est-à-dire pour leur faire connaître ce qui est vrai, et les porter ensuite à faire ce qui est raisonnable, (1) soit en excitant quelques mouvements en eux lorsque leur tranquillité est trop grande, soit en calmant ces mêmes émotions lorsqu'elles sont excessives. (2)

« Car vous savez qu'il arrive souvent, par le trop d'emportement ou de lâcheté, que nous voyons le meilleur parti sans le pouvoir suivre. Maintenant, de savoir comment on peut connaître ces moyens de gouverner les esprits, si le naturel suffit ou s'il doit être secouru, et s'il peut être assez aidé par la seule expérience, ou s'il a besoin d'un art composé de plusieurs réflexions et fondé sur des principes certains, ce serait une ample manière de discourir qui mériterait une conversation particulière. Et je pense qu'il ne serait pas difficile de faire voir qu'on ne peut être véritablement éloquent si l'on ne connaît parfaitement [58] et les choses dont on parle, pour les proposer par le côté le plus avantageux, et la nature des esprits à qui l'on parle, pour se servir de la disposition où ils se rencontrent ou s'efforcer de la changer. Nous ne cherchons point ici comment un homme peut devenir éloquent. Nous considérons seulement

(1) « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » (Fénelon. *Lettre sur les Occupations de l'Académie française*, Ch. IV. *Projet de rhétorique*.)

(2) Fleury donne une définition analogue de l'éloquence dans son *Traité des études*, II^e partie, XVIII. « Par éloquence,.... j'entends l'art de persuader effectivement, soit que l'on parle en public ou en particulier ; j'entends ce qui fait qu'un avocat gagne plus de causes qu'un autre, qu'un prédicateur, humainement parlant, fait plus de conversions, qu'un magistrat est le plus fort dans les délibérations de sa compagnie, qu'un négociateur fait un traité avantageux pour son prince, qu'un ministre domine dans les conseils, en un mot ce qui fait qu'un homme se rend maître des esprits par la parole. »

ce que fait celui qui l'est. Il me semble, comme je l'ai déjà dit, que tout peut se rapporter à ces deux points : instruire et émouvoir. De sorte que si les citations nuisent à l'instruction et aux mouvements, elles sont incompatibles avec l'éloquence. Et c'est ce qu'il faut maintenant examiner. »

— « Je pense, dit M. de Marillac, qu'on pourrait appeler en un mot, persuader, ce que vous appelez instruire et émouvoir. Mais voudriez-vous appeler éloquent quiconque peut persuader de quelque manière que ce soit? »

— « Oui, reprit M. Cordemoy, quiconque le sait, c'est-à-dire quiconque en connaît les moyens, ou par écrit [58 V°] ou par usage. »

— « De façon, dit M. de Marillac, qu'un vieux courtisan qui a beaucoup d'adresse pour ménager les esprits et pour faire réussir une négociation, quoique très ignorant d'ailleurs, ni sans aucune connaissance des belles-lettres, ne laissera pas d'être éloquent? »

— « J'en suis persuadé, dit M. Cordemoy, et s'il y a parmi nous de la véritable éloquence, je ne doute point que ce ne soit principalement aux conseils des princes, et partout où il se traite de grandes affaires entre gens polis. De sorte que si ces personnes joignaient la connaissance de l'art à leur beau naturel et à leur grande expérience, ils (1) pourraient devenir parfaitement éloquents. Et prenez garde quelles gens étaient Démosthène et Cicéron. Ce n'étaient ni des maîtres de rhétorique, ni de simples avocats ; c'étaient de véritables ministres d'Etat, et l'un et l'autre en certain temps fut le maître de son pays. Au reste la connaissance [59] des langues et des humanités n'est point nécessaire absolument pour l'éloquence : elle est plus ancienne que ces sortes d'études, et M. Descartes (2) dit fort bien, ce me semble, qu'un Bas-Breton usant de réflexions peut devenir fort éloquent en sa langue. » (3)

(1) Nous avons expliqué déjà ce masculin.

(2) Cordemoy se montre fervent disciple de Descartes jusque dans son horreur des citations. MM. Hannequin et Thamin font observer à propos de la rhétorique de Descartes que « la qualité à laquelle il attache le plus de prix, c'est l'ordre, et tout ce qui s'adresse aux sens, au sentiment, est pour lui une faute de style comme une faute de pensée »... « Descartes, continuent-ils, se refuse à prendre pour des raisons les emportements d'un prédicateur, non plus d'ailleurs que les citations... » (*Histoire de la Littérature française* de Petit de Julleville, t. IV, p. 520.)

(3) « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlissent que bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique. » (*Discours de la Méthode*, 1^{re} Part. Edit. Rabier, p. 20.)

« Les ignorants, dit Quintilien dans ses *Institutions oratoires*, (L. II, Ch. XVII.) les barbares, les esclaves, lorsqu'ils s'échauffent sur leurs propres intérêts, emploient une espèce d'exorde, narrent, prouvent, réfutent et terminent par des prières et par des supplications qui ont toute la force d'une péroraison. » Quintilien précise sa pensée. Il n'est pas pour cela de l'avis de Lysias, qui tenait l'éloquence pour un don naturel exclusivement et non pour un art. « Qui, dit-il, (*Ibid.*, ch. XIX) de l'art ou de la nature,

— « Pour moi, dit M. de Marillac, j'ai une plus haute estime de l'éloquence, et quoique je comprends bien que ce que vous dites en forme une bonne partie, je crois néanmoins qu'il y faut ajouter quelque chose de plus grand ; et je suis de l'avis de Quintilien qui dit qu'il n'y aurait point d'éloquence parmi les hommes si on ne parlait qu'en particulier. (1) Et en effet, il me semble que nous appelons ordinairement éloquence ce langage des bons avocats et des grands prédicateurs qui les élève au-dessus du commun et qui les fait regarder comme des personnes extraordinaires, ce style noble et périodique, ces grandes figures, ces belles pensées, ces applications ingénieuses, en [59 V°] un mot tous ces grands ornements qui charment les oreilles et qui élèvent les cœurs. Je sais bien qu'ils doivent être soutenus d'un raisonnement solide et d'une bonne conduite, mais ce solide tout seul, qui suffirait en particulier, ne plairait pas en public, tout de même que les ornements des actions publiques seraient ridicules en conversation. J'estime donc qu'il appelle éloquence ce qui nous fournit ces ornements, et, pour ainsi dire, ces habits de cérémonie sans lesquels nous ne devons pas nous produire dans les grandes assemblées. Et, pour dire en un mot quelle est ma pensée, je crois qu'on devrait la définir l'art de bien parler en public, et qu'aux deux choses que vous avez dites qui font un homme éloquent, qui sont instruire et émouvoir, il faut ajouter une troisième, qui est plaire. En effet, si je me souviens bien des préceptes de rhétorique, (2) ce sont les trois parties que l'on compte du devoir de l'orateur. »

[60] — « Toutes trois sont donc nécessaires en conversation, reprit M. Cordemoy, car je ne vois pas qu'il y ait de différence essentielle entre les discours qui se font en public et ceux qui se font en particulier. Soit qu'on parle à un, soit qu'on parle à plusieurs, on doit toujours avoir le même but, qui est de porter l'auditeur à faire ou à ne pas faire quelque chose, et je ne vois pas que les hommes, pour être assemblés, cessent d'être les mêmes hommes, avec le même esprit, les mêmes opinions, et les mêmes mouvements. Mais je crains fort que la grammaire ne nous trompe en cette rencontre comme en beaucoup d'autres, et que ce nom substantif d'assemblée ou d'auditoire ne nous fasse imaginer, dans cette multitude qui nous écoute, quelque chose au delà de chaque homme singulier qui la compose. En suite de quoi je conçois bien que, ne croyant pas parler à un tel, ni à une personne en particulier, mais à cette idée universelle (3) que [60 V°] nous avons, nous prenons un

contribue le plus à l'éloquence ?... Il faut le concours de tous deux pour former un orateur parfait. »

La Bruyère, (*Des ouvrages de l'esprit*, § 55), dit de son côté que « l'éloquence peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écriture. Elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche pas. »

(1) « Non esset in rebus humanis eloquentia, si tantum cum singulis loqueremur. » (Quint. *Inst. Orat.* Liv. I, ch. II.)

(2) *De oratore*, L. II, LXXVII.

(3) Le copiste a écrit *coniverselle*.

style différent de l'ordinaire ; et, comme nous entretenons une chimère, nous disons du galimatias. (7) Mais si nous faisons bien réflexion sur ce que c'est que de parler en public, nous verrions qu'encore que nous ne prononcions qu'un seul discours, il faut néanmoins qu'il produise autant de pensées et de mouvements distincts les uns des autres, quoique semblables entre eux, qu'il y a de personnes qui nous écoutent, et qu'il faut pour cela dire des choses qui soient capables de persuader chacun en particulier. Ainsi, toute la différence que je fais entre le discours public et le familier, c'est que, quand on parle à plusieurs, il faut employer tout à la fois les moyens que l'on emploierait séparément, qu'il faut parler plus exactement, avec plus de contention, d'une voix plus forte, quoique dans le même ton, et aussi naturel que si l'on parlait en particulier ; car je ne crois pas qu'il soit permis d'en changer, [61] mais de l'élever seulement, et en un mot, j'estime que dans le discours public on doit faire en grand ce que dans le familier on fait en petit et en raccourci. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que ni dans le discours public, ni dans le familier, on se doive faire un devoir capital de plaire à son auditeur. (2) Non que l'on doive négliger les agréments ; mais parce qu'ils sont des suites naturelles du reste, et qu'il est impossible de faire tout ce qu'il faut pour instruire et pour émouvoir qu'on ne plaise en même temps, à moins qu'on ait un défaut considérable. Nous pourrions ensuite revenir à l'ornement du discours ; mais toujours, puisqu'une partie de l'éloquence ne doit pas détruire l'autre et que nous convenons que l'orateur doit instruire et émouvoir, si je vous fais voir que les citations nuisent à l'instruction et aux mouvements, je pense qu'il y aura suffisamment de quoi les condamner et les bannir absolument des plaidoyers.

« Ce qui peut [61 V°] empêcher ceux à qui nous parlons de faire ce que nous estimons raisonnable, est l'ignorance, ou l'erreur, ou la froideur, ou la prévention : il semble qu'il ne peut y avoir que ces quatre obstacles. Si nous en trouvons encore quelque autre, il sera facile de l'ajouter. Les deux premières sont de l'esprit seul ; les deux autres sont de la part des passions. Et on peut commodément y rapporter toutes les parties du discours. Car si on doit commencer par un exorde, c'est pour lever d'abord les préventions qui nous peuvent nuire. La proposition ou la narration ne servent qu'à instruire l'auditeur des faits sur lesquels il doit raisonner, et, si l'on est obligé de prouver et de réfuter, c'est encore pour instruire, non plus en découvrant simplement la vérité, mais en la cherchant par le raisonnement. Encore la réfutation a cela de particulier qu'elle tend seulement à détourner les erreurs. Enfin la dernière partie

(1) N'est-ce pas la raison pour laquelle tant d'orateurs et de prédicateurs sont parfois si peu intéressants, de nos jours encore, et parce qu'ils ne s'attachent pas assez à dire quelque chose à quelqu'un ?

(2) « On parle pour persuader, cela est constant ; on parle aussi pour plaire ; cela n'arrive que trop souvent. » (Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence*, I.)

du discours est destinée principalement à exciter les mouvements et à combattre la tiédeur. Examinons toutes ces par [62] ties l'une après l'autre.

« Commençons par celles qui ne servent qu'à instruire, pour voir s'il y en a quelqu'une qui puisse souffrir des citations. Ce ne sera pas la proposition, car elle ne peut être trop courte pourvu qu'elle ne soit pas obscure. Elle doit simplement avertir l'auditeur de ce dont on le veut entretenir ; et il n'y a pas moyen de se servir de comparaison ni d'application que l'on n'ait auparavant fait entendre la chose à laquelle on veut comparer ou appliquer. »

— « Mais que diriez-vous, interrompis-je, si la proposition même était une citation, et si l'on commençait les plaidoyers par un texte, comme les sermons? Car on le faisait autrefois. »

— « Je dirais, reprit-il, que ce serait une proposition qui ne proposerait rien, puisqu'il est comme impossible de trouver dans un livre des paroles qui donnent la véritable idée de la cause particulière qui se présente, et que d'ailleurs ces paroles ne peuvent être entendues de la plus grande partie de l'auditoire. Pour les prédicateurs, je vois bien qu'ils ont raison de commencer par [62 V°] un texte de l'Ecriture, puisqu'on suppose qu'ils ne font que l'interpréter et qu'ils y doivent prendre le sujet de leurs discours. Mais un avocat ne vient point faire des leçons, et il ne doit prendre son thème que dans ses pièces. »

— « Avouez pourtant, reprit M. de Marillac, que quand on peut trouver dans un auteur connu quelque passage qui donne idée de la cause en peu de mots, cette rencontre est fort agréable. »

— « Mais avouez aussi, reprit M. Cordemoy, qu'une grande partie de l'auditoire n'y prend point de part, et que ces rencontres sont si rares que vous n'en sauriez tirer grand avantage. »

« Que si la proposition ne souffre point de citation, il en est de même de la narration, qui n'est qu'une proposition allongée, ou plutôt une suite de plusieurs propositions et qui ne doit contenir que les faits qu'il est nécessaire de supposer pour venir aux preuves ; ce qui me fait craindre que ces longues narrations doivent être divisées en autant de parties qu'il y a de points que l'on veut prouver, et qu'on ne doit réciter qu'à [63] mesure de ce qu'on doit prouver ; autrement on ne peut éviter des répétitions fort dangereuses. Mais à quoi les citations y pourraient-elles servir? Serait-ce à rendre la narration plus courte? Ce n'en est pas le moyen que d'ajouter des choses hors sujet. Ce ne serait pas non plus la rendre plus claire. Ce qui est simple et pur est toujours plus clair que ce qui a de la composition et du mélange. Il est vrai, continua-t-il en riant, qu'elles ne sont pas inutiles pour ennuyer les juges qui ne veulent qu'être instruits du fait dont il s'agit ou pour leur donner un peu de repos en attendant que l'avocat revienne à sa cause. Elles pourront encore causer de grands écarts dans les esprits, à qui l'on présentera tout à la fois tant d'objets si différents, des traits de la fable ou de l'histoire, mêlés à des noms vulgaires et à des affaires

obscur. Et véritablement elles seront agréables à certains esprits doux et commodes qui écoutent pour écouter sans se mettre beaucoup en peine à quoi sert ce [63 V°] que l'on dit pourvu qu'il leur plaise dans le moment qu'il se dit. Mais elles sont insupportables à certains fâcheux qui regardent toujours le point de la question, qui veulent que tout s'y rapporte, qui ne peuvent souffrir le moindre écart, et qui veulent qu'un avocat parle toujours de son affaire. »

M. de Marillac voulait répondre, mais M. Le Peletier le pria de réserver ses objections pour la fin, et M. Cordemoy continua :

« Voyons encore si les citations pourront être admises dans les parties du discours où on instruit en raisonnant... Car il me semble que raisonner et citer sont choses incompatibles. Encore que les citations dont nous parlons soient fort différentes des véritables autorités, elles ne sont pourtant reçues que parce qu'elles en ont l'apparence. De sorte qu'on les doit exclure des lieux où les véritables autorités ne peuvent avoir de place. Or, bien que l'autorité et la raison [64] soient également des moyens d'instruire, ce sont toutefois des moyens fort différents. L'autorité ne persuade qu'à cause de la déférence que l'on a aux sentiments de l'auteur, et elle sert principalement pour les ignorants et pour ceux qui ne sont pas accoutumés à raisonner juste. Aussi prenez-y garde, s'il vous plaît, et vous verrez que les autorités, bonnes ou mauvaises, n'ont jamais été plus en règne que lorsqu'on ne raisonnait point, et que l'ignorance des siècles passés leur avait assujéti la philosophie même et les sciences qui dépendent le plus du raisonnement. Mais pour ceux qui ont habitude de raisonner, et qui sont capables de suivre plusieurs propositions, le raisonnement est bien plus sûr, puisqu'il leur fait voir les choses par leurs propres lumières, ce que l'autorité ne fait point.

« De plus, la citation vous nuira, en quelque partie du raisonnement que vous [64 V°] la mettiez. Car raisonner, à mon avis, n'est autre chose que de montrer à l'auditeur une liaison nécessaire entre la proposition dont il convient. Si vous mettez la citation dans la proposition que vous établissez comme étant accordée par votre auditeur pour vous servir de principe, vous rendez cette proposition obscure, du moins à une partie de vos auditeurs, comme je viens de dire en parlant de la proposition de tout le discours. Et si vous placez les citations entre le principe et la conséquence que vous en tirez, vous interrompez le raisonnement, et vous faites que cette partie de ceux qui vous écoutent y rencontre un vide qui lui en fait perdre la suite, ce qui est plus ou moins considérable selon que la citation est plus ou moins longue, et à proportion de l'intervalle qu'il y a entre le principe et la conséquence. Mais ce [65] sera bien pis si vous mêlez à la citation quelque principe de science, car, comme la plupart de vos auditeurs ne seront point instruits de cette science, tout ce que vous en direz sera très obscur, et par conséquent

très incapable de les persuader. (1) Et c'est ce qu'Aristote a voulu dire lorsqu'il a observé qu'il ne fallait raisonner en public que par enthymèmes et non pas par syllogismes. (2) Car il appelle enthymèmes les raisonnements qui ne sont composés que de propositions de sens commun ; et il montre fort bien que ces sortes de propositions sont les seules dont on a droit d'exiger que tous les hommes conviennent, parce qu'ils ne sont pas obligés d'être raisonnables. Cependant si vous retranchez des plaidoyers toutes les propositions [65 V°] qu'on peut tirer des sciences, comme vous voyez qu'il faut nécessairement, vous en retranchez presque toutes les citations. Car de citer sur une proposition de sens commun, pour peu qu'on y prête d'attention, on voit assez combien cela est peu raisonnable, et combien cela approche de l'affectation servile de ces gens de mémoire qui ne disent pas la moindre chose d'eux-mêmes, et qui n'oseraient dire que le verjus est aigre ni que le raisin est doux, si Pline ne l'avait dit et écrit dans son *Histoire naturelle*. Ainsi, je ne vois pas qu'on puisse charger de citations un raisonnement qui se fait en public sans le blesser, puisqu'il ne souffre que des propositions de sens commun. Car encore bien qu'il y ait, entre ceux qui nous écoutent, des gens qui entendent tout ce que nous disons, soit en parlant latin, soit en parlant le langage de quelque science, il suffit néanmoins, pour nous empêcher d'en user ainsi, qu'il y en [66] ait plusieurs qui n'entendent pas ce langage, et que la manière de parler qui peut nous faire entendre de ceux-ci puisse aussi nous faire entendre des premiers.

« Je m'expliquerai mieux par une comparaison. Si un auditoire était composé de trois différentes nations, d'Italiens qui entendissent le français, d'Allemands qui l'entendissent aussi, et de Français qui n'entendissent ni l'italien, ni l'allemand, de quelle langue se devrait servir celui qui aurait à persuader quelque chose à cette assemblée? Je pense que vous lui conseilleriez

(1) « La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune.

« Je ne fais donc pas de doute que ces règles, étant les véritables, ne doivent être simples, naïves, naturelles, comme elles sont. Ce n'est pas *barbara* et *baraliphton* qui forment le raisonnement... » (Pascal, *Pensées et Opuscules*, Edit. Brunschvicg, p. 195.)

(2) *Topiques*, Liv. VIII, ch. III. Il exprime la même idée dans sa *Rhétorique*, Liv. I, ch. I, § 4. Aristote traite de l'enthymème dans les *Premiers Analytiques*, Liv. II, ch. XVII, § 3, et dans la *Rhétorique*, Liv. I ch. I, § 2, 4, ch. IX, § 8 ; Liv. II, ch. XXII-XXV ; Liv. III, ch. X, XVII.

L'enthymème, à ses yeux, est un jugement motivé, une sentence avec l'indication du principe sur lequel elle s'appuie. C'est un syllogisme formé de propositions vraisemblables ou de signes. Ce n'est donc pas un syllogisme expressément énoncé avec les deux prémisses et la conclusion. Les enthymèmes peuvent être puisés à quatre sources différentes : la vraisemblance, l'exemple, la preuve et l'indice.

Aristote fait grand cas de l'enthymème, comme de la plus dicisive des preuves, et formant le corps de la preuve elle-même. Pour lui, l'enthymème occupe dans l'art oratoire le plan que le syllogisme occupe en dialectique. Si on ne sait pas faire d'enthymèmes, c'est à peine si on peut se flatter d'être orateur.

de parler français, puisque nous supposons que ce serait la langue seule qui fût entendue de tous. Que si, pour faire plaisir aux uns et aux autres, il lui prenait fantaisie de parler italien ou allemand, vous le trouveriez sans doute fort imprudent d'affecter de dire en une langue que les Français ignoreraient ce qu'il pourrait dire en la leur et être également entendu des autres.

« Je dis tout de même qu'un avocat doit songer qu'entre ceux qui remplissent son auditoire, il y en a véritablement de savants [66 V°] qu'il y en a qui savent le latin, et qu'il y en a plusieurs qui sont sans aucune étude, mais que tous généralement entendent le français, et ont du bon sens, de la capacité et de la raison. De sorte que la prudence ne lui permet pas d'abandonner ce qui est proportionné à tous les esprits de ceux qui l'écoutent sans exception, pour satisfaire le goût de quelques particuliers qui veulent qu'on change de langage tout exprès pour eux, quoiqu'ils entendent fort bien celui des autres.

« En effet, un bon marchand qui n'est point obligé de savoir le latin (1) ni la philosophie, mais qui entend bien ses affaires, et qui serait bien aise de s'en instruire encore mieux en entendant parler de celles des autres, ou, si vous voulez, un homme d'épée qui n'a pas eu le bonheur ou le loisir d'étudier, mais qui ne laisse pas de prendre plaisir à entendre de belles causes dans le temps qui lui reste après avoir fait sa cour ou sollicité son procès, ces personnes, dis-je, qui sont en grand nombre au Palais, n'auraient-ils pas grande raison de se plaindre d'un avocat qui affecte de citer, et de lui dire à la sortie de [67] l'audience : « Monsieur, que vous avons-nous fait pour vous obliger à nous traiter avec tant de dureté? Nous vous avons écouté fort patiemment, quoique nous n'y fussions pas obligés ; mais, tant plus nous nous appliquions à vous entendre, tant plus vous faisiez d'effort pour n'être point entendu. Vous parliez de temps en temps une langue que nous ignorons, et vous mêliez dans votre français de certains grands mots que nous n'entendions guère mieux. Vous alliez chercher des preuves dans les sciences que nous n'avons point apprises, et vous supposiez que nous savions cent histoires dont nous n'avons jamais ouï parler. Que s'il était difficile de s'accommoder à notre portée, nous aurions tort de vous y vouloir contraindre, mais au contraire nous voyons bien que vous avez beaucoup travaillé pour dire tout ce qui n'était point à notre usage, et que, pour être bien entendu de nous autres, vous n'aviez qu'à ne vous point forcer et parler naturellement. Ce qui nous fait croire encore que ce que vous en aviez fait n'était que malice pour [67 V°] nous empêcher de vous entendre, c'est qu'il n'était point nécessaire d'en user ainsi. Car quand vous auriez tout dit d'une manière

(1) Nous l'avons remarqué déjà, Fleury développe la même idée dans son *Traité des Etudes*, à propos de sa division des études en trois sections : les études nécessaires, les études utiles, les études curieuses, sinon inutiles. Le latin est rangé par lui dans la seconde section : nécessaire aux ecclésiastiques, aux magistrats, aux religieux, il ne l'est pas, selon lui, aux financiers, aux commerçants, aux femmes du monde.

proportionnée à notre peu de capacité, les savants ne vous auraient pas moins entendu. De sorte qu'on ne peut donner autre explication à votre procédé, sinon que vous avez voulu marquer votre mépris et insulter à notre ignorance ; et c'est, ce me semble, mal reconnaître l'honneur que nous vous faisons de venir ici pour vous entendre.

« Mais je craindrais de faire parler trop longtemps le marchand ou le gentilhomme, car je ne sais plus lequel c'est des deux. Il vaut mieux passer aux autres parties du discours, qui sont pleines de mouvements, et voir si les citations y seraient plus supportables que dans celles qui ne servent qu'à l'instruction. »

— « Quoique j'aie promis de ne vous point interrompre, dit M. de Marillac, je ne veux pas laisser passer deux choses que vous venez de dire, car je craindrais de les oublier. Vous dites que jamais on ne doit parler en public d'aucune science. Cependant faites un peu réflexion que nous parlons de plaidoyers et qu'il est impossible de traiter une affaire [68] de question sans examiner quelque point de jurisprudence. Souvenez-vous encore s'il vous plaît, de ce que je vous disais hier, que nous parlons à des juges qui sont gens de lettres et qui ont du moins les commencements de la plupart des sciences. L'autre point est que vous prétendez condamner les citations parce qu'elles détendent l'esprit et qu'elles empêchent qu'il ne soit continuellement attaché à la suite d'un discours : il me semble au contraire que c'est une utilité considérable des citations, qu'on se fatiguerait en peu de temps à suivre un homme qui raisonnerait trop vite et qu'on est bien aise de trouver de temps en temps des endroits où l'on puisse prendre haleine. Tous les esprits ne sont pas capables d'une grande contention, et ceux qui en sont capables n'y durent pas fort longtemps. »

— « Il est vrai, reprit M. Cordemoy, qu'on ne peut traiter une question de droit sans parler des lois et des maximes, et que ces lois et ces maximes, sont connues de si peu de personnes parmi nous que ce qu'on est obligé d'en dire n'est pas moins obscur au commun des hommes que si l'on parlait des sciences les plus abstraites. Cependant ce malheur particulier de l'Etat où nous [68 V°] nous trouvons n'empêche qu'il ne soit véritable en général que dans les plaidoyers on ne devrait rien dire qui ne fût intelligible à tout l'auditoire. Car je suppose que cet auditoire n'est pas composé de gens de même pays. Et si les choses étaient comme elles devraient être, et comme elles ont été dans les Etats qui passaient pour être bien réglés, chaque citoyen devrait savoir la loi de son pays, puisqu'il est obligé de la suivre dans toute la conduite de ses affaires, et qu'il est puni rigoureusement pour ne lui pas obéir. Que si cela était, les raisonnements de jurisprudence ne seraient plus obscurs à personne, puisqu'ils ne doivent avoir pour principes que des lois ou des maximes tirées de plusieurs lois. Mais nous sommes bien éloignés de cette perfection. Non seulement les coutumes et les ordonnances sont ignorées si universellement qu'il y a lieu de s'étonner comment

quelqu'un les observe, mais la plus grande partie du droit dont nous usons est tirée des lois romaines, que personne ne peut entendre s'il ne sait la langue et s'il n'a consommé beaucoup [69] de temps à l'étudier avec soin. Aussi je demeure d'accord que nous pouvons en ce point nous dispenser des règles, ou plutôt, sans violer aucun de ces préceptes, nous devons parler des lois puisque tout le monde les doit savoir, et nous ne sommes pas garants d'une ignorance qui ne vient que du malheur de notre siècle ou de la négligence des particuliers. Je veux bien même, comme je l'ai déjà dit, qu'on cite en latin les lois et les canons, puisque c'est un mal nécessaire, et qu'il faut dire tout ce qui est nécessaire à la cause, quelque désagréable qu'il soit. Mais je soutiens qu'en éloquence, aussi bien qu'en jurisprudence, ce qui est reçu par nécessité contre les règles ne doit point être entendu.

« Cependant on fait communément tout le contraire : on embrasse comme une règle favorable ce qu'on ne devrait souffrir que comme une exception odieuse. On veut paraître savant à quelque prix que ce soit, et on croit qu'il n'est rien tel, pour se faire admirer, que de n'être point [69 V°] entendu. (1) De là vient, par exemple, que s'il se rencontre une cause où l'on puisse faire entrer tant soit peu de médecine, comme s'il s'agit d'un accouchement trop avancé ou trop tardif, ou de quelque maladie dont on veuille induire que le testateur n'avait pas l'usage de la raison, on court au conseil chez les médecins que l'on connaît, on prend des mémoires de tous côtés, ou même, sans se donner tant de peine, on transcrit ce que l'on trouve dans le premier livre des lieux communs. (2) Et Dieu sait le bon effet que font des études si indigestes, en une matière dont l'avocat ne savait rien deux jours auparavant, et le passe-temps qu'il donne aux médecins qui vont l'écouter, lorsqu'ils lui voient prendre à contre-temps les termes de leur art, estropier leurs aphorismes et dire, avec l'applaudissement des ignorants, ce qu'il ignore aussi bien qu'eux. Mais c'est bien quand, sous ce même prétexte de parler doctement, on s'arrête sur les causes et sur les effets d'une impuissance, et l'on dit en latin élégant des choses qu'il est fort aisé d'apprendre quand on a de la curiosité, mais qu'il est fort difficile de [70] dire quand on a de la pudeur. Vous savez que ces inconvénients n'arrivent que trop souvent, et ils n'arrive-

(1) Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1888, (p. 217), parle de « cette fureur de se faire admirer » chez les avocats. Et il trouve à leur emphase une autre cause que les prétentions littéraires : les exigences de la profession. « L'abus de la rhétorique, dit-il, voilà le défaut des avocats, dans tous les temps et dans tous les pays, parce qu'il leur faut presque toujours surfaire pour la plaider éloquemment, la cause qu'ils ont entreprise. De là tous ces moyens qu'ils emploient tour-à-tour ou simultanément pour essayer de donner aux choses une importance qu'elles n'ont point, et le change aux plaideurs eux-mêmes sur l'intérêt de leurs contestations. Il s'agirait de délibérer sur le destin des empires qu'on n'y mettrait pas plus d'ardeur ou plus de véhémence. » (*Ibid.*, p. 322.)

(2) Gaultier était de ces avocats pour qui la médecine n'avait pas de secrets. Nous en avons donné un exemple dans l'*Introduction*.

raient point si les avocats n'affectaient de paraître savants en des matières où ils ne doivent pas l'être.

« Quant à ce que dit hier M. de Marillac, que les juges sont présumés savants parmi nous, je ne vois pas que les avocats se fient beaucoup à cette présomption : car si les juges sont présumés instruits de quelque science, c'est principalement de la jurisprudence, et même c'est la seule qu'ils soient obligés de cultiver. Et néanmoins on ne manque jamais de traiter les questions de droit depuis les premiers principes ; souvent même on descend jusqu'à l'interprétation des termes. Et plusieurs se croient obligés d'en user ainsi, parce qu'encore qu'il y ait des juges très habiles, ils ne le sont pas tous, dit-on, également, et on estime qu'il faut toujours suivre la voie la plus sûre. Que si l'on en use ainsi à l'égard de l'unique science que les juges sont obligés de savoir, et qu'ils devraient mieux savoir que le reste des hommes, comment peut-on, sous prétexte qu'ils ont fait le cours ordinaire des études, s'attendre à les trouver instruits des autres sciences, dont il ne devraient pas même [70 V°] souffrir qu'on leur parlât, pendant le temps qui est destiné à des affaires plus sérieuses? »

— « Mais il y a des rencontres, dit M. de Marillac, où de nécessité il faut parler de science, comme, dans les exemples que vous avez pris vous-même, on ne peut se dispenser d'emprunter quelque chose de la médecine. »

— « Vous dites fort bien, reprit M. Cordemoy, il faut emprunter, mais il le faut faire ouvertement et de bonne foi, et ne point affecter de vouloir paraître plus riches que nous ne sommes et que nous ne devons être. Je veux dire que si, pour demeurer dans le même exemple, la décision de votre cause dépend de savoir quelle opinion ont les médecins d'un accouchement qui arrive au septième mois, nous devons nous en instruire de quelqu'un digne de foi, et avancer après, hardiment, que les médecins tiennent que naturellement il peut arriver qu'un enfant naisse à sept mois, et tirer de cette proposition tout l'avantage que nous pourrons, mais nous ne devons point prouver la proposition, quand bien nous le pourrions faire ; nous devons penser que nous ne sommes point là pour enseigner la médecine, et que, pour faire des leçons qui soient utiles, il faut des [71] auditeurs plus choisis et plus préparés. Enfin, nous devons considérer les médecins, en ces rencontres, comme des experts dont le rapport nous sert de preuve : ce qu'ils ont décidé doit passer pour vrai, parce qu'ils l'ont décidé par ordre public, et tous nos raisonnements ne lui donnent pas plus d'autorité. Mais revenons à notre principal dessein. »

— « Vous demeurez donc d'accord, dit M. de Marillac, que les citations ne sont pas inutiles pour relâcher les esprits? »

— « J'oubliais cette objection, reprit M. Cordemoy, et je m'étonne que cela vous puisse arrêter. Si la citation est courte, elle ne fera pas grand effet, et si elle est longue, elle relâchera les esprits jusqu'à les tendre. Et je ne sais pas comment ces sortes d'écarts peuvent plaire à des personnes raisonnables. Il semble

qu'il n'y a rien qui ennue comme d'entendre dire des choses hors de propos ; on se fâche contre celui qui parle, on se veut du mal à soi-même de s'être engagé à l'écouter. Et, à moins que de faire ensuite des miracles, il est difficile qu'il efface ce chagrin. Au contraire, je ne vois guère de plaisir égal à celui d'entendre un homme qui raisonne tou [71 V°] jours droit, qui ne fait point languir l'auditoire, qui dit toujours quelque chose de solide, de clair et d'important, et qui oblige les plus impatients à l'écouter jusqu'au bout. »

— « C'est le grand plaisir que je trouve, dis-je alors, dans la lecture de Démosthène : il nous entraîne, il nous emporte, et, sitôt que j'ai commencé d'en lire une harangue, je suis assuré d'aller jusqu'au bout si je ne me fais violence. »

— « Il faut encore considérer, ajouta M. Cordemoy, qu'on ne raisonne pas durant tout un plaidoyer. On narre de temps en temps, on réfléchit, on exagère, et c'est cette espèce de variété qui divertit, plutôt que l'inégalité du discours tantôt plein et tantôt vide. Car soit qu'on marche, soit qu'on se repose, il faut qu'il y ait toujours quelque chose de solide qui soutienne.

« Mais passons à ce qui suit, et puisque nous avons exclu les citations des parties du discours qui servent à l'instruction, voyons si elles peuvent avoir place dans celles qui servent à calmer ou à exciter les mouvements. C'est, comme j'ai dit, ce qu'on prétend faire [72] dans les exordes et les péroraisons : on commence pour l'ordinaire par détruire les préventions, et on le fait en bannissant la froideur, s'il y en a dans les esprits. Et pour vous dire le vrai, je pense qu'ici est le plus important. Ce qui est particulier à l'éloquence est d'apaiser ou d'exciter les passions. Pour ce qui est d'instruire et de convaincre l'esprit, c'est une partie qui lui est commune avec la logique, et on n'a point besoin d'éloquence lorsqu'il ne faut que raisonner de sens froid. Mais ce qui rend l'éloquence d'un bien plus grand usage que la dialectique, c'est qu'il y a plus d'hommes emportés et capables de prévention et de précipitation dans leurs jugements qu'il y en a de retenus et de capables de suivre un raisonnement jusqu'au bout. »

— « J'en conviens, dit M. de Marillac, et je prétends que c'est pour cela même que les citations sont nécessaires. Car il y a peu de personnes capables d'entrer dans un grand raisonnement. Mais la plupart se laissent aller à l'autorité d'un grand nom ou d'un exemple illustre. Et comme il n'importe par quels [72 V°] moyens on persuade, je trouve qu'on a raison de suivre celui-ci, qui est sans doute le plus aisé, et qui est le plus proportionné à la plupart des esprits. Ainsi, je demeure bien d'accord que les citations ne font pas partie du raisonnement, si ce n'est les citations absolument nécessaires que vous admettez vous-mêmes. Mais vous devez reconnaître aussi qu'elles servent beaucoup à la soutenir, et qu'elles sont d'une grande utilité dans l'amplification, dans la péronaison et toutes les autres parties du discours qui ne sont pleines que de mouvements, et où il ne s'agit pas de prouver, mais de fortifier les preuves et

de les faire entrer plus avant dans les esprits. C'est alors qu'on se sert avantageusement de ce que les livres fournissent. Tantôt on adoucit les esprits par des applications ingénieuses qui donnent un plaisir incroyable, tantôt on se les rend favorables par quelque trait d'une rare érudition qui donne de l'estime et même du respect pour celui qui parle. Quelquefois on se sert de quelque pensée sublime pour les élever hors d'eux- [73] mêmes, et d'autres fois on les étonne par quelque sentence rigoureuse qui tombe comme un coup de foudre, à qui rien ne résiste, et dont les termes ont une énergie toute singulière quand on la prononce en sa langue. Je pense qu'on peut appeler cela émouvoir les esprits et les maîtriser, et, il n'y a point d'imagination, les effets sont très sensibles. Il n'y a personne de vous qui n'ait remarqué cent fois le silence qu'on garde en ces beaux endroits, et les applaudissements qui les suivent. Quand les esprits sont émus jusqu'à en donner des marques si éclatantes, il faut bien que ce qui les émeut soit fort puissant. Et, après cette expérience, il n'y a point de règles qui nous doivent attirer. Car enfin le but des règles est de plaire et de persuader ; et elles ne sont pas faites pour apprendre aux hommes de quelles sortes de choses ils doivent être touchés, mais pour apprendre aux orateurs quelles sont les [73 V°] choses dont ils doivent se servir pour toucher les autres hommes. Je ne fais pas d'excuses à M. Cordemoy, continua-t-il, de l'avoir interrompu, il fallait dire cela tôt ou tard : peut-être lui épargnerai-je un peu de discours. Car quoi que vous puissiez dire, il sera toujours vrai que les citations font grand effet parmi nous. »

— « Je pense au contraire, reprit M. Cordemoy, que j'aurais pu vous épargner ce que vous venez de dire ; car je crois voir ce qui vous arrête, et il me semble que ce que j'allais dire eût levé toute la difficulté. Je devais de montrer que les citations nuisent au mouvement et empêchent le discours d'être pathétique. Mais pour le bien faire, il faudrait examiner ce que nous appelons passions, et l'expliquer par les principes de la physique, ce qui nous mènerait peut-être un peu loin. Et cependant, je ne vois pas qu'il soit possible de dire ce qui peut apaiser les passions ou les émouvoir, si on ne dit auparavant [74] ce qu'elles sont. »

— « Je ne sache rien qui nous presse, dit M. de Marillac, et je ne vois pas ce que nous pourrions faire de meilleur ni de plus agréable que de faire durer cet entretien aussi longtemps que la journée. »

— « Dites, dites, ajouta M. Le Peletier, et philosophez hardiment ; nous sommes en lieu de liberté. »

— « Ce sera donc à condition, reprit M. Cordemoy, que si l'on fait un dialogue de notre entretien, on n'y mettra point ce que je vais dire ; car il n'en faudra pas davantage pour me décrier dans l'esprit de ceux qui croient que j'ai donné beaucoup de temps à la philosophie. »

— « Elle ne peut que vous faire honneur parmi les gens raisonnables, reprit M. Le Peletier, et ceux qui vous connaissent,

comme nous, savent bien que vous ne la regardez plus que comme un divertissement et que vous ne pensez à elle qu'aux heures où il est permis de se relâcher ; quoiqu'on voie bien qu'il faut que vous vous y soyez autrefois appliqué fort sérieusement pour vous [74 V°] la rendre familière jusqu'à vous en faire un jeu. »

— « Pour revenir aux passions, reprit M. Cordemoy, la première chose qu'il faut observer est que les deux parties qui composent l'homme sont tellement unies par la puissance divine que les pensées de l'âme sont nécessairement accompagnées de certains mouvements du corps et que, lorsque le corps a certains mouvements, il faut de nécessité que l'âme ait certaines pensées. Il y en a même qui veulent que l'union de l'âme et du corps ne consiste qu'en cette correspondance nécessaire des pensées de l'une et des mouvements de l'autre. (1) Or il y a des mouvements dont l'âme semble être la maîtresse, puisqu'ils ne se font que pour exécuter ce qu'elle désire ; mais il y en a d'autres que l'on voit bien qui ne dépendent point d'elle, puisqu'ils s'élèvent quand elle ne voudrait pas, qu'ils ne s'apaisent pas quand elle voudrait, et que, tant qu'ils durent, elle a nécessairement à leur occasion des pensées souvent très fâcheuses : c'est ce qu'on [75] appelle les passions de l'âme, parce qu'en effet elle semble souffrir de ces rencontres plutôt qu'agir. Elles s'excitent en deux manières. Premièrement à la présence des corps qui sont propres ou contraires à la conversation du nôtre et qui, faisant impression dans le cerveau par les organes des sens, font écouler les esprits animaux en divers muscles, (2) ce qui produit tous les divers mouvements, et au dedans, et au dehors, suivant l'institution de la machine de notre corps, selon qu'il faut nous éloigner ou nous approcher de l'objet. Et cela, étant fondé en raison mécanique, est tellement nécessaire qu'il est impossible qu'il n'arrive toutes les fois que l'objet est présent et que le corps est en sa disposition naturelle. L'autre manière d'exciter la passion est lorsque l'âme forme la pensée qui a accoutumé d'être jointe à cet ébranlement du cerveau dont nous avons dit que dépend le mouvement qui fait la passion de la part du corps ; car l'union admirable du corps [75 V°] et de l'âme fait qu'il est indifférent que le corps soit mû le premier ou que la pensée précède, puisque l'un suit toujours l'autre nécessairement. Mais il faut demeurer d'accord que la passion qui est excitée par la présence de l'objet est toujours plus forte par comparaison que celle qui ne vient que du souvenir, lorsque l'âme rappelle l'idée de cet objet qui souvent est fort effacée. Et cette représentation est encore plus faible lorsque nous n'avons pas en nous-mêmes l'objet présent, mais qu'il nous est seulement dépeint par un autre qui souvent n'en a aussi formé l'idée que sur un récit. Car alors ce n'est plus rappeler une idée que nous avons eue, mais en former une nouvelle sur l'original de celles que nous avons. De sorte que si jamais

(1) Cordemoy allait publier deux ans après, (1666), le *Discernement du corps et de l'âme*, puis, en 1668, le *Discours physique de la parole*.

(2) C'est la célèbre théorie de Descartes sur l'union de l'âme et du corps.

nous n'avons eu un pareil objet présent, la chose nous touche peu, et toujours le récit devient moins touchant à mesure qu'il s'éloigne de celui qui a été ému par l'objet même.

« Comme celui qui parle ne peut exciter les [76] passions qu'en cette seconde façon, il est difficile qu'il émeuve considérablement s'il n'use d'un grand artifice, et s'il ne répare d'ailleurs ce que le récit diminue de la force de l'objet. C'est cet artifice qui est propre à la rhétorique, et voici en quoi il consiste, au moins ce qui s'en présente à mon esprit. Il faut, autant qu'il est possible, parler d'une chose singulière, (1) comme un tel homme qui a fait une telle action, et il faut que cette chose soit proportionnée au sens, en sorte que si elle était présente telle qu'elle est dépeinte, elle ne manquât point de toucher ; et pour cela, il faut encore, ce me semble, que l'action qu'on attribue à cet homme ou l'état auquel on le décrit ait quelque chose de peu commun, car comme les corps qui nous environnent ne se font point sentir s'ils n'ébranlent les organes de nos sens d'une façon extraordinaire, tout de même nous ne sommes point émus des objets [76 V°] qui nous sont familiers, et nous voyons même que l'habitude nous rend insensibles aux choses les plus touchantes. Et c'est par cette raison que les gens qui ont beaucoup d'expérience, et surtout les juges, sont les plus difficiles à émouvoir, au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que de faire pleurer les enfants et mettre en colère les gens rustiques.

« Voilà quelle est la chose qui peut toucher. Mais tout dépend de la manière de l'exposer, car ceux qui n'y ont pas réfléchi pèchent en deux façons. Les uns disent la chose simplement et froidement, en sorte qu'elle ne fait aucune impression ; les autres s'emportent tout d'abord et exagèrent l'action dont ils se plaignent, sans la dire, ou, s'ils en disent quelque chose, c'est avec tant de confusion, qu'on ne peut voir précisément ce qui les anime, quoiqu'on voie bien qu'ils sont fort passionnés. Ceux [77] qui ont étudié tombent dans d'autres inconvénients pour éviter ceux-là : ils emploient de l'artifice, mais, pour l'ordinaire, il est si visible que personne n'y est surpris. Souvent même il est si peu sérieux qu'il ne tombe pas dans la pensée des auditeurs qu'on ait voulu les toucher, mais seulement que l'orateur a voulu montrer son adresse et divertir la compagnie. Aussi on l'écoute avec un esprit fort tranquille et un visage fort serein. Et on dit au sortir de là qu'il a fait merveille, mais on le dit en riant.

« Donc pour éviter tous ces défauts et toucher effectivement, je souhaiterais qu'on commençât par exposer le fait qu'on croit

(1) On retrouverait dans son *Discours sur la prédication*, écrit par Fleury en 1688, beaucoup de ces idées, qui sont exprimées par la bouche de Cordemoy, mais qui étaient aussi celles des jeunes réformateurs : horreur des divisions et subdivisions, nécessité, « pour rendre le discours touchant, de mettre des choses singulières devant les yeux » des auditeurs, ... « par des images qui saisissent vivement l'imagination, et par des figures qui remuent les passions. » (*Opuscules de l'Abbé Fleury*, t. II, p. 678 et sq.)

touchant, et qu'on l'exposât très simplement, mais très exactement aussi, n'omettant aucune des circonstances qui peuvent servir à conformer une idée vive et distincte dans les esprits [77 V°] des auditeurs. Cela se fait par une figure qu'on appelle, je pense, hypothèse ou diatypose, le nom n'y fait rien ; mais je sais bien que c'est celle qui met la chose devant les yeux de ceux à qui l'on parle. Souvent cette exposition naïve suffit pour toucher beaucoup, comme dans les sujets atroces, et c'est toujours le moyen le plus sûr de tous. Je vous dirai, ajouta-t-il alors, que jamais discours ne m'a touché comme la lecture de certains mémoires de la Ligue, où le massacre de la Saint-Barthélemy est décrit dans le détail, avec toutes les circonstances des lieux et des personnes, et des différentes manières dont on les faisait mourir. Et vous pouvez tous avoir remarqué qu'un procès-verbal de visite d'un corps mort, ou la déposition des témoins qui se sont rencontrés à un meurtre sont plus touchants mille [78] fois que la plupart des discours étudiés.

« Aussi les plus grands maîtres ont suivi cette méthode. Homère est fort touchant, et cependant il ne fait que réciter, sans qu'il y ait presque aucune réflexion. Mais il raconte très exactement, et on peut dire qu'il peint aux oreilles. (1) S'il disait seulement qu'Achille tua un grand nombre d'ennemis, cela ne ferait point d'impression : mais il les nomme ; il dit quelle était leur naissance et leur condition afin qu'on ne croie pas que ce sont des personnes imaginaires ; il marque les endroits où ils sont blessés ; il fait voir le sang couler, et fait entendre le bruit des corps qui tombent. Souvent même il observe en quelle posture ils demeureraient sur place. Ainsi il remplit tellement l'imagination du lecteur qu'on croit avoir l'objet présent devant les yeux. »

« C'est là sans doute le principal moyen d'émouvoir, continua [78 V°] M. Cordemoy, mais il faut demeurer d'accord que l'exagération est fort utile quand elle est faite avec un grand sérieux et quand l'orateur paraît véritablement possédé de la passion qu'il veut exciter dans les autres, car il y a bien des circonstances qui pourraient échapper si elles n'étaient relevées. Et les grandes figures qui font paraître de la passion dans celui

(1) Cette idée revient souvent sous la plume de Fleury. Dans son *Discours sur l'Ecriture Sainte*, à propos du sacrifice d'Abraham, il note que « les choses importantes sont peintes comme si on les voyait ; vous y trouvez tout ce qui vous doit toucher... » (Rondet, *Opuscules de l'abbé Fleury*, t. II, p. 639)

Quintilien, avant lui, avait remarqué cette « sorte d'évidence qui consiste à représenter toute une action comme dans un tableau », et signalé à notre admiration cette description de Virgile « où le poète nous peint les allures et les mouvements des deux athlètes avec tant de vérité qu'on croirait assister à leur lutte. » (*Inst. orat.* L. VIII, ch. III.)

« L'éloquence dit Pascal, est une peinture de la pensée. (*Pensées et Opusc.* p. 329.)

Et Fénelon : « Toute l'éloquence se réduit à prouver, peindre et toucher... Peindre, c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances d'une manière si vive et si sensible, que l'auditeur s'imagine presque les voir. » (*Dial. sur l'éloquence* II.)

qui parle ne conviennent pas au simple récit. Je croirais donc qu'un orateur ne pourrait manquer d'émouvoir si, après avoir décrit un fait particulier très nettement, il relevait ce qu'il y a de plus extraordinaire, par des considérations fortes et solides, s'il employait bien à propos les figures dont se servent naturellement les personnes passionnées, et s'il les accompagnait du ton de voix et du geste qui convient le mieux au mouvement dont il veut paraître plein. Je crois, dis-je, qu'un discours de cette nature serait [79] une espèce de machine qui ne pourrait manquer d'émouvoir les auditeurs aussi nécessairement que l'objet même ; et ceux qui l'entendraient ne songeraient plus ni à celui qui parle, ni au lieu où ils sont, ni si l'on dit bien ou mal, mais seulement à la chose dont on parle. Mais surtout, je le répète, et je ne le saurais trop dire, il faut que ce discours qui doit toucher soit extrêmement sérieux. Car sitôt que l'auditeur s'aperçoit qu'on le joue, pour peu même qu'il le soupçonne, qu'on veut user d'artifice, tout est gâté.

« Cependant les citations ne peuvent servir à autre chose, et elles ne sont propres qu'à faire tout le contraire de ce que nous avons dit.

« Premièrement elles détournent l'esprit des objets présents et sensibles, pour leur en présenter d'autres tout-à-fait étrangers au sujet et souvent si éloignés qu'ils ne sont pas capables de nous [79 V^o] toucher. De plus, ce qu'on dit en citation est ordinairement fort commun. C'est toujours le jugement de Salomon dans une cause d'Etat ; toujours le désespoir de Lucrece quand on parle contre un ravisseur. Cependant nous trouvons qu'il n'y avait que les choses extraordinaires qui pussent toucher. Et si l'on veut dire quelque chose de singulier et de nouveau, on fera encore pis ; car, comme ce sera quelque trait d'histoire ou quelque endroit de la fable peu connu, il faudra faire un long circuit pour l'expliquer avant que de venir à l'explication, et il n'y aura guère d'auditeurs à qui ce détour ne fasse perdre de vue le sujet dont on parlait. Enfin, quelque part que vous placiez la citation, elle nuira aux mouvements. De la mettre dans ce récit d'Etat et dans cette peinture naïve de l'objet touchant, il n'y a pas d'apparence ; [80] il faut donc la rejeter dans l'amplification, et c'est aussi où on la met d'ordinaire. Mais il est comme impossible de le faire en conservant le sérieux qui, néanmoins, est absolument nécessaire ; car j'appelle ici sérieux ce qui paraît naturel et véritable. Or dites-moi de bonne foi qui est l'homme qui, lorsqu'il est emporté de colère, ou abattu de douleur, va rechercher ce qu'a dit Cicéron ou Virgile ? (1) Et qui est celui qui se souvient en cet état de ce qu'il a étudié fort en repos ? Et pour vous montrer que je ne le dis point par une aver-

(1) Cela se voyait pourtant au barreau et Louis Racine, dans ses *Mémoires* sur la vie de son père, (*Remarques sur les tragédies de Jean Racine*) rappelle comment Bellièvre, demandant à la reine Elisabeth la grâce de Marie Stuart non content de raconter plusieurs traits de l'histoire ancienne, avait cité des passages d'Homère, de Platon et de Callimaque.

sion particulière contre les citations, je soutiens que la loi est générale, et qu'on doit bannir des endroits pathétiques généralement tout ce qui sent l'affectation, quelque beau qu'il semble d'ailleurs. »

— « Quintilien le dit si bien, ajouta M. Le Peletier, lorsqu'il montre que plus la passion est grande, moins il doit y avoir d'ornement pour le discours. Il va jusqu'à dire qu'on a [80 V°] de l'aversion pour celui qui veut paraître éloquent dans une cause où il y va de sa ruine, et qui est si peu occupé de sa douleur qu'il a le loisir de le bien dire. » (1)

— « Il dit encore ailleurs, ajoutai-je, qu'on ne peut pas souffrir un homme qui pleure en cadence, ou qui dit des pointes (2) dans la chaleur de sa colère. Et je vous dirai là-dessus que je n'ai jamais vu cette impertinence poussée plus loin que dans les comédies espagnoles. Ils disent des pointes, ils font des allusions, et débitent des sentences depuis le commencement d'une pièce jusqu'à la fin, sans considérer ni les personnes qui parlent, ni l'état où elles se trouvent ; et je me souviens d'une comédie de Lope, (3) où un vieillard qui vient de recevoir un soufflet, comme vous pourriez dire le père du Cid, dit qu'ayant reçu cet affront pour le service de son roi, les cinq doigts de celui qui le lui a fait ont écrit sur son visage une inscription glorieuse de cinq lignes, et que sa tête sera conservée comme le [81] papier qu'on garde après y avoir écrit, mais que l'autre périra comme la plume que l'on taille incessamment. En vérité cette comparaison montre bien que ce n'est pas le vieillard offensé qui parle, mais Lope, qui écrit et rêve à sa plume et à son papier. »

On rit un peu de la comparaison espagnole, et M. Cordemoy continua : « N'en riez point tant : il faut moins se détourner pour parler de sa plume et de son papier que pour chercher des passages dans un livre. Mais enfin, pour revenir, vous voyez vous-mêmes qu'un homme ne peut émouvoir s'il ne paraît ému en disant des choses qui ne peuvent venir que d'une méditation froide, et qui marque évidemment de l'étude et de la préparation. Il ne faut même que cela pour gâter tout le véritable artifice qu'on aurait pu employer pour détendre l'esprit de l'auditeur et

(1) An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, praecipuè qui apud victorem et principem pro se ipse dicat, frequenti translatione, fictis aut repetitis ex vetustate verbis, compositione, quæ sit maximè a vulgari usu remota, decurrentibus periodis, quam laetissimis locis sententiisque dicentem ? (*Inst. orat.* XI, I.)

(2) *Pointe*, « pensée qui surprend par quelque subtilité d'imagination, par quelque jeu de mots. » (*Acad.* 1694.)

(3) Les comédies de Lope de Vega parurent, en 28 volumes, de 1609 à 1647 et furent plusieurs fois réimprimées ensuite. Fleury avait pu les lire dans le texte original : il savait en effet l'espagnol. Il écrivait dans un mémoire sur M. de Gaumont, conseiller au Parlement : « Il me prêta les (*Œuvres* de cette sainte (sainte Thérèse) en espagnol ; et je les lus avec grand plaisir, au moins la vie et les fondations. » (*Nouveaux Opuscules de l'abbé Fleury*, par M. Emery, 1807.)

C'est Corneille que Fleury vise ici à travers Lope de Vega. De même, en reprochant aux tragédies « l'obscurité dans le sujet, souvent peu connu », il devait songer à *Don Sanche*, *Héraclius* ou *Rodogune*.

pour le refroidir entièrement. Après quoi [81 V°] il n'y a plus moyen de revenir, et sitôt qu'il s'est aperçu de l'artifice, il n'est plus capable d'être trompé. J'ai vu en une rencontre un de nos Anciens éviter assez adroitement cet inconvénient. Car s'étant engagé dans un grand mouvement à dire un passage d'Horace assez long, il le dit sans rien diminuer de la contention de sa voix et de la force de son action, et le dit avec une telle précipitation qu'elle ne fit pas mauvais effet, parce qu'il semblait ne chercher qu'à s'en débarrasser, comme d'une chose qui lui échappait malgré lui. Mais, en vérité, c'est bien prendre de la peine pour un chétif ornement, qui ne sert de rien et qui peut nuire beaucoup, puisque, comme je vous ai fait voir, les citations nuisent à toutes les parties du discours, soit à celles où l'on instruit, ou par la simple proposition ou par le raisonnement, soit à celles qui servent pour émouvoir les passions ou pour les calmer. Il est vrai que je n'ai point traité ce dernier [82] point, mais c'est principalement dans les exordes qu'on apaise les esprits, et il me semble que ceux qui citent conviennent assez qu'on ne le doit pas faire dans les exordes. De plus, je ne vois que deux moyens de calmer les passions qui nous sont contraires : les réflexions de bon sens qui peuvent ramener un esprit à soi, ou les railleries surprenantes qui peuvent le détourner malgré lui de l'objet qui le possède. »

— « Prenez garde, dis-je alors, qu'on ne se serve de citations pour faire cette diversion d'esprit et qu'on ne les fasse ainsi servir à l'éloquence en quelque chose. »

— « En tout cas, reprit M. Cordemoy, elles ne serviraient que comme les faux tons dans la musique. Et par là vous pouvez voir combien il faudrait de jugement pour les employer, et quelle estime elles méritent par elles-mêmes. »

« Mais enfin, pour achever ce discours, car je vois que le soleil baisse, et vous serez bien aise de faire encore un tour d'allée, les citations ne nuisent-elles pas assez puisqu'elles sont [82 V°] cause qu'on n'étudie pas la véritable éloquence? Car vous m'avouez qu'il est plus important de savoir trouver des raisons solides et de bons moyens, de les savoir bien arranger et bien tourner que de dire de beaux passages. Je pense que vous conviendrez encore qu'il est plus nécessaire de parler sur-le-champ après avoir préparé sa matière et le tour qu'on veut lui donner. (1) J'ai de puissantes conjectures que les Anciens en

(1) Telle était aussi la pensée de La Bruyère et de Fénelon.

« Ce temps si long, dit le premier dans son chapitre *De la Chaire*, (§ 29), que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matière, que le tour et les expressions naissent dans l'action et coulent de source ; se livrer, après une certaine préparation, à son génie et aux mouvements qu'un grand sujet peut inspirer. »

« Je voudrais, dit le second dans sa *Lettre à l'Académie*, (ch. IV), qu'un orateur se préparât longtemps en général à acquérir un fonds de connaissances, et pour se rendre capable de faire de bons ouvrages. Je voudrais que cette préparation générale le mît en état de se préparer moins pour chaque discours particulier. »

Sur ce point, Fleury trouvait son idéal dans Bossuet. (*Mémoires de Ledieu*.)

usaient ainsi, et vous voyez qu'ils n'ont pas défini la rhétorique l'art de bien écrire, mais l'art de bien dire. (1) Je voudrais donc qu'on eût encore la facilité de l'expression, la voix et le geste formé, avant que de chercher des passages. Et si je permettais d'en user, ce ne serait qu'à ceux qui auraient acquis toutes les parties que je viens de marquer, puisqu'elles sont, sans comparaison, plus nécessaires. Mais si les orateurs grecs et [83] latins, qui avaient, je ne dirai pas plus d'esprit et de sens, mais toujours beaucoup plus de loisir que nous, trouvaient à peine assez de temps dans la vie pour acquérir toutes choses, je ne sais quand nous pourrions nous permettre d'user des passages, puisqu'il est, ce me semble, contre le bon sens de ne leur pas préférer tout ce que nous trouvons être beaucoup plus nécessaire. »

M. Cordemoy ayant achevé de parler, on se leva pour se promener, et M. de Marillac dit : « Tout ce que vous venez de dire me paraît assez raisonnable ; toutefois, je ne saurais demeurer d'accord qu'un discours, pour être touchant, doive être sec et dénué d'ornements comme vous le prétendez. Et pour vous le montrer, je vous demande quelle est la fin des pièces de théâtre et principalement des tragédies, sinon d'émouvoir les passions ; et cependant, en avez-vous quelqu'une parmi nous qui fût de ce style simple et sévère que vous voudriez [83 V°] établir ? Ne voyez-vous pas au contraire qu'elles sont pleines de pensées délicates, de sentiments extraordinaires, et de ces beautés qu'on ne rencontre pas dans la seule imitation de la nature ? Je vois bien que vous m'allez dire qu'elles pèchent en cela et qu'elles ne sont pas conformes aux règles, car vous n'avez pas d'autre réponse à me faire ; mais pensez-vous que nous n'ayons pas de poètes qui sachent les règles ? Et ne voyez-vous pas au contraire qu'ils les savent jusqu'à les ajuster à nos mœurs, et qu'ils suivent pour première règle de plaire à leur siècle ? C'est aussi à quoi ils réussissent fort bien. Et ils n'y réussissent que par cette voie, car les endroits où l'on applaudit le plus sont justement de ceux où il y a de ces beautés qui vous déplaisent. »

— « Cela est étrange, répondit M. Le Peletier, que vous vouliez défendre un abus par un autre, et prouver qu'on doit mal plaider parce qu'on fait [84] mal la tragédie. Je demeure d'accord avec vous que les pièces de théâtre doivent toucher ; mais c'est pour cela même que je prétends qu'elles ne doivent rien avoir que de très naturel. Non pas seulement parce que les règles le veulent, mais parce que la raison et l'expérience nous montrent évidemment qu'elles ne peuvent être touchantes que par cette voie. Voyez que (2) la comédie a reçu d'éclat depuis

(1) « Rhetoricam esse benè dicendi scientiam » (Quintilien, *Institution orat.* L. II, ch. XV.)

(2) Voyez que est mis pour *rouez ce que*. La langue du XVI^e siècle, fidèle à la construction latine, mettait ainsi le pronom interrogatif *que* (*quid*) au lieu du pronom conjonctif que nous employons aujourd'hui.

« L'on ne sut jamais qu'il devint. » (Amvot.)

« Je sais que c'est, vous êtes offensée. » (Malherbe, V, 27.)

que nous avons un homme (1) qui suit Térence de plus près, qui s'attache à copier naïvement les sottises et les faiblesses des hommes, et qui bannit autant qu'il peut la fleurette et la phrase poétique. (2) Je ne doute point que la tragédie eût autrement de sectateurs si quelqu'un la poussait un peu plus loin qu'elle n'a été jusqu'à présent parmi nous, si l'on en retranchait les tendresses et les douceurs qui ne sont nullement de son caractère, si on la dépouillait absolument et de tous [84 V°] les ornements qui témoignent de l'affectation et qu'on n'y laissât que ce qu'elle doit avoir, c'est-à-dire des passions violentes, comme la colère et la douleur, mais qu'on les poussât jusqu'où elles peuvent aller naturellement, sans les contraindre et sans les outrer. »

— « Je pense, ajoutai-je alors, qu'il n'y aurait guère moins à réformer dans la représentation que dans la composition, et il me semble que les comédiens s'éloignent bien autant que les poètes du naturel et du vraisemblable. (3) Tout cela vient appa-

Corneille dit de même :

« Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi. » (*Hor.* IV. 2.)

Litré regrette cette locution archaïque et malheureusement tombée en désuétude.

(1) Il s'agit de Molière. Fleury devançait de dix ans l'éloge fameux de Boileau :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix...

(*Art. Poét.* III, 393.)

(2) Ailleurs, Fleury revient sur la Comédie, qu'il trouve « toujours presque également dangereuse, » et il loue de nouveau Térence de ce que, « sans jamais faire le bouffon ni le plaisant, il divertit par la seule composition de son ouvrage. » (*B. N. F. Fr. Mss.* 9519, p. 276.)

Après Fleury, Boileau proposera Térence pour modèle :

Contemplez de quel air un père, dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence.

(*Art. poét.* Ch. III, p. 415.)

La Fontaine, dans son *Épître à Huet*, met Térence en première ligne. Bossuet fait lire et admirer Térence au Dauphin, et semble épuiser pour lui le vocabulaire de la louange dans sa *Lettre à Innocent XI*. Racine préfère Ménandre et Térence à Plaute et Aristophane (Préfaces des *Plaideurs* et de *Bérénice*.)

Fleury, remarquons le, n'allait pas jusqu'à donner, comme le firent Boileau, (*Art. poét.* III, 392-427), La Bruyère (*Des ouvrages de l'esprit*) et Fénelon, (*Lettre à l'Ac.* VII), la préférence à Térence sur Molière. Et son jugement était écrit avant l'apparition des grandes pièces de Molière, avant *Don Juan*, *le Misanthrope*, *Tartufe*, *l'Avare*...

(3) Telles étaient les idées que Molière venait de défendre en 1659, dans les *Précieuses ridicules*, et en 1663, dans *l'Impromptu de Versailles*. M. Eugène Despois, écrit dans sa notice sur *l'Impromptu de Versailles* que cet à propos « fut surtout une réplique aux attaques des comédiens jaloux. La rivalité entre l'Hôtel de Bourgogne et la troupe de Molière datait de l'installation de celle-ci à Paris en 1658. Les grands comédiens, la seule troupe royale, comme la *Gazette* ne manque pas de le répéter, passaient pour exceller dans le genre noble et ne jouaient guère autre chose...

« Molière avait des idées très particulières et qu'il ne réussit pas à faire partager à son siècle, sur la déclamation théâtrale : il trouvait que celle des grands comédiens manquait de naturel, et il avait déjà placé en la bouche de Mascarille cette critique sous forme d'éloge : « Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des

remment de ce qu'on n'étudie que par imitation les uns des autres, les poètes en lisant des poésies, les comédiens en voyant jouer, et qu'on n'observe pas assez la nature. Car il n'y a point de livre qui nous puisse apprendre à exprimer les passions comme la considération attentive d'un homme en colère ou d'une femme affligée : ce sont les originaux sur lesquels il faudrait toujours travailler, et ce sont aussi ceux [85] que les Anciens se proposaient uniquement. »

— « Mais les Anciens eux-mêmes, dit M. de Marillac, usaient fort d'ornements et nous les avons pris d'eux. Sénèque n'est-il pas tout plein de sentences, de pensées tournées et même cherchées, et de grandes descriptions? »

— « Il est vrai, répondis-je, mais quand je parle d'Anciens en matière de tragédie, je parle des Grecs, car nous n'avons point de poète latin qui ait excellé en ce genre, de ceux qui sont venus jusqu'à nous. A l'égard des Grecs, Sophocle me paraît estimé de tout le monde, et il semble que c'est celui qu'on devrait plutôt prendre pour modèle. (1) Aussi son style est extrêmement naturel ; et on peut remarquer qu'il employait toute son industrie, non pas à chercher des pensées et des mots surprenants, mais à bien ménager un événement et à peindre bien naïvement de grandes passions ; et il le faisait avec une telle exactitude qu'il ne [85 V°] craignait point de représenter les grands cris et les discours entrecoupés qui échappent dans les douleurs fort aiguës. Il ne faut donc pas s'étonner si ces pièces faisaient grand effet, et si elles excitaient effectivement la passion ou l'indignation des spectateurs. (2) Les poètes en prenaient les véritables

ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?... » (*Les Précieuses ridicules*, Sc. IX.) (Collection des grands écrivains français, *Œuvres de Molière*, t. III, p. 373.)

(1) C'est aussi l'avis de Boileau. (*Art. poét.* Ch. III, 75 et ss.)

(2) A ces passages se rapporte une page de notes sur la tragédie, écrites de la main de Fleury, et qui se trouvent égarées dans le Mss. 9519, p. 269) :

« Défauts de la tragédie.

- « Obscurité dans le sujet, souvent peu connu.
- « Sentiments trop délicats et trop peu naturels.
- « Disent trop franchement leurs crimes.
- « Style trop élevé, vers trop tournés, pointes, rencontres.
- « Habits trop éloignés de la vraisemblance, trop peu convenables aux affections, désespoir, etc. Trop de plumes, de rubans, de broderies, etc.
- « Les rois trop peu accompagnés.
- « Trop mauvais ornements aux décorations.
- « Acteurs regardent trop les spectateurs et semblent trop leur parler.
- « Viennent trop avant sur le théâtre avant de parler.
- « Demeurent trop oisifs pendant que les autres parlent.
- « Attendent trop patiemment leur rang pour parler, même dans les passions.
- « Sont trop immobiles et craignent trop de s'approcher pour s'embrasser, se retenir, etc.
- « Prévoient de trop loin ceux qui doivent les interrompre.
- « Se parlent d'un ton trop déclamateur.

bles moyens, et on peut dire sans aucune exagération que les pièces de théâtre étaient beaucoup plus sérieuses que ne sont nos plaidoyers, puisqu'elles étaient beaucoup plus touchantes, plus solides, en un mot plus conformes à leur fin. »

— « Mais quoiqu'il en soit, reprit M. de Marillac, les citations plaisent, car j'en reviens toujours là, on les estime, on leur applaudit, et vous ne pouvez pas réformer vos auditeurs ni leur faire changer de goût. (1) »

— « Il faut faire distinction, répondit M. Le Peletier. Au Palais comme partout ailleurs, il y a de deux sortes de personnes : les uns ont des lumières propres, acquises ou naturelles, et sont capables de juger par eux-mêmes de la bonté de ce qu'ils entendent ; et ceux-là, soit qu'ils aient étudié ou non, feront peu de [86] cas des citations s'ils ne consultent qu'eux-mêmes. S'ils n'ont point de lettres, étant d'ailleurs gens de bon sens, ils seront bien aises qu'on ne les entretint point de ce qu'ils ignorent lorsqu'il n'est pas à propos de les instruire. Et s'ils souffrent les citations sans en murmurer, c'est parce que, ne les entendant pas, ils croient bonnement qu'elles sont nécessaires à la cause, et qu'elles servent à persuader ceux qui les entendent. Et si ce sont des gens de lettres, il est impossible qu'ils n'aient observé combien les citations sont éloignées de la véritable éloquence. Ce n'est pas que je veuille accuser d'ignorance tous ceux qui ne sont pas de notre opinion : un mensonge aussi évident serait un mauvais moyen pour la défendre. Je sais qu'il y a des personnes de très grand esprit et de très grand savoir qui témoignent approuver les citations ; mais, comme on aime à se flatter dans ses pensées, je vous avoue que je ne puis m'empêcher de croire qu'ils donnent cette approbation au goût des autres et qu'ils louent les citations parce qu'ils estiment, comme vous, [86 V°] qu'elles sont utiles à la multitude. »

— « Peut-être ferions-nous mieux, ajoutai-je, d'imiter la politique de ces grands génies qui, connaissant mieux que nous la perfection de l'éloquence, ne veulent pas néanmoins la proposer à tout le monde, parce qu'ils voient que les esprits de notre siècle n'en sont pas encore capables. »

— « Nous pouvons du moins, reprit M. Le Peletier, dire librement ce que nous en pensons. Et pour revenir à ces illus-

« Ne s'abandonnent pas assez aux grandes passions, où il faudrait crier, s'évanouir, etc.

« De la comédie

« Amours et générosités trop métaphysiques.

« Style trop élevé ou trop satirique, enfin trop peu naturel ; vers trop pompeux.

« Habits trop magnifiques ou trop extravagants. »

(1) A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode ?
Mais qu'en dit l'Assemblée ?

— Il est fort à la mode.

(*Les Plaideurs*, Act. III, Sc. III)

tres protecteurs des citations, je crois que, s'ils les estiment effectivement, ce n'est qu'en faveur des autres. Il n'y a donc que les esprits médiocres qui aiment effectivement les citations et qui leur applaudissent de bonne foi. Ce n'est pas qu'ils voient des beautés que les autres n'aperçoivent pas, et qu'ils aient de l'aversion pour la véritable éloquence. Quoiqu'ils ne soient pas capables de la connaître, ils sont néanmoins capables d'en sentir l'effet, puisque ce sont des hommes comme nous, et non pas des bêtes. De sorte que, lorsqu'ils entendent un raisonnement solide et bien suivi, [87] ils sentent le plaisir qu'il y a de connaître la véritable éloquence ou de croire la connaître. Et lorsqu'on dit quelque chose de véritablement touchant, ils en sont émus les premiers et ils approuvent aisément les sentiments que l'orateur leur veut donner. Il est vrai qu'ils n'y font pas de réflexion et qu'ils ne croient pas que ce soit là ce qui s'appelle bien dire. Il peut même arriver qu'ils croiront la cause fort bonne et ne tiendront pas l'avocat fort éloquent, quoique ce ne soit que son éloquence qui leur ait donné bonne opinion de la cause. Mais ces mauvais jugements ne viennent que des impressions que leur ont données les demi-savants, et de la fausse idée qu'ils ont de ce qui s'appelle la rhétorique, qu'ils croient ne devoir consister qu'en de grands mots et des manières de parler extraordinaires, (1) de sorte qu'ils s'imaginent qu'il n'y a point d'art à tout ce qu'ils entendent bien, et qu'ils pourraient, ce leur semble, imiter facilement. Ainsi les jugements qu'ils font d'eux-mêmes sont conformes [87 V°] aux intentions d'un bon avocat qui ne veut que gagner sa cause ; et ce n'est que par l'autorité et l'intention d'autrui qu'ils disent souvent, même sans en être intérieurement persuadés, ce qui peut nuire à la grande réputation.

« Ainsi, des deux genres d'auditeurs que l'on peut avoir, les uns n'estiment point les citations pour eux, mais pour les autres, et les autres ne les estiment point par eux-mêmes, mais sur la foi de ceux qu'ils estiment plus éclairés.

« Or je ne crois pas qu'ils soit difficile de faire changer de sentiment à ces gens qui n'en ont que d'empruntés. Il ne faut qu'avoir la hardiesse de produire ce qu'on estime le meilleur et croire fermement que la multitude l'approuvera à la fin, et quittera les fausses opinions aussi légèrement qu'elle les avait embrassées. Nous en avons des exemples dans les autres arts. Les manières gothiques en architecture et en peinture étaient autrefois suivies et approuvées de tout le monde. Ceux qui ont

(1) « Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. » (Pascal, *Pensées et Opusc.* p. 195) « La vraie éloquence se moque de l'éloquence. (*Ibid.* p. 321)

« Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et longtemps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, à la force des poumons. Les pédants ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots et de la rondeur des périodes. » (La Bruyère. *Des ouvrages de l'esprit*, § 55.)

été les plus savants dans ces arts [88] n'ont pas laissé de les condamner ouvertement et de suivre l'antique autant qu'ils ont pu, et ils ont enfin rangé le plus grand nombre de leur côté. Il n'y a pas cinquante ans que Ronsard était encore le prince des poètes : vous voyez comme il est aujourd'hui décrié, et comme on s'est défaté de ses ornements recherchés et de cette affectation de parler doctement qui le faisait tant admirer de nos pères. (1) Il en arrivera de même de tout ce qui n'est estimé que parce qu'il est à la mode, ou parce qu'il est moins mauvais que ce qui a précédé, quoiqu'il soit encore fort imparfait. Car le vulgaire qui ne connaît pas la véritable perfection des arts se contente de tout faute de mieux, et ne croit pas qu'on puisse aller au delà de ce qu'il voit, au lieu que les habiles gens qui ont la véritable idée de cette perfection sont très difficiles à contenter. Mais aussi quand ils approuvent quelque chose, on peut s'assurer qu'il sera toujours estimé, parce que leur jugement est fondé sur la perfection de la [88 V^e] chose en elle-même et sur la conformité qu'elle a avec la droite raison qui ne change point. (2) Et c'est pour cela que nous admirons encore aujourd'hui tous les ouvrages des Grecs et que nous trouvons ridicule presque tout ce qui était estimé dans le Moyen-Age. Il ne faut donc pas dire qu'on doive citer pour contenter l'auditoire, puisque la multitude applaudira toujours à tout ce qu'on voudra, pourvu que les habiles gens disent que c'est beau.»

— « Tout cela est bien raisonné, dit M. de Marillac, et il n'y a rien de plus beau dans la spéculation. Mais je doute fort si l'exécution en serait heureuse, et je craindrais qu'il n'en arrivât comme de la plupart des réformations qui donnent dans la vue par l'idée d'une haute perfection ; mais quand on vient à la pratique, on rencontre aussi mille inconvénients qui font voir que la chose n'est pas possible ou qu'elle n'était pas avan-

(1) Ronsard en effet, mort en 1585, fut d'abord reconnu partout en Europe comme le prince des poètes. « Vingt ans après, dit M. Georges Pellissier, Malherbe biffait tout Ronsard d'un trait de plume, et cette gloire si éclatante sombrait dans l'oubli. » (*Hist. de la Litt. française* de Petit de Julleville, t. III, p. 191.) Une édition des œuvres de Ronsard paraissait bien encore en 1623 et Ronsard comptait bien encore des disciples, Corneille même à ses débuts. Mais, en 1640, le crédit de Malherbe montait. Il fallut au P. Bonhours un réel courage pour louer Ronsard, en 1671, dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Après Fleury, Boileau, (*Art. poét.* I, v. 113.) La Bruyère. (*Des ouvrages de l'esprit* § 42). Fénelon, (*Lettre à l'Académie*, V), dénigrèrent Ronsard. Nos deux siècles classiques le dédaignèrent ainsi, jusqu'à ce que justice lui fût rendue par Sainte-Beuve, (*Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle* 1828.)

« Personne aujourd'hui, pouvait dire M. Victor Bérard au Sénat le 28 août 1924, ne conteste que le nom de Ronsard soit parmi les plus grands, non seulement de notre histoire littéraire, mais encore de notre œuvre intellectuelle...

(2) Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

(*Art. poét.* Ch. I, 36-37.)

tageuse. Car prenez garde que si l'on vous en croit, il ne sera plus permis d'orner les plaidoyers ; il ne faudra rien dire que de très sérieux, et il faudra faire profession d'une éloquence plus sévère et plus triste que la [89] philosophie la plus austère. J'appréhenderais qu'on y réussit fort mal, et je vous assure que je ne voudrais pas en faire l'essai : car ayez de bonnes raisons tant qu'il vous plaira, il faut de l'ornement, et si vous ne plaisez, vous n'êtes pas écouté. »

— « Mais si on vous faisait voir, dit M. Le Peletier, que les citations ne sont point des ornements, auriez-vous encore sujet de vous plaindre ? »

— « Non, reprit M. de Marillac, mais comment pouvez-vous nier qu'elles ornent le discours ? »

— « Souvenez-vous, s'il vous plaît, dit M. Le Peletier, que M. Cordemoy nous a montré que les citations dont il s'agit sont inutiles, puisqu'elles ne contribuent point à faire paraître une cause meilleure et qu'on ne doit chercher qu'à la faire paraître bonne. Il nous a fait voir encore qu'elles y nuisent beaucoup, parce qu'elles embarrassent les preuves et qu'elles refroidissent les mouvements. Après cela on ne doit plus les tenir pour de véritables ornements du plaidoyer, quelque [89 V^o] beauté qu'elles puissent avoir en elles-mêmes. Car avant que de songer à embellir une chose, il faut supposer qu'elle soit ce qu'elle doit être, et qu'elle ait tout ce qui lui est nécessaire. Et il est impossible qu'un discours soit un beau plaidoyer, s'il n'est pas même un plaidoyer. De sorte que tout ce qui nuit à ce qui est essentiel au plaidoyer, c'est-à-dire à l'instruction et aux mouvements, ne peut jamais orner un plaidoyer, puisque l'ornement suppose de nécessité l'essentiel et le solide. Cependant, faute de prêter attention à ce principe, qui me semble évident par lui-même, on gâte la plupart des choses qui ont été inventées pour la commodité de la vie, sous prétexte de les orner, comme les maisons que l'on rend mal logeables pour faire un bel escalier ou un beau vestibule, et comme nos habits mêmes, sans aller plus loin, qui ne sont incommodes que parce qu'on veut qu'ils plaisent. Il ne faut pas seulement que la chose soit pour l'embellir, il faut qu'elle soit entière ; [90] et c'est pourquoi, si l'ornement d'une partie nuit au rapport qu'elle doit avoir avec tout le reste, il n'est pas même ornement pour cette partie. Par exemple, si sur ce principe véritable qu'un tableau n'est fait que pour plaire, et qu'il n'y doit rien avoir que de beau, un peintre, voulant représenter un Hercule, lui faisait un visage d'Adonis, ce visage, qui serait beau s'il était détaché de tout le reste, ne le serait point du tout dans ce tableau, parce qu'il ferait que ce tableau ne représenterait pas un Hercule, mais un monstre. Et si le peintre était assez ignorant pour embellir extraordinairement un œil, ou quelque partie encore plus petite, sans regarder l'effet qu'elle ferait avec tout le reste, la figure serait encore plus monstrueuse. Tant il est vrai que l'ornement ne consiste que dans le rapport de toutes les parties de l'ouvrage entier que l'on veut orner, et que l'embellissement

ne produit que la difformité lorsqu'il ne s'accorde pas au dessein de tout l'ouvrage.

[90 V°] « Ainsi, puisque les citations nuisent à la fin générale du plaidoyer, elles en doivent être bannies absolument quand même elles pourraient embellir quelque partie. Car nous ne devons pas chercher à dire un beau mot ou une belle pensée, à faire un bel exorde ou une belle peroraison, mais à faire un beau plaidoyer.

« Voilà ce que j'aurais à vous dire si je demeurais d'accord que les citations fussent belles : mais je prétends qu'elles n'ont rien par elles-mêmes qui puisse véritablement plaire à des gens de bon goût. Et si quelques personnes fort éclairées témoignent les estimer, ce n'est que par les considérations qui ont été dites. En effet, elles peuvent causer quelque surprise et quelque sentiment d'admiration dans les esprits de ceux qui n'en savent pas le secret ; mais, comme disait hier M. Fleury, il faut distinguer ce qui est surprenant d'avec ce qui est beau. Car encore que les choses soient admirables, il y a néanmoins [91] des choses fort merveilleuses qui ne sont point du tout belles. Il est vrai que la plupart des gens n'observent pas cette différence, et de là vient que, parmi les curieux, tout ce qui est rare et cher passe pour beau, quoique souvent il ne le soit pas en effet, et que, par une mauvaise conséquence, on fait peu de cas de ce qui est commun et à bon marché, quoiqu'il soit quelquefois très beau effectivement. De là vient encore qu'on appelle beau tout ce qui est difficile et de grande dépense, quoiqu'on peut faire la même chose plus belle sans qu'il en coûtât tant, comme une chambre toute de marqueterie et de pièces de rapport, une tapisserie toute à l'aiguille et au petit point, et comme étaient tous les ouvrages gothiques dont les ornements ne consistaient qu'en des choses inutiles dont l'exécution est très difficile, et dont la durée ne peut jamais être longue. Toutes ces erreurs viennent de ce qu'il n'y a presque personne qui ait la véritable idée de la beauté de chaque espèce [91 V°] d'ouvrage. Ainsi on prend pour beau tout ce qui plaît ; et ce qui est le plus merveilleux plaît toujours le plus, principalement aux personnes moins éclairées. On le peut voir par la différence des choses qui plaisent à divers âges à un même homme et à des gens de divers pays en divers siècles. Nous voyons que les enfants aiment bien mieux les marionnettes que la comédie, parce que le beau de la comédie est au-dessus de leur portée, et ils ont assez de lumière pour admirer que des figures si petites puissent parler et se mouvoir. On chérissait autrefois à la cour les *Amadis* (1) et les autres romans qui

(1) Les *Amadis* sont les romans en prose si célèbres au XVI^e siècle. Herberai des Essarts traduisit, vers 1540, l'*Amadis de Gaule* du Portugais Vasco de Lobeira. Ce livre, « sous Henri II, fut pour tous les courtisans une sorte de bible mondaine et galante... le bréviaire où la cour de Henri II apprit à penser et à exprimer ses sentiments. » « C'est dans l'*Amadis*, et dans les romans taillés sur le même modèle qu'on trouve le code de la chevalerie arrivée à sa dernière transformation : cette chevalerie du

n'étaient pleins que d'enchantements, de géants et de dragons ; à présent, on les méprise, parce qu'on commence à ne se pas contenter de se qui n'est simplement qu'admirable. C'est par la même raison qu'on commence à se défaire des citations, parce qu'on voit qu'il n'y a pas de si grand mystère, que, pour peu qu'on sache de latin et de grec il est fort aisé [92] d'en dire, et qu'il ne faut pas une adresse extraordinaire pour venir à bout de ce qu'on voudra, ce qu'on peut avoir lu de l'histoire et de la fable. Même on voit que cette envie de paraître savant peut dégénérer en une certaine ostentation fort éloignée du caractère des anciens orateurs, et fort approchante de celui des sophistes qui voulaient être estimés savoir tout, et avoir tout lu, et se faire regarder comme des prodiges.

« Au reste, je ne vois pas qu'il y ait sujet d'appréhender que les plaidoyers manquent d'ornement quand on en aura retranché les citations. Je n'ai point encore ouï dire que Démosthène ou Cicéron ne fussent pas agréables, et toutefois, il fut assez bien établi, ce me semble, que ces auteurs, et tous les Anciens en général, ignoraient l'usage des citations que l'on met pour l'ornement. Il faut donc bien qu'il y ait d'autres ornements et il n'est pas difficile de les montrer.

« La belle élocution est un ornement considérable ; et j'appelle belle élocution celle qui est fort pure, (1) en sorte qu'il n'y ait pas la moindre [92 Vº] parole ni la moindre construction qui ne soit bien française, (2) et celle qui est fort claire, de manière toutefois qu'elle ne laisse pas d'être noble. (3) Il semble que ce ne soit rien que cette pureté et cette netteté d'expression, parce qu'en effet ses beautés sont moins brillantes que les défauts du style contraire ne sont choquants, et néanmoins, il faut bien que cette belle expression soit difficile à ac-

XVI^e siècle, qui n'est que la bravoure mise au service de la galanterie, et n'a plus rien de rude ni de féodal. » (Edouard Bourcier. *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II*, Paris 1886, p. 60 à 94.)

Ces livres, s'ils avaient une vogue immense, n'étaient pas toujours, tant s'en faut, une école de vertu et de discipline morale.

Il parut, en 1559, un *Trésor de tous les livres d'Amadis de Gaule, contenant les harangues, épîtres, courriers, lettres, missives, demandes, réponses, répliques, sentences, cartels, complaints, et autres choses plus excellentes, très utiles pour instruire la noblesse française à l'éloquence, vertu et générosité*.

Montaigne n'aimait pas ces romans. « Quant aux *Amadis*, dit-il, et telles sortes d'écrits, ils n'ont pas eu le crédit d'arrêter seulement mon enfance. » (*Essais* L. II, ch. X.)

- (1) Cf. Boileau, à propos de Malherbe :

...Aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

(*Art. poét.* I, 142-3.)

- (2) Surtout qu'en vos écrits la langue révéree

Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée

(*Art. poét.* I, 155-6.)

- (3) Quoique vous écriviez, évitez la bassesse.

(*Ibid.* I, 79.)

quérir, puisque nous ne voyons pas beaucoup de personnes au Palais ni ailleurs qui la possèdent entièrement. (1)

« Mais le plus considérable de tous les ornements, et le plus sensible, ce sont les figures. Et Cicéron nous apprend en quel-que endroit que les savants n'ont donné à Démosthène le premier rang entre les orateurs que parce qu'il a surpassé tous les autres en ce point. (2) J'ai ouï dire aussi du P. de Lingendes, que j'estime le plus éloquent prédicateur que nous ayons entendu, (3) que toutes les fois qu'il voulait faire une belle péroraison, c'est-à-dire émouvoir fortement [93] les auditeurs, il relisait un petit traité des figures, afin de se rafraîchir les idées des différentes manières dont il pourrait tourner les choses qu'il avait à dire, et de choisir celles qui lui agréeraient le plus. On convient assez que les figures sont belles, et que l'on doit s'en servir, mais je ne sais si on en a la véritable idée. Il me semble qu'il y a encore des gens qui prennent la rhétorique fort spéculativement, qui s'imaginent la pouvoir apprendre par mémoire, et qui croient être fort habiles lorsqu'ils savent par cœur les noms des figures de rhétoriques. Cependant, je pense qu'ils ne se trompent guère moins que celui qui croyait que la connaissance de la nature lui devait servir pour apprendre les exercices du corps. Car comme il ne lui servirait de rien, pour faire des armes et pour monter à cheval, de savoir le nom de tous les os et de tous les muscles, je ne vois pas que, pour savoir tous ces noms grecs dont les rhétoriques sont pleines, on ait beaucoup plus de facilité à [93 V°] employer au besoin les figures nécessaires ; elles le sont naturellement, et il n'y a guère de meilleur moyen de les apprendre que d'observer comment les hommes parlent dans leurs discours ordinaires et lorsqu'ils

(1) « Un bon auteur et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître et qu'il a enfin trouvée est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, et qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort. » (La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*, § 17).

(2) « Sed sententiarum ornamenta majora sunt ; quibus quia frequentissime Demosthenes utitur, sunt qui putent idcirco ejus eloquentiam maxime esse laudabilem. » (*Orator*, XXXIX.)

(3) « L'abbé Fleury disait : « Le P. de Lingendes était le plus parfait prédicateur que j'aie jamais ouï, au-dessus même du P. Bourdaloue. Le P. Bourdaloue n'a jamais osé parler sur-le-champ ; et peut-être n'était-il pas capable de le faire. Comme donc sa mémoire travaillait toujours, il était obligé de penser uniquement à ce qu'il disait, et non à la situation de ses auditeurs. Qu'ils l'écoutassent ou qu'ils s'endormissent, il n'était pas maître de s'accommoder à leurs besoins présents, et, comme un ressort qui se débande, il fallait absolument aller jusqu'au bout. Il criait donc et parlait avec beaucoup de feu, mais ce n'est pas ce qui touche davantage... » Ce jugement est certainement à remarquer, qu'il soit ou non l'écho, ou même l'origine de la célèbre critique du second des Dialogues sur l'éloquence de la chaire, il s'y rattache certainement. » (P. Griselle, *Bourdaloue, Histoire critique de sa prédication*. Paris 1901, t. I. p. 743.)

M. Griselle, citant cette parole de Fleury, d'après le manuscrit de Bottu-de-Saint-Fonds, remarque « qu'elle ne dit rien des yeux fermés, » et trouve « bien étrange que, seul de ses contemporains, Fénélon ait remarqué et signalé cette particularité si notable. » (*Ibid*, p. 747.)

ne se contraignent point. Ils ne disent presque rien sans figure, avec cette différence toutefois que les personnes rustiques et mal élevées usent quasi-toujours et souvent même à contre-temps des figures les plus fortes et les plus dures, et que les gens polis se servent fort souvent des tours les plus délicats et des manières les plus douces, et soutiennent beaucoup mieux les figures qu'ils emploient. Je sais bien qu'on ne s'avise pas ordinairement de faire ces observations, mais, après tout, il n'y a rien de plus vrai. Car comme les figures ne sont autre chose que de différents tours que nous donnons à nos pensées selon les différents mouvements qui les accompagnent, il ne peut guère y avoir de rencontre dans la vie où l'on parle sans figure, puisqu'il n'y en a guère [94] où l'on ne parle avec passion.

« Je demeure d'accord que les livres peuvent être fort utiles, non pas pour nous apprendre à former les figures, car la nature nous les donne, mais pour nous apprendre à en bien user. Mais j'estime que les exemples servent beaucoup plus que les préceptes, parce que nous reconnaissons bien mieux les figures en les voyant faire qu'en les entendant nommer. Je crois donc qu'il faut bien lire les orateurs, et surtout Démosthène, qui aimait tant les figures qu'on n'en voit presque pas une seule pensée qui ne soit animée de quelque beau mouvement, mais qui les aimait si naturelles qu'on croyait qu'elles ne venaient que de la force de son génie et de l'impétuosité de son naturel, si toute l'antiquité ne nous fournissait des témoignages de la grande étude qu'il avait employée à se rendre si éloquent. Je ne dis pas aussi que la lecture des préceptes ne puisse nous servir à quelque chose pour nous apprendre en quels endroits nous devons placer les figures et quand nous devons nous en passer. Je ne prétends pas non plus qu'il [94 Vo] soit mauvais de les connaître par leur nom, pourvu qu'on n'en fasse pas un trop grand mystère. Et pour revenir à la comparaison, il y a des rencontres où il n'est pas inutile pour les exercices du corps de savoir comme il est composé, pour juger des efforts qu'on doit éviter, et de ceux qu'on peut faire sans péril. Mais il ne s'agit point de faire des leçons de rhétorique, et je l'entreprendrais bien mal à propos ; il suffit de vous avoir observé qu'un discours doit être figuré pour persuader, et que ces mêmes figures qui le rendent fort sont les plus beaux ornements dont il soit capable.

« Je trouve encore une autre espèce d'ornements qui n'est guère moins estimable : c'est la voix et le geste, et tout ce qui fait la différence entre le discours écrit et le discours passionné. Vous savez combien les auteurs en faisaient de cas ; que Démosthène la comptait pour la première, pour la seconde et pour la troisième partie du discours et de l'éloquence, et que, toutes les fois qu'on lui demandait le nom de quelque partie de cet art, il disait que c'était la prononciation, pour montrer qu'il l'estimait [95] la principale. (1) Il semble qu'on ne les estime

(1) L'anecdote est souvent rapportée par les auteurs de rhétorique. Cf.

pas assez au barreau ; car je n'oserais pas dire qu'on ne les connaît pas bien. On tombe pour l'ordinaire dans les deux extrêmes opposées. Les uns, ne déclamant point du tout, plaident d'un ton raide et uni, d'un air froid et languissant, comme s'ils lisaient un livre. Ce qui vient de ce qu'ils écrivent leurs plaidoyers mot à mot, et les apprennent somme une leçon ; et c'est pourquoi on tombe ordinairement dans ce défaut aux premières causes. J'appellerais plutôt cela réciter un plaidoyer que plaider. Et le mauvais effet qui en revient est que le style ne convient point à la prononciation, et que souvent des figures qui seraient trop fortes pour ceux qui ont le plus de voix et d'haleine, sont prononcées par un jeune homme qui a la voix faible et qui respire à chaque mot, ou qui respire avec excès. Il en arrive de même aux gens plus avancés lorsqu'ils font la même faute de ne pas mesurer leur style aux forces de leur corps, et de ne pas songer assez à l'exécution lorsqu'ils composent. L'autre défaut est de ceux qui déclament trop, soit [95 V°] qu'en général leur déclamation soit excessive, comme lorsqu'on force trop sa voix, qu'on se tourmente trop, ou qu'on fait un geste trop vaste, soit qu'ils y appliquent hors de propos une déclamation qui est bonne en elle-même. Car la déclamation ne tend qu'à seconder les figures, et à faire que l'état de notre âme paraisse dans le ton de notre voix et dans les mouvements de notre corps, aussi bien que dans le tour de notre expression. De sorte qu'il est également ridicule de déclamer ce qui n'est point figure et de réciter ce qui l'est, puisque l'une fait voir que la déclamation n'est point naturelle, ni par conséquent sérieuse, et l'autre que la figure ne l'est pas. Mais quand ces deux parties sont bien d'accord, il n'y a rien de plus agréable, et si les figures sont un grand ornement, comme on n'en peut douter, il en faut dire autant de la prononciation, sans laquelle les figures sont désagréables.

« Vous voyez que voilà bien des ornements sans citer. Mais j'en oubliais un qui est encore plus nécessaire que tous les autres. Car on peut quelquefois se passer de figures, au moins des plus grandes et des plus [96] fortes, et même on peut dire qu'il y a peu de causes ordinaires où l'on doive s'en servir. Mais il n'y en a point où on ne doive avoir grand soin de l'égalité du style et de l'arrangement de toutes les parties qui composent le discours. (1) Il faut qu'on puisse reconnaître partout du dessein et de la conduite, qu'il n'y ait rien d'inutile ni de placé à l'aventure, et que tout le plaidoyer soit une seule pièce qui parle, d'un même génie et d'un même caractère d'es-

Cicéron : *De Oratore*, L. III, § LVI, *Brutus*, § XXXVIII, *Orator* § XVII; Quintilien. *Institution oratoire*, L. XI, ch. III ; Plutarque *Βίοι τῶν δέξα ἐητόρων*, VIII, 18.

(1) Telle est bien la caractéristique du style de Fleury, et il a appliqué à tel point son précepte dans toutes ses œuvres que Sainte-Beuve a pu lui reprocher, non sans raison, de manquer de relief dans la forme. (*Causeries du Lundy*, 14 avril 1856, t. XII, p. 220.)

prit, (1) que tout soit noble à proportion si c'est un grand sujet, et que tout soit simple si le sujet est médiocre, (2) mais surtout qu'il n'y ait rien qui ne soit digne d'un discours public. Ce que je ne dis pas seulement pour marquer qu'il ne doit y rien avoir de bas et de sordide, mais encore pour bannir au barreau tout ce qui sent l'école, comme la trop grande multitude de divisions et de subdivisions, et les termes propres de la grammaire, de la rhétorique et de la logique. (3) Il est bon, quand on fait un extrait sur lequel on veut plaider, de le faire avec méthode, et de diviser son sujet avec toute l'exactitude possible ; il est [96 V°] bon aussi de marquer les principales figures que l'on veut employer ; mais de produire ces divisions en public, c'est le moyen d'embrouiller son auditoire. Et d'un autre côté, je ne vois rien de plus dégoûtant que de dire que l'on va faire un dilemme ou une gradation, qu'on passe à sa confirmation ou à sa peroraison. Il me semble que c'est justement la même chose que si, après qu'un bâtiment est achevé, on y laissait les échafauds, les grues et les engins qui ont servi à le bâtir.

« Voilà, à mon sens, quels sont les ornements véritables, et je ne pense pas après cela qu'on se puisse plaindre que nous voulons rendre les plaidoyers désagréables en blâmant les citations. »

— « Je conviens qu'un bon plaidoyer doit avoir tout ce que vous venez de dire, dit M. de Marillac. Mais ce n'est point là, ce me semble, ce qu'on appelle ornement. Ce n'est que le solide et l'essentiel du discours, ce n'en est pas l'agréable ; et, vouloir

(1) Ce principe, Fleury l'appliquait aux ouvrages de tout genre. « La beauté, dit-il, des plus anciens ouvrages qui nous restent, en quelque genre que ce soit, ne consiste ni dans la superficie, ni dans les petits ornements, mais dans le dessein et la composition de tout l'ouvrage ; et l'on voit que l'ouvrier a eu premièrement pour but de prendre le moyen le plus propre pour arriver à la fin, et ensuite de l'exécuter d'une manière agréable. Les pyramides d'Égypte sont des masses de pierre sans aucun ornement, mais elles sont de la figure la plus propre pour durer autant que le monde, ce qui était apparemment le but de ceux qui les ont faites, et cette figure est en même temps régulière et plaît à la vue. » (*Discours sur l'Écriture Sainte*. Rondet ; *Opuscules de l'abbé Fleury*, t. II, p. 636.)

(2) « Il faut se renfermer le plus qu'il est possible dans le simple naturel, ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. » (*Pensées et Opuscules de Pascal*, p. 326.)

(3) « Les divisions semblent être venues des scolastiques accoutumés à dire *dico 1^o probo 1^o*. On dit qu'elles soulagent la mémoire ; oui, pour le prédicateur ; mais pour l'auditeur, elles ne font que l'embrouiller le plus souvent. » (*Discours sur la prédication*, *Opusc. cit.* t. II, p. 681.)

Nous pouvons rapprocher de cette horreur des divisions le fameux passage de La Bruyère « ... Ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi vous serez convaincu d'abord d'un certaine vérité, et c'est leur premier point, d'une autre vérité, et c'est leur second point, et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion... etc » (*De la Chaire*, § 5.)

Il est indigne de l'orateur, dira Fénelon, de « passer sa vie dans son cabinet à arrondir des périodes, à retoucher des portraits, et à inventer des divisions. » (*Dialogues sur l'éloquence*, III.)

faire passer cela pour des ornements, c'est comme si vous disiez que ce qui rend belle une maison [97] sont les gros murs, les planches et les couvertures, plutôt que les lambris, les sculptures et les peintures. »

— « Au contraire, reprit M. Le Peletier, c'est en quoi ces ornements sont excellents, qu'ils sont attachés à la chose même, et qu'on ne peut les en séparer sans la détruire. Aussi, considérez, s'il vous plaît, que la véritable beauté d'un bâtiment dépend du dessein général, de tout le plan et de la situation de chaque partie, c'est-à-dire du lieu où l'on élève ces gros murs, et de la figure de ces toits qui vous semblent ne contribuer en rien à l'ornement. Pour les peintures et les dorures, ce ne sont que les ornements d'une chambre ou d'un cabinet, et ils défigurent le reste de la maison, si les autres parties ne sont ornées à proportion. Et c'est une grande erreur de s'imaginer qu'une chose puisse être belle sans être bonne, et que, pour rendre un ouvrage beau, il faille lui ajouter quelque chose après qu'il est achevé. Car j'appelle un ouvrage achevé lorsqu'il est propre aux usages pour lesquels il est fait, et je prétends que s'il [97 V°] n'est beau en même temps qu'il est fait, il ne le sera jamais. Ainsi, pour demeurer dans nos bâtiments, car je me trouve aujourd'hui grand architecte, quoiqu'il puisse y avoir des maisons logeables qui ne soient pas belles, il ne peut y en avoir de belles qui ne soient logeables. Et celles qui doivent être belles le doivent être aussitôt qu'elles ont toutes les parties nécessaires en la forme qu'on lui donne. Si toutes les parties essentielles s'y trouvent, mal arrangées, l'ouvrage est bon parce qu'on s'en peut servir, mais il n'est pas agréable ; et au contraire il ne peut manquer d'être beau sitôt qu'il sera bon, pourvu que l'ouvrier ait l'esprit [98] de lui donner la forme la plus avantageuse dont il soit capable.

« C'est ce que les Anciens avaient parfaitement bien compris. Toute leur application dans les arts était à chercher cette belle forme des choses nécessaires à la vie, et il faut avouer qu'en beaucoup de choses ils avaient rencontré l'idée de la véritable beauté, comme lorsqu'il avaient observé qu'il n'y a rien qui contente si fort la vue que les figures régulières et les couleurs pures. Que s'il est vrai dans les ouvrages des arts qu'il n'y a point de véritable beauté qui ne soit attachée à la substance de la chose, s'il est permis de parler ainsi, il est encore bien plus certain dans les productions de la nature. Les animaux ne sont jamais plus beaux à voir que quand ils sont propres aux actions auxquelles ils sont destinés. Et dans les hommes mêmes, si nous n'étions point accoutumés aux perruques, aux rubans et [98 V°] aux autres ajustement ridicules, (1)

(1) Encore une pointe lancée contre les « raffinements » de ses contemporains, auxquels Fleury préférerait « la noble simplicité » des Anciens. Cette pensée revient souvent dans les *Mœurs des Israélites*.

« Le peuple que Dieu avait choisi... est un excellent modèle de la vie humaine la plus conforme à la nature... Nous ne voyons chez les Israélites

nous verrions que les plus beaux corps sont ceux des hommes les plus robustes, et que la véritable beauté n'est point compatible avec la mollesse et n'est qu'une suite nécessaire de la santé et de la force. Quintilien le remarque en quelque endroit de ses *Institutions*, et, parlant des véritables beautés du discours, il se sert de cette comparaison et dit que jamais les bons peintres ni les statuaires n'avaient pris pour modèles des personnes dont la beauté était molle et efféminée, mais des soldats et des athlètes grecs, qui n'avaient rien que de mâle et de naturel. (1) Je demeure bien d'accord qu'il est fort difficile d'imiter le naturel en ce point, que pour mettre en usage ces ornements solides et essentiels, il faut bien plus d'artifices que pour en appliquer de postiches, et qu'il est bien difficile de bâtir une maison fort commode et fort [99] régulière, au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que de tapisser et de meubler richement un bâtiment le plus maladroit et le plus désagréable. C'est ainsi qu'en un moment on peut transformer une grange en une salle magnifique ; et voilà justement ce que sont les citations : des tapisseries pour cacher la difformité de l'édifice, et des morceaux d'écarlate, comme dit Horace, qu'on coud comme on peut à un ouvrage mal tissu pour éblouir la multitude. (2) Aussi, il n'y a rien de plus aisé que de s'en servir, et, comme dit fort bien M. Cordemoy, quoiqu'on s'en veuille faire honneur, et que plusieurs n'en usent que par vanité, elles ne marquent toutefois le plus souvent que de la paresse et de l'ignorance. (3) En effet, si vous considérez qui sont ceux qui ci-

ni ces titres de noblesse, ni cette multitude d'offices, ni cette diversité de conditions qui se trouve parmi nous : Ce ne sont que des laboureurs et des bergers, tous travaillant de leurs mains... Pour la nourriture et les autres besoins de la vie, les Patriarches n'étaient aucunement délicats... Leurs valets servaient à les aider, non à les dispenser du travail... C'était sans doute cette vie simple et laborieuse qui les faisait arriver à une si grande vieillesse, et mourir si doucement. » (*Opusc. de M. l'abbé Fleury*, t. I, pp. 1-11.)

La Bruyère pensait de même : « Alors, ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste,... ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures, qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus. » (*Discours sur Théophr.*, Edit. Rébelliau, p. 11.)

(1) *Institution oratoire*, L. V, ch. XII.

(2) Inceptis gravibus plerumque et magna professis
Purpureus, late qui splendeat, unus et alter
Assuitur pannus...

Art. poét. v. 14-16

(3) Fleury tenait cette idée de M. de Gaumont, son vieil ami et le conseiller de sa jeunesse. « Je lui demandai, écrit-il, son jugement touchant les citations des pères de l'Eglise et d'autres auteurs anciens dont les avocats chargeaient alors fréquemment leurs plaidoyers, prétendant les orner. Il me dit : « Cette manière de parler en public s'est introduite et conservée parce qu'elle est bien plus facile que l'éloquence solide et serrée de Démosthène et des autres bons orateurs, qui ne se soutient que par la force du raisonnement et les tours ingénieux ; il n'y a ici que la mémoire qui travaille. Jacques Faye d'Espeisse, avocat général, et, depuis, président à

tent le plus, vous verrez que ce ne sont, pour l'ordinaire, que de jeunes écoliers encore pleins de leur Virgile et de leur [99 Vº] Horace, et qui ne savent pas autre chose, ou des gens qui ont goûté tard les humanités et qui croient qu'elles doivent autant plaire à tout le monde qu'à ceux à qui elles sont nouvelles. Mais les gens véritablement savants ont bien autre chose à faire. Lorsqu'ils plaident, à peine trouvent-ils assez de temps pour dire tout ce qu'ils croient nécessaire à la cause, soit dans le fait, soit dans le droit, et ils ont tant de choses à dire de leur sujet qu'ils n'ont garde d'en sortir ; de sorte que s'il leur échappe quelque citation, c'est qu'ils cèdent au torrent de la coutume, ou qu'ils ne les croient pas inutiles pour contenter certaines gens. »

— « Il est vrai, reprit M. de Marillac, et j'en conviens de bonne foi, que les citations ne sont pas le plus solide, et qu'elles ne sont pas fort nécessaires à ceux qui ont assez de fonds d'esprit pour inventer beaucoup, et assez de force et de génie pour donner à ce [100] qu'ils ont inventé tout le tour dont il est capable. Mais combien y a-t-il de ces grands génies ? Si vous défendiez l'entrée du Parlement à tous ceux qui n'ont pas ces talents extraordinaires, il serait bientôt désert. Et la plupart des esprits sont si stériles que s'ils étaient contraints de tirer tout de leur fonds, il n'y aurait rien de plus maigre et de plus insipide que leurs discours... Il ne faut donc pas proposer généralement cette haute perfection dont si peu de personnes sont capables, et il faut, tant qu'on le peut, donner moyen à chacun de faire bien selon sa portée. »

— « Eh bien ! dit M. Le Peletier, qu'on donne permission de citer à tous ceux qui la demanderont, mais à charge qu'ils feront leur déclaration au greffe de la cour qu'après s'être bien examinés ils se reconnaissent incapables de faire mieux, et à condition qu'ils promettent sur leur serment de ne s'en servir qu'après qu'ils [100 Vº] auront fait tout ce qu'ils pourront, au dire de prudhomme, pour s'en passer. J'y consens à ces conditions, et pourvu que le public soit bien informé qu'il ne doit prendre les citations que pour les marques de la différence des génies, et pour le partage de ceux qui ne peuvent inventer ni se servir avec adresse des inventions des autres. Je ne sais pourtant si vous trouverez beaucoup de ces génies si ingrats. Il me semble que la plupart des plaidoyers ne sont que trop diffus, et que toutes la peine des Présidents est d'arrêter ces torrents de paroles qui ne tarissent jamais. Il est vrai que, comme les torrents entraînent d'ordinaire beaucoup de corps étrangers, et que l'eau n'en est pas claire, il arrive assez souvent que ces grands discours ont de l'obscurité et qu'on y mêle quantité de choses hors de sujet. Mais

mortier, sous Henri III, voulut une fois essayer de faire une harangue de ce style démosthénique, sans citations ni ornements empruntés, et il avoua que ce discours lui avait plus coûté seul que tous les autres. » (*Nouveaux Opuscules de Fleury*, pp. 216-217.)

enfin, ce n'est pas la matière qui y manque, c'est le choix et l'arrangement, et, [101] comme les excès causent bien plus de maladies que l'abstinence, tout de même il arrive bien moins qu'on gâte le discours en mettant ce qu'il faudrait dire qu'en disant ce qu'il ne faudrait pas dire. J'estime donc qu'il n'y a guère d'esprit si stérile qui ne trouve les moyens essentiels d'une cause, pourvu qu'il ne veuille point raffiner. Au contraire, ceux dont l'esprit paraît le plus médiocre, parce qu'ils ont moins de brillant, sont, pour l'ordinaire, ceux qui l'ont le plus solide, et qui parlent de meilleur sens. (1) Et vous savez qu'il n'en est pas d'un avocat comme d'un poète. Un poème ne vaut rien s'il n'est excellent, (2) parce qu'il n'est fait que pour divertir, et que les choses communes ne donnent pas grand plaisir. Un plaidoyer médiocre ne laisse pas d'être fort bon en son genre, et on ne peut rien reprocher à l'avocat qui a expliqué les intérêts de sa partie selon la portée de son génie, par [101 Vo], ce qu'il est nécessaire qu'il y ait des avocats, et il n'est pas nécessaire qu'il y ait des poètes. »

— « Vous prenez bien vos avantages, dit M. de Marillac, et je crains que je ne lâche le pied un peu trop légèrement ; n'importe, vous savez que je ne me suis pas engagé d'abord à défendre les citations comme les approuvant moi-même, mais seulement à dire ce qui m'avait fait croire jusqu'à présent que l'on en devait user. Voici donc encore une raison qui est celle que je pense avoir ouï dire le plus souvent. On dit qu'il faut que les jeunes gens rendent compte à la cour de leurs études, et je pense même qu'un grand avocat général s'en est expliqué en ces propres termes. Qui que ce soit qui l'ait dit le premier, il me semble qu'il serait fort utile à ceux qui commencent d'en être bien persuadés. Car inutilement diriez-vous qu'il faut étudier par principe de vertu, et parce qu'il est du [102] devoir de la

(1) Cette observation de Le Peletier s'appliquait parfaitement à Claude Fleury. Le style de ce dernier, en effet, n'eut rien de brillant. « Fleury, pouvait écrire Sainte-Beuve en 1856, paie aujourd'hui la peine de n'avoir pas de relief dans la forme et de n'avoir pas mis dans un jour frappant ses pensées. Bien qu'il ait vécu à côté de Bossuet, il n'en a reçu aucun rayon pour l'expression. » (*Causeries du Lundi*, 14 avril 1856, t. XII, p. 220.) Mais il n'en mérita pas moins le titre d'« interprète de la raison... philosophe du bon sens, » que lui décernait Aimé-Martin en 1837. (*Œuvres de l'abbé Fleury*, 1837, p. XI.)

(2) Le Peletier est d'accord avec Ronsard, Rapin, La Bruyère, Boileau, qui déclarent tour-à-tour que « la médiocrité est un vice en la poésie » ; (Ronsard, *Préface de la Franciade*), que « la passion de faire des vers est une maladie dangereuse quand elle vient à un esprit médiocre » ; (P. Rapin, *Réflexions sur la poétique*) qu'« il y a certaines choses dont la médiocrité est insupportable ; la poésie... », (La Bruyère, *Des Ouvrages de l'esprit*, § 7) et qui conseillent :

« Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. »

(*Art. poét.* IV, 23.)

Tous d'ailleurs s'inspirent d'Horace :

Sic animis natum inventumque poema juvandis,
Si paulum a summo discessit vergit ad imum.

De arte poetica, v. 377-378.

profession. Tout le monde n'a pas des pensées si nobles, mais tous les jeunes gens, pour l'ordinaire, ont de la pudeur et de l'amour pour la gloire, et on leur fait faire toutes choses par l'émulation et par l'envie de paraître. Il faudrait donc conserver les citations, quand ce ne serait que par cette considération, car je prétends que, pour être bonnes, elles doivent être fort justes et fort naturelles, et on ne peut citer ainsi sans avoir lu les bons auteurs. Tant qu'il sera beau d'appliquer à propos un beau passage, on lira soigneusement les livres qui en fournissent. Mais sitôt qu'il sera défendu de faire voir ce qu'on a lu, on croira qu'il sera aussi défendu de lire, et, la paresse trouvant de quoi se flatter dans cette pensée, on en viendra enfin à n'étudier plus du tout. Ce n'est point une vaine appréhension, c'est une observation fondée sur l'expérience : quand on a commencé à bien étudier en [102 V°] France, on a commencé aussi à citer beaucoup. (1) On cite bien moins qu'on n'a fait, à présent que l'on étudie peu, et le temps des plus savants hommes, comme des Cujas, (2) des Fayes, (3) des Brissons, (4) des De Thou, (5) des Casaubons, (6) des Scaligers, (7) des Pithous, (8)

(1) M. Paul Courteault formule la même observation. « Embellir la nature et la vie par les souvenirs de l'antiquité, telle fut, dit-il, l'idéal de ces magistrats humanistes. Idéal pédantesque et faux, dira-t-on. Ce n'était pas l'opinion de Malvyn, ... Nourri de la moelle de l'antiquité grecque et latine, doué d'une mémoire excellente, familier de Lucrèce et de Virgile, d'Horace et d'Ovide, de Cicéron, de Tacite, de Pline l'Ancien, nelléniste habile... »

Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais (1545-1617), 1907, p. 108.

(2) Cujas, le plus célèbre jurisconsulte du XVI^e siècle, né à Toulouse en 1520, mort en 1590. Enfant du peuple, il parvint seul à la connaissance du droit romain. Il enseigna le droit, avec un succès prodigieux, à Toulouse, à Cahors, à Valence et à Bourges. C'est, suivant Lerminier, le véritable fondateur de l'école historique du droit, dont on a fait honneur à l'Allemagne. Il se fait le contemporain des jurisconsultes qu'il interprète. Ulpien, Paul, Papinien, sont tour-à-tour commentés, expliqués, ranimés en quelque sorte par le puissant effort de son esprit investigateur.

(3) Jacques Faye, seigneur d'Espeisses, entra de bonne heure au Parlement après une jeunesse assez dissipée. Il accompagna le duc d'Anjou en Pologne en 1574. Revenu en France, il s'improvisa orateur pour succéder à Brisson, dans la charge d'avocat du Roi, (1580). Aux Barricades, il s'enfuit de Paris avec Henri III. Malgré sa nomination de Premier Président au Parlement de Tours, il mena la vie d'un soldat, et mourut en 1590, à l'âge de 47 ans.

(4) Barnabé Brisson succéda à Pibrac, en 1575, dans sa charge d'avocat du Roi, devint président à mortier en 1580, Premier Président du Parlement de Paris en 1589. Henri III le tenait pour l'homme le plus savant de son royaume. En ce siècle où l'éloquence semblait inséparable de l'érudition, on le considérait comme un orateur éminent. Il fut pendu sans jugement par les Seize, en Décembre 1591.

(5) Fleury désigne ici Christophe de Thou, (1508-1582) émule de Pierre Séguier au barreau. « Chose digne d'être remarquée, dit Pasquier, (*Lettres*, liv. VII, 10.) De Thou, de l'état d'avocat privé, fut de plein saut fait président de Chambre. » Devenu président, il continua, paraît-il, à propager la mode des citations. « Cette nouvelle forme de plaider, si je ne m'abuse, continue Pasquier. (*Ibid*; 12.) est venue d'une opinion que nous eûmes de contenter feu M. le Président de Thou, devant lequel ayant à parler et voyant son savoir être disposé à de telles allégations,

et tous les autres grands personnages, était aussi le grand règne des citations. Nous voyons même qu'on a cultivé le grec lorsqu'il s'est rencontré des Présidents qui le savaient, et qu'on l'a négligé sous les autres. Tant il est vrai que c'est la gloire qui entretient les études, et qu'on ne se soucie pas d'être savant, si on ne passe pour l'être. Aussi, quand bien même les citations ne seraient pas fort estimables en elles-mêmes, on devrait en faire cas pour les grands biens qu'elles causent, et encore plus pour les inconvénients où l'on tomberait en les retranchant. »

— « Enfin, dit M. Le Peletier, nos gens croiraient avoir perdu leurs études s'ils ne citaient [103] plus, et ils n'auraient rien qui les distinguât des ignorants s'ils ne parlaient que de leurs affaires. Et de quoi servait à Démosthène d'avoir écrit sept ou huit fois Thucydide de sa main, car il ne cite point? À quoi s'était-il amusé de tant écouter Platon, puisque jamais il ne parle de philosophie? Et Cicéron, qui avait tant lu Platon et Démosthène et tant d'autres auteurs que nous n'avons plus, savait bien mal se servir de ses études car il n'en parle jamais que dans la conversation familière, et en public, il ne veut paraître qu'en bon citoyen, en Romain instruit des lois et de l'histoire de son pays. Eh ! se peut-il faire qu'il y ait des gens si peu dignes d'étudier les bons livres que de s'imaginer que tout le fruit qu'ils en doivent tirer se réduit à de chétives citations? Un homme capable de cette pensée ne doit pas prétendre à l'éloquence, car ce ne peut être qu'un fort petit esprit et environ du caractère [103 V°] des faiseurs de dictionnaires et de phrases poétiques. En effet, si les citations marquent de la doctrine, elles marquent aussi qu'on ne sait pas en bien user.

nous voulûmes nous accommoder à l'oreille de celui qui avait à nous écouter. » Il fut le père de Jacques-Auguste de Thou, le célèbre historien, (1553-1617.)

(6) Isaac Casaubon, né à Genève en 1559, mort à Londres en 1614, fut un helléniste et un théologien calviniste. Il était le gendre d'Henri Estienne. Scaliger l'avait surnommé le « Phénix des érudits. » Il traduisit et commenta en latin les *Caractères* de Théophraste et un grand nombre d'ouvrages anciens.

(7) Jules-César Scaliger, né à Padoue en 1484, mort à Agen en 1558, à la fois critique, poète, médecin, philosophe, fut un des plus grands érudits de la Renaissance. Sa *Poétique*, parue seulement en 1561, est restée fameuse. C'est, dit Brunetière, « l'antiquité mise en morceaux, décomposée dans ses moindres parties, et la matière entière de la poésie systématiquement ordonnée. Qu'est-ce que la tragédie ? Qu'est-ce que la comédie ? Qu'est-ce qu'une figure ?... Qui devons-nous préférer, de Plante ou de Térence, de Virgile ou d'Homère, et pourquoi ? Telles sont les questions sur lesquelles roule toute la critique de Scaliger. » (*l'Évolution des genres*, t. I, p. 47.)

(8) Pierre Pithou, né en 1539, fils d'un avocat de Troyes, étudia à Paris, à l'école de Galand et de Turnèbe. Il n'avait pas encore 24 ans que Cujas le consultait et vantait sa science. Il plaida sa première cause à 25 ans. Il devint procureur général près la Chambre de justice en Guyenne, et exerça provisoirement les mêmes fonctions au Parlement de Paris, après la rentrée de Henri IV dans sa capitale.

François Pithou, né en 1543, suivit, comme son frère, les leçons de Cujas, et collabora aux travaux juridiques de Pierre.

Je prétends qu'elles marquent toujours le défaut de jugement, au lieu qu'elles ne sont pas une preuve bien sûre de la grande lecture de celui qui cite. Car on sait bien que nous sommes en bonne ville, et qu'on trouve tout à Paris, en peu de temps, pour de l'argent, et que, depuis qu'il y a des *Polyanthes* (1) et d'autres livres semblables, et des gens qui étudient pour les autres, il est presque aussi facile de faire un plaidoyer du jour au lendemain que de donner un grand cadeau (2) en deux ou trois heures. »

— « Tout beau, tout beau, dit M. Cordemoy, ne blâmons personne et ne faisons pas de comparaisons odieuses, quelque aversion que nous ayons pour les citations, nous ne devons pas avoir de mauvais sentiments pour ceux qui citent ; il y en a même que nous honorons et que nous estimons [104] effectivement, et l'illustre défenseur qu'elles ont ici mérite bien que nous en parlions avec plus de considération. »

— « Moi, dit M. de Marillac, je n'y prétends point d'intérêt. Je ne prétends point me déclarer ni pour ni contre les citations : je vous avertis hier, ce me semble, que je ne les défendrais pas de mon chef, et que je me contenterais de vous proposer les raisons que j'ai plusieurs fois ouï dire pour les soutenir. Car ne vous imaginez pas que je vous aie toujours parlé sérieusement. Je vous ai fait plusieurs objections dont moi-même je voyais bien la faiblesse, et il y a bien des endroits où j'ai disputé de fort mauvaise foi. Ce n'est pas que je sois de votre avis, mais, comme je vous ai dit, je suis neutre ; et vous n'avez pas peu gagné de me mettre en cet état, car je vous avoue qu'avant cette conversation, je supposais comme la plupart des autres qu'il était à propos de citer sans l'avoir approfondi. »

[104 V°] — « Mais encore, dit M. Le Peletier, quel puissant motif avez-vous qui vous retienne? »

— « Je vous ai dit toutes les raisons qui me sont venues sur-le-champ, dit M. de Marillac, mais il y en peut avoir bien d'autres dont je ne me suis pas souvenu et je veux que vous me donniez plus de temps pour examiner la question de part et d'autre, en mon particulier et de sens rassis, avant que je sois obligé de me déclarer. »

(1) « *Polyanthea* est un recueil fameux, par ordre alphabétique, de lieux communs, qui est fort utile aux médiocres orateurs et prédicateurs. C'est Dominique Nanni de Mirabelle qui en est le premier auteur. » (*Dict. de Trévoux*, 1771.)

Mais, par *polyanthes*, Fleury entend ici tous les *Florilèges* dont nous avons déjà fait mention.

« Cela me fait souvenir d'un prédicateur de mes amis, qui vit, comme vous disiez, au jour la journée : il ne songe à une matière que quand il est engagé à la traiter ; il se renferme dans son cabinet il feuilète la *Concordance*, *Combéfis*, *Polyanthea*, quelques sermonnaires qu'il a achetés, et certaines collections qu'il a faites de passages détachés et trouvés comme par hasard. »

(Fénelon, *Dialogues sur l'Eloquence*, I.)

(2) *Cadeau* a ici le sens de « repas, fête que l'on donne principalement à des dames. Donner un grand cadeau. » (*Acad.* 1694.)

— « Pensez-vous, dit M. Le Peletier, que nous n'ayons pas aussi beaucoup omis de bonnes raisons? »

— « Eh bien! dit M. Cordemoy, il y a un bon remède à tout. Vous donnerez de bons mémoires à M. Fleury, et il n'oubliera pas, dans le *Dialogue* qu'il fera sans doute, ces grandes raisons qui nous empêchent de conclure parce que nous craignons de les avoir oubliées. »

— « Moi, dis-je alors, je ne prendrai point de mémoires. Je ne veux point tromper la postérité ; si je fais un *Dialogue*, je n'y mettrai rien du vôtre que vous n'avez dit effectivement. » (1)

Comme on allait sortir du [105] jardin parce qu'il était déjà tard, M. de Marillac dit encore : « Mais je voudrais bien savoir d'où nous est venu cet usage des citations, car il est vrai qu'il est fort éloigné de la manière des Anciens ; et cependant, il ne s'est pas introduit si universellement sans quelque grande raison. »

— « Je crois vous en pouvoir dire quelque chose, répondis-je. Et comme ils témoignèrent tous souhaiter d'entendre ce que j'en avais observé, je leur dis que je ne remonterais point plus haut que l'établissement du Parlement sédentaire, et que je me contenterais même de commencer au règne de Philippe de Valois. Je n'ai pas vu, continuai-je, de plaidoyers de ces temps-là ; mais il semble qu'il n'est pas fort difficile de deviner quel en était le style, si on considère les autres écrits qui nous en restent, et si on fait réflexion sur la qualité de ceux qui parlaient le français vulgaire qu'ils appelaient encore roman, qui ne faisait que commencer à s'établir et à être consi [105 V°] déré comme une langue. Aussi n'avons-nous point presque de livres français avant Froissart, et, dans les siècles précédents, le langage vulgaire ne passait que pour un jargon de serfs et de rustiques qui ne méritait point d'être écrit. Dans le temps même dont on parle, on le méprisait extrêmement, et on s'opiniâtrait à vouloir écrire en latin tout ce qui était un peu de conséquence, ce qui a duré, comme vous savez, jusqu'à cent ans avant nous. Ainsi tous les livres étaient en latin, même ceux qui traitaient de choses d'usage présent, comme de la pratique judiciaire. Nous le voyons par l'ancien style du Parlement qui est de ce même temps. De sorte qu'il était impossible que les plaidoyers de ce temps-là ne fussent pleins de latin, vu que le français était encore fort pauvre. Car on pourrait montrer que la plupart des termes de sciences et des mots qui entrent dans le style noble n'ont été mis en usage que depuis. »

« D'ailleurs, ceux qui rendaient [106] la justice étaient la plupart ecclésiastiques ; et nous voyons en plusieurs endroits de

(1) Le même souci de la vérité empêcha Fleury de nommer dans les *Dialogues* M. de Lamoignon, comme le lui conseillait M. de Montmor ; car, bien que le premier président dût en avoir connaissance, il n'avait cependant pris aucune part à leur élaboration.

Montreul (1) que les causes étaient ordinairement plaidées par des curés de Paris, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'ils commençaient ordinairement par un texte de l'Ecriture les plaidoyers, comme ils avaient fait les sermons. Pasquier nous rapporte plusieurs exemples dans un chapitre de ses *Recherches*, dont le plus illustre, ce me semble, est celui de la cause qui fut plaidée devant Philippe de Valois touchant les entreprises des ecclésiastiques sur la juridiction séculière, par Maître Pierre de Cugnères, avocat du Roi, et Maître Jean Bertrand, évêque d'Autun. (2)

« Mais, soit que ces anciens avocats fussent clercs ou laïques, toujours fallait-il qu'ils fussent maîtres en lois et en décrets, comme on disait alors ; et les degrés ne se prenaient pas par cérémonie comme aujourd'hui, (3) on ne faisait pas docteur ou licencié pour être avocat, mais on était choisi pour

(1) Faut-il bien lire *Montreul*, et n'y a-t-il pas ici, erreur de copiste ? Ou bien ne s'agit-il pas de Jean de Montreuil, dont le nom s'écrivit quelquefois Montreul, ou Montereul ?

Certain Jean de Montreuil, (1613-1651), fut avocat au Parlement de Paris et s'attacha ensuite à Pomponne de Bellièvre.

Mais le personnage de ce nom le plus connu est Jean de Montreuil, mort en 1418, chanoine de Rouen et de Beauvais, secrétaire de Charles VI et prévôt de Lille. M. Antoine Thomas l'a étudié dans son ouvrage, *De Johannis de Monterolio vita et operibus*, Paris 1883.

D'après la bibliographie de M. Thomas, nous ne voyons pas qu'il y ait eu d'œuvre de cet auteur imprimée avant 1664, date du Dialogue de Fleury, à part le *Libellus adversus Anglos gallice scriptus*, qui parut dans la Chronique Martinienne en 1502. Les *Epistolæ Selectæ* parurent en 1724, le *De Gestis et factis memorabilibus Francorum* en 1737.

Une lettre de ce fameux humaniste à Gerson touchant les citations : *Joanni Gersoni, annon Ecclesia catholica verba scriptorum gentilium citare et laudare possit*. (A. Thomas, *op. cit.*, p. 107) nous porte à croire que ce Jean de Montreuil pourrait bien être l'écrivain invoqué ici par Fleury.

(2) Etienne Pasquier rapporte avec quelle énergie Pierre de Cugnères attaqua les abus des tribunaux ecclésiastiques. « Sur la plainte que fit Cugnères de tous ces abus, en l'an 1329, le roi Philippe de Valois fit donner assignation à tous les prélats de France en son Parlement. Et lui étant en son lit de justice, assisté de plusieurs princes et de sa cour du Parlement, M. Pierre de Cugnères prit un thème sur un passage de la Sainte Ecriture fort à propos : *Reddite Caesari quæ sunt Caesaris, et Deo quæ sunt Dei...* A toutes lesquelles choses répondit Messire Bertrand, évêque d'Autun, lequel commença ses remontrances par ce verset : *Deum time, regem honorificate...* (*Recherches de la France*, Liv. III, Ch. XXXIII.) Le Roi donna raison à Bertrand. Fleury devait raconter tout au long ces événements dans son *Histoire Ecclésiastique*, (t. XIX, pp. 452-463.)

(3) Fleury explique dans son *Droit public de France* : « L'examen pour la capacité se fait sur la loi par arguments, sur la pratique par questions : tout cela peu sérieusement. Aussi y a-t-il nombre infini d'officiers incapables, sinon après un long exercice de leur charge. »

(*Opuscles de M. l'abbé Fleury*, t. IV, p. 65.)

Au XVI^e siècle, dit M. Delachenal, « on supprimait dans la collation des grades des épreuves essentielles. Deux religieux avaient été reçus bacheliers et licenciés en huit jours. Les titres universitaires s'obtenaient à prix d'argent. La richesse tenant lieu de science, un savetier pouvait être reçu docteur s'il était en mesure d'acheter ses grades. » (*Histoires des avocats au Parlement de Paris (1300-1600)* 1885, p. 12.

avocat parce qu'on était docteur. Et vous savez quel est le style des docteurs, légistes ou canonistes, [106 V°] de Bartole, (1) de Balde, (2) et des autres de même temps qui se piquaient surtout de savoir par cœur une infinité de textes, et qui auraient cru être déshonorés à jamais s'ils avaient rien dit sans autorité précise, même en parlant de choses indifférentes. Quand vous en voudrez voir un exemple, quoique d'un auteur plus récent, vous pourrez lire la préface de Jean-André (3) sur la glose du texte des *Décrétales* : je m'assure que vous y aurez du plaisir.

« Au reste, il semble que ces bonnes gens présumaient fort peu d'eux-mêmes : ils ne se donnaient point d'autorité. Ils ne se contentaient pas de citer les livres dont ils avaient pris ce qu'ils disaient, mais encore, comme ayant affaire à des gens fort défiants et qui les auraient pu soupçonner de mentir, ils citaient le livre, le titre, le chapitre, le paragraphe, (4) et souvent jusqu'au verset. Peut-être avaient-ils leurs raisons d'en user ainsi. Mais il me semble que je ne vois rien qui nous oblige à les imiter en cela. Au contraire, je crois [107] qu'on se fait grand tort quand on cite avec cette exactitude si scrupuleuse, car un homme qui parle en public doit avoir une confiance raisonnable et doit croire au moins qu'il passe pour un homme de bien, puisqu'autrement il ne [tenterait] (5) pas de persuader ; et s'il est homme de bien, il est digne de foi lorsqu'il dit qu'il a lu quelque chose dans un livre, et on l'en doit croire sur sa parole : autrement il n'est pas digne de se produire en public.

« Mais, pour revenir à notre histoire, je conjecture que les plaidoyers de ces premiers temps étaient fort pleins de latin, et qu'ils avaient beaucoup de rapport aux disputes qui se font dans les écoles publiques, où nous voyons que toutes les propositions sont latines, et que néanmoins on coule beaucoup de français

(1) Barthole, né à Sasso-Ferrato, en Ombrie, est un des plus illustres jurisconsultes du XIV^e siècle. Pour bien faire comprendre la marche d'une procédure instruite dans les formes, selon les règles du droit romain et dans le style judiciaire du temps, il avait imaginé un procès entre la Sainte Vierge et le diable. C'est son *Processus Satanæ contra D. Virginem coram judice Jesu*. Cet ouvrage fut traduit et rimé au Moyen-Âge.

Ce fut lui qui rédigea la Bulle d'Or, donnée en 1356 à Nuremberg par l'empereur Charles IV, pour régler l'élection des Empereurs et les devoirs des Electeurs.

(2) Pietro Baldus est un autre jurisconsulte italien du XIV^e siècle et de la même école. Il enseigna d'abord à Pérouse, puis à Padoue.

(3) Jean-André fut un célèbre jurisconsulte italien du XIV^e siècle. Il enseigna le droit à Padoue. Il écrivit les *Commentaires sur les cinq livres des Décrétales*, puis les *Gloses sur le VI^e livre des Décrétales*, les *Clémentines*, les *Extravagantes*.

(4) C'est cette manie que visa Racine dans ces vers :

Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, Digeste,
De vi, *paragrapho*, Messieurs, *Caponibus*.
Est manifestement contraire à cet abus ?

(Les Plaideurs. Act. III. Sc. III.)

(5) Le copiste a laissé en blanc la place du verbe.

pour la liaison du discours et pour s'expliquer quelquefois plus facilement. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que, dans les temps qui ont suivi, je vois des plaidoyers tout entrecoupés [107 V^o] de latin, non seulement aux citations de lois et d'auteurs, mais encore aux endroits où l'avocat parle de lui-même ; et cela se faisait si naturellement que souvent une seule phrase est moitié française, moitié latine, de manière que les deux langues étaient jointes par une seule construction. Les registres du Parlement sont pleins de ces sortes de plaidoyers, et j'en ai vu deux entre autres d'un nommé Chambellan, qui plaidait pour l'Université contre le cardinal d'Amboise, qui sont de ce même style. (1) »

— « Bridoie était sans doute de ces docteurs-là, dit M. Le Peletier. (2) »

— « N'en doutez pas, répondis-je, et du moins c'en est une peinture fort naïve. »

« Voilà, continuai-je, la première espèce de plaideurs dont la manière est supportable. S'ils ne parlaient pas bien et s'ils n'avaient point d'art, du moins ils ne parlaient guère que de leurs affaires, et s'ils citaient trop, c'étaient des lois et des docteurs.

« Le règne de François I^{er}, qui changea toutes ces choses, introduisit [108] aussi une nouvelle espèce de citations. Car, depuis que Budé (3) et Alciat (4) eurent joint les humanités à

(1) David Chambellan commença à plaider dans les dernières années du règne de Louis XI, vers 1478. On trouve son nom dans les registres du Parlement, jusqu'à la fin du XV^e siècle.

Dans l'un des ses plaidoyers, il cite l'un des premiers vers de l'Odyssée : Πολυδὴν δ' ἀνθρώπων ἄσπεα ἴδεν καὶ νόον ἔγνω.

Plus loin, il donne le texte hébreu d'un passage de la Bible.

Il avait coutume de parler moitié français moitié latin. « Et est etiam décidé in jure que ung homme de XXV ans peut-être avocat, et la raison est quia advocatus in nullo se obligat et nullum soli imminet periculum, ut in glosa ordinaria. (L. I. § initium. De postulando) Réplique de l'avocat Chambellan, accusé d'avoir porté contre deux commissaires du Parlement des accusations calomnieuses. (Registres du Parlement 4 mars 1490. Archives Nationales X 1a, 4831, f^o 388.)

(2) Bridoie est un des personnages les plus naïvement comiques de Rabelais. Juge, il se fie plus au sort qu'à sa science juridique : il jette les dés pour le défendeur, puis pour le demandeur : celui qui a obtenu le plus de points gagne le procès ! (Pantagruel. Liv. III, Ch. XXXIX, XL, XLI, XLII.)

(3) Glossateurs et Bartholistes étaient, au temps de Budé, les docteurs que l'on révérait au Palais et que l'on étudiait à la Faculté des Lois. Les premiers, précurseurs d'Accurse, avaient fait des compilations de commentaires. Les seconds, ne voulant être que des juristes, avaient dédaigné l'élégance du style et parlé une langue barbare qui n'avait plus rien de latin que le nom. Budé dénonça sans se lasser l'idolâtrie aveugle qu'on professait alors pour Accurse et Barthole. (L. Delaruelle, Guillaume Budé, Etudes sur l'humanisme français, pp. 96, 97, 98.)

Budé renouvela le droit en 1508, par ses notes sur les Pandectes. Son traité des Monnaies, et mesures anciennes, (1514) tourna l'humanisme vers l'exacte érudition.

La Bibliothèque de Fleury contenait (n^o 104 du Catalogue) les *Forensia Guili. Budaei, Basilæ, 1558.*)

(4) « A Bourges, dit M. Froment, le milanais Alciat attirait autour

la jurisprudence, il n'y eut personne au Palais qui ne se piquât de savoir le grec et le bon latin et d'avoir lu les bons auteurs. Et comme des gens fort affamés se jettent sur toutes sortes de viandes indifféremment, sans considérer si elles leur sont propres ou s'ils les pourront digérer, ainsi, l'avidité de savoir les humanités et de connaître les livres des Anciens qui avaient été inconnus en France jusqu'alors fit étudier sans choix toutes sortes de livres, pourvu qu'ils fussent grecs ou latins et composés avant mil ans, sans examiner ceux qui peuvent nous être les plus utiles, et sans faire assez de réflexion sur la multitude des choses nécessaires que nous avons à savoir. Cependant, ces sortes d'études étaient estimées de tout le monde, parce qu'encore qu'elles ne fussent pas accompagnées de toute la discrétion possible, elles valaient mieux, sans comparaison, que l'ignorance crasse qui les avait précédées. Et tout cela joint à la coutume de citer et de parler latin, qui était déjà établie, il ne faut pas s'étonner si on commença à remplir toutes les actions publiques de passages grecs et latins, et si on fit consister la gloire des avocats à savoir toutes les langues, à avoir lu toutes les histoires, et à trouver à tout propos des applications de fables et d'hiéroglyphes. (1)

« Pasquier (2) a observé ce changement qui était arrivé de son temps et semble l'attribuer principalement aux harangues des ouvertures de Parlement. C'est dans ce même chapitre dont j'ai parlé, où, après avoir dit que sous le règne de Henri II les avocats du Roi introduisirent la coutume de haranguer en ces occasions, il ajoute qu'ils rapiéçaient leurs discours d'échantillons de divers auteurs. (3) Je crois que ce sont des termes fort significatifs, s'ils ne sont fort nobles. Et comme il était habile, il ne manque point de blâmer cette manière comme inconnue aux anciens orateurs [109] grecs et romains. Il dit même que, s'en étant plaint à M. Despesse, (4) qui était l'un de ces avocats

de sa chaire des élèves de tous les points de la France et de l'Allemagne. Il avait pour auditeurs Conrad Gessner, Hotman, Amyot et Théodore de Bèze. François Ier et le Dauphin étaient eux-mêmes allés l'entendre. Il portait dans l'enseignement du droit une élégance inconnue jusqu'alors et substituait comme il dit lui-même, les notions claires aux notions vagues, les termes choisis et latins aux expressions négligées et barbares... Il ouvrait ainsi la voie à Cujas et à Dumoulin. (Froment, *Op. cit.* p. 66.)

(1) On appelait hiéroglyphes « les similitudes, allégories et emblèmes » à l'usage des prédicateurs.

(2) Etienne Pasquier semble résumer en lui le barreau de la Renaissance. Né à Paris en 1528, il puisa à l'école de Hotman le goût de l'histoire. Il suivit à Toulouse les leçons de Cujas, en compagnie de Pierre Pithou, de Pibrac et de Loisel. Il entendit Alciat à Pavie. Il débuta au barreau de Paris à l'âge de vingt ans, sous le règne de Henri II, (1549). En 1565, il fut chargé d'une cause considérable qui lui permit de révéler ses rares facultés oratoires. Il avait alors trente-six ans. C'était dans le fameux procès entre l'Université et les Jésuites. Pasquier conclut, contre Versoris, qu'il fallait proscrire les Jésuites de l'enseignement, comme schismatiques et contraires au repos de la France et de la Chrétienté. Il mourut en 1615.

(3) *Recherches de la France*. Liv. IV, Ch. XXVII.

(4) Il s'agit de Jacques Faye d'Espeisse, dont nous avons parlé.

généraux, il fut cause de lui faire faire une harangue à l'antique, c'est-à-dire sans citations, et qu'il avoua depuis qu'elle lui avait plus coûté que trois autres. (1) Nous avons encore cette harangue de M. Despesse. (2) Le jugement de ces grands hommes est sans doute de très grand poids contre les citations et il mériterait d'être bien relevé, mais je ne vous dis ceci que par histoire.

« Il est bon toutefois d'observer que M. Cujas était aussi de ce sentiment, et quoique ses écrits soient d'une nature à souffrir toutes sortes de citations, le docte Maran, son disciple, (3) a remarqué qu'il ne citait qu'en deux rencontres : lorsque les auteurs étrangers au droit pouvaient servir à l'interprétation de textes de droit, ou lorsque les textes de droit pouvaient éclaircir ces mêmes auteurs. Mais il faut demeurer d'accord que la plupart des savants du siècle passé ont été fort amoureux des citations, et je ne prétends pas pour cela me plaindre d'eux. Il y aurait de l'ingratitude, [109 V°] puisque nous leur avons l'obligation de tout ce que nous pouvons savoir ; et il y aurait de l'injustice, puisqu'ils ont fait ce qu'on pouvait faire en leur temps, et que nous n'eussions peut-être pas fait à leur place. Mais je les plains eux-mêmes de n'être pas nés en des siècles plus heureux, car ces grands hommes, de si grand génie et si laborieux, méritaient des occupations plus nobles et plus grandes que d'étudier des mots grecs et des mots latins, de corriger des manuscrits, et de faire des traductions et des commentaires. Ainsi, je crois que, sans blâmer leur conduite, on peut ne les pas imiter, puisqu'ils nous ont eux-mêmes montré quelque chose de plus parfait, et que les auteurs grecs et latins qu'ils nous ont eux-mêmes donnés et interprétés nous enseignent une voie toute différente.

« Je pense qu'il n'est pas nécessaire de conduire plus loin notre histoire. Ce qui a suivi le temps de M. Pasquier est assez connu, et il y a encore des gens du Palais qui ont vu finir ceux [110] qui commençaient de son temps. J'ai oui dire entre autres que M. Galand (4) avait acquis une grande réputation en citant beaucoup et en faisant parade d'une érudition fort curieuse. Mais j'ai oui dire aussi qu'il perdait souvent ses causes, par-

(1) Cette parole avait déjà été rapportée par M. de Gaumont à Fleury. (Cf. note de la p. 122.)

(2) *Harangues et actions publiques des plus rares esprits de notre temps*, Paris 1609, in 8° pp. 267 à 290.

A la suite des harangues de Guy du Faur, seigneur de Pibrac, viennent celles de Fave d'Espeisses. Celle en question, au témoignage même de Pasquier, était la neuvième des harangues de Despeisses. Elle fut écrite en 1586 ; elle ne contient que trois petites citations latines et deux petites citations grecques. Mais à la harangue suivante, l'orateur se dédommage. Six vers d'Homère ouvrent le discours ; la seconde page (p. 292) comporte neuf lignes de citations grecques ; huit citations latines ou grecques ornent la troisième ; et la suite est à l'avenant !

(3) Guillaume Maran, mort en 1621, avait étudié sous Cujas, et enseigna lui-même la jurisprudence à Toulouse.

(4) Auguste Galand est un illustre avocat de la fin du XVI^e siècle.

ce que M. de la Martelière, (1) qui est son antagoniste, était plus savant en droit, et se donnait plus de peine à examiner les affaires. Mais des plus illustres qui ont suivi a été M. Jobert, (1) et peut-être n'y en a-t-il point qui ait porté si loin la curiosité des citations. Car on dit qu'il s'en était fait un art, et qu'il composait des plaidoyers tout de passages rapportés de divers auteurs, et joints avec un tel artifice qu'ils composaient un discours suivi. Il y eut même quelques rencontres où, ayant à parler contre M. le cardinal de Richelieu, il trouva des passages d'auteurs anciens pour dire ce qu'il n'eut pas dit si librement d'une autre manière.

« M. Hilaire, (2) qui était du même temps, citait aussi, et il croyait que les [110] citations pouvaient servir pour obliger d'étudier. Mais il ne voulait point qu'on citât l'Ecriture Sainte, parce qu'il ne croyait pas qu'elle pût servir à faire gagner les causes, ni qu'elle dût être employée pour l'ornement.

« Il faut finir par M. Le Maître, qui semble avoir été le premier, (j'entends de ceux qui sont morts, car je ne prétends point parler des vivants) qui semble, dis-je, avoir été le premier dont le style ait été bien formé à la manière grande, noble et agréable, et qui, assurément, a eu beaucoup des parties de la véritable éloquence, s'il ne les a pas eues toutes. (3) On peut dire toutefois que, s'il n'a point péché par défaut, il a péché par excès, et, comme on ne passe pas d'une extrémité à l'autre, quoiqu'il ait surpassé ceux qui l'ont précédé par la conduite de ses desseins, la force et la grâce de ses figures, la pureté de l'élégance

Son nom se trouve sur la liste des avocats donnée par Claude Joly, en 1599, à la fin des Opuscules de Loisel.

Dans le *Recueil de Plaidoyers notables de plusieurs anciens et fameux avocats de la Cour du Parlement*, Paris, 1644, (2^{me} partie, p. 131.) nous voyons Galand défendre, en 1618. Maximilien de Béthune, duc de Sully, Grand Voyer de France, contre les Trésoriers généraux de France en la généralité de Paris, défendus par Talon. Ce fut Galand qui perdit.

(1) Pierre de la Martelière d'abord avocat au Parlement de Paris, puis Conseiller d'Etat, mourut en 1631. Assisté d'Antoine Loisel et d'Omer Talon, il plaida en 1611, la cause de l'Université contre les Jésuites. Le P. d'Avrigny dit que son plaidoyer « ferait honneur au plus vieux professeur de rhétorique, tant il y a de figures de toutes les sortes, et de traits de l'ancienne histoire assemblés. »

Plaidant un jour contre le duc de Guise, il fit en termes fort rudes, suivant son usage, une allusion blessante aux événements de la Ligue. Le duc de Guise le menaça de sa colère ; mais quelques jours après, il le rencontra, vint au devant de lui, l'embrassa et l'assura de son estime.

(2) Hilaire et Jobert sont rangés par Gaudry, (*Histoire du Barreau de Paris*, 1864, t. I, p. 498, parmi les « avocats plaident le plus habilement au Parlement, depuis le commencement jusqu'au milieu du XVII^e siècle. »

(3) On voit que Fleury, s'il ne professe pas pour Le Maître l'admiration extrême de M. Oscar de la Vallée, rend cependant justice à sa haute valeur. Il dévance le jugement du chancelier Daguesseau. Celui-ci en effet, dans la Quatrième Instruction à son fils, lui recommande quelques-uns des plaidoyers de Le Maître où l'on trouve des traits, dit-il, qui font regretter que son éloquence n'ait pas eu la hardiesse de marcher seule, et sans ce cortège nombreux d'orateurs, d'historiens, de Pères de l'Eglise, qu'elle mène toujours à sa suite. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, p. 385.)

de ses expressions, il n'a pu se défaire entièrement des mauvais ornements qui étaient, de son temps, si fort [111] à la mode ; et surtout, il a défiguré ses plaidoyers par ces passages des Pères si grands et si fréquents dont il en interrompt toute la suite. (1) Ce qu'il y a de fâcheux est que, comme nous l'avons toujours entendu louer parce qu'en effet il est très louable, nous le voulons imiter, et plusieurs, n'étant pas capables d'en imiter les véritables beautés, ne copient que ses défauts ; en sorte qu'on peut dire que c'est un fort bon original qui a gâté bien des jeunes gens au Palais. Or il n'y a pas d'inconvénient qu'on se perfectionne avec le temps, et qu'un avocat qui viendra, à présent, avec les mêmes talents de M. Le Maître, n'évite ses défauts et ne retienne tout ce qu'il avait de bon. Ce qui n'empêchera pas que M. Le Maître et ceux qui l'ont précédé n'aient été de grands hommes, et qu'ils ne méritent autant de louanges que ceux qui feront mieux qu'eux. (2)

« Il ne faut pas même croire voir de nos jours la perfection de l'éloquence. Ceux qui vivent aujourd'hui auront des idées où ils ne pourront [111 V^o] pas arriver et que d'autres exécuteront ensuite. Ces autres découvriront encore de nouvelles choses où ils ne pourront pas atteindre, et on pourra s'exercer longtemps ainsi avant que de trouver la perfection, ni de l'éloquence, ni de quelque art que ce soit. »

— « On peut tirer de là, dit M. Cordemoy, deux conséquences assez utiles pour la morale : l'une, que chacun doit travailler sans relâche à se perfectionner dans sa profession, parce que la vie n'est pas assez longue pour acquérir autant de perfection qu'on en peut connaître ; l'autre, que les plus habiles doivent avoir le moins de vanité, parce que, s'ils sont véritablement habiles, il est impossible qu'ils ne voient un grand pays au delà du chemin qu'ils ont fait, et, jugeant de l'avenir par le passé, ils doivent croire que ceux qui les suivront auront le même avantage sur eux qu'ils ont eu sur ceux qui les ont devancés. »

— « Je vois bien de l'apparence à ce que dit M. Fleury, dit [112] M. de Marillac, et il pourrait bien être que les citations ne seraient établies autant par coutume que par raison. Ce n'est pas que je veuille de là tirer aucune conséquence en votre faveur. Je vous ai déjà dit que je ne voulais rien conclure, et tout ce que je puis vous promettre, c'est que j'examinerai à loisir les

(1) M. Gasté, auteur d'une édition des *Plaideurs* (1890), a compté, dans le plaidoyer d'Antoine Le Maître pour Marie Cognot, trois citations de l'Écriture Sainte, deux de Saint Augustin, trois de Tertullien, une d'Aristote, deux de Quintilien, trois de Sénèque le Tragique, deux de Virgile, une de Cicéron, et une de Suétone : au total, dix-huit citations.

(2) Les *Lettres de Guy-Patin*, écrites au même temps environ que les Dialogues, font de Le Maître le même éloge. Elles l'appellent « cet avocat fameux qui était un homme incomparable, » (édit. Réveillé-Parise 1846, t. II, p. 442, lettre du 3 Décembre 1658.) « ce célèbre avocat qui nous a donné de si beaux plaidoyers, » (Ibid. t. III, p. 595, Lettre à Falconet du 18 mars 1666) Cf. aussi, t. III, p. 68, la lettre à Falconet, du 8 nov. 1658.

raisons qui ont été proposées de part et d'autre, sans être préoccupé pour aucun parti. »

— « Quoi que vous disiez, reprit M. Le Peletier, ou vous êtes déjà persuadé de notre opinion, ou vous avez peur de l'être. En effet, si on examinait ce qui a été dit contre les citations, hier et aujourd'hui, je pense qu'il ne se trouverait guère de raisons essentielles dont vous ne soyez demeurés d'accord. Par exemple, n'êtes-vous pas convenu que les Anciens sont nos maîtres pour l'éloquence aussi bien que pour le reste ? »

— « Oui, reprit M. de Marillac, M. Cordemoy, à qui je m'en étais rapporté hier, me joua un tour, et je ne sais comment [112 V°] il trouva moyen de louer Aristote sans approuver sa philosophie. Mais en effet, je reconnais que nous devons suivre les Anciens. »

— « Vous vous souvenez bien encore, dit M. Le Peletier, qu'on montra que les Anciens ne citaient point, et ne mêlaient point de langues étrangères dans leurs discours publics ? »

— « Il est vrai, dit M. de Marillac, qu'ils ne citaient presque point, et même qu'ils n'affectaient pas de paraître savants. Mais je vous apportai, ce me semble, des raisons assez considérables qui les en faisaient abstenir. »

— « J'en conviens, dit M. Le Peletier, mais la différence que vous voulûtes établir entre eux et nous ne subsiste plus, puisque M. Cordemoy a montré que, parmi nous, les citations ne sont établies sur aucun fondement raisonnable. Car n'avouez-vous pas que celles qui ne sont pas nécessaires pour la preuve ne servent point à faire gagner la cause ? »

— « Non, reprit M. de Marillac, elles n'y servent pas si on [113] prend les choses à la dernière rigueur. »

— « Vous reconnaissez aussi qu'elles ne sont pas utiles à la réputation solide de l'avocat, puisque vous dites vous-même qu'elles sont bien plus propres aux esprits médiocres qu'aux grands génies ? »

— « Il faut bien prendre garde, avec vous, reprit M. de Marillac, à ce que l'on dit. »

— « N'est-il pas vrai, continua M. Le Peletier, que les citations nuisent à l'éloquence, en ce qu'elles détournent les jeunes gens des études solides et nécessaires, et encore plus positivement en ce qu'elles obscurcissent les raisonnements et les récits, qu'elles empêchent qu'on excite les passions, qu'elles marquent de l'artifice et de l'affectation ? »

— « J'ai quasi cru tout cela tant que M. Cordemoy a parlé, dit M. de Marillac, mais je commence à ne le plus croire. »

— « Il me semble toutefois, reprit M. Le Peletier, que nous avons satisfait à toutes vos objections et à tous les inconvénients (1) que vous avez proposés. »

« De sorte qu'il [113 V°] ne reste plus de conclure, même

(1) *Inconvénient* « signifie aussi l'absurdité et l'erreur qui s'ensuivrait d'une proposition de doctrine : il résulte de grands inconvénients de cette proposition. » (Acad. 1694.)

en abandonnant beaucoup de nos avantages, que, quand les citations ne seraient pas mauvaises en elles-mêmes, le mauvais usage qu'on en fait communément et les inconvénients qu'elles produisent les devraient faire absolument rejeter, puisqu'elles ne sont pas nécessaires et qu'on peut dire les mêmes choses comme de soi-même. »

— « Pour un homme qui sait bien le monde, vous me pressez trop, dit M. de Marillac. Et puis, quand je demeurerais d'accord que vous avez raison, quel avantage en tirerez-vous ? Car, comme je ne me suis pas déclaré, je pourrais dire que j'ai toujours été de votre avis. Mais je ne veux point vous donner l'avantage de croire que vous m'avez convaincu. Je ne vous dirai donc point si je crois qu'on doive citer ou non. Mais je vous dirai que j'ai pris grand plaisir à vous entendre parler, et qu'il serait fort utile de faire souvent de semblables conversations. »

Comme M. [114] de Marillac disait cela, on arriva chez lui, et il fallut se séparer.

Fin du second Dialogue.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

LISTE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

DES SOURCES, TEXTES ET TRAVAUX UTILISÉS ET CITÉS

- Archives Nationales. — *X 1 a 4.831.*
- Bibliothèque Nationale. — *F. Fr. Mss.* 9514, 9519, 9521.
Nouv. acq. 2.210.
- Matheo Aleman. — Le Guzman d'Alfarache, 1599. *Traduit en français par Chappuys, en 1600, par Chapelain, en 1619*
- Aristote. — Rhétorique, Poétique, Topiques, Premiers analytiques.
- Balzac. — Œuvres diverses, 1646.
Œuvres complète, 1665.
- Eugène Baret. — De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle 1873.
- René Bary. — La rhétorique française... où l'on traite à fond de la manière des genres oratoires, 1659.
- Philippe de Beaumanoir. — Des Coutumes de Beauvaisis, 1283. Publié en 1841 par le Comte Beugnot.
- J. du Bellay. — La deffence et illustration de la langue française. *Edition critique de M. Henri Chamard, Paris 1904.*
- Remy Belleau. — Œuvres poétiques, 1585.
- Berty. — Topographie historique du vieux Paris, 1897.
- Boileau. — Satires. — Art poétique.
- Jean Boivin. — Claudii Peleterii, regni administri, Vita... *Paris 1726.*
- Bossuet. — Histoire universelle, 1681.
Lettre à Innocent XI, 1679.
- P. Bouhours. — Entretiens d'Ariste et d'Eugène, 1671 *Edition René Radouant Paris, 1920.*
- Du Boulay. — Historia Universitatis Parisiensis, 1665-1673.
- Edouard Bourciez. — Les mœurs polies et la littérature de Cour sous Henri II. *Paris, 1886.*
- Bourdaloue. — Œuvres
- Brunet. — Manuel du libraire et de l'amateur de livres, 1860-1865.
- F. Brunetière. — Evolution des genres, *t. I.* 1898.
- Ferdinand Brunot. — Histoire de la langue française, *t. II. et V.*
- Guillaume Budé. — De philologia. - Lucubrationes variae. *Bale 1557.*
- Catalogue des livres imprimés et manuscrits composant la bibliothèque de feu M. Desjobert, ancien Grand-Maitre des Eaux et Forêts.
Paris, 1823.
- Catalogus librorum Bibliothecae illustrissimi viri D. Claudii Fleury.
Paris 1724.

- Catalogue des livres de feu M. de la Vigne de Frêcheville, Docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, Conseiller d'Etat, premier médecin de la Reine... *Paris*, 1759.
- Cervantès. — Don Quichotte de la Manche. *Traduction César Oudin en 1614, de Rosset, en 1618.*
- Cicéron. — Les Tusculanes. - Pro Plancio. - Pro Sextio. - Pro Balbo. - Pro Murena. - Pro Archia. - Pro Cœlio. - Pro Dejotaro. - In Pisonem. - De officiis. - De Oratore. - Brutus, seu de claris oratoribus.
Les Huits Oraisons de Cicéron, traduites par MM de l'Académie, 6^e Edition, 1653.
- Corlemoy. — Discernement du corps et de l'âme, 1666.
Discours physique de la parole, 1668.
- Corneille. — Mélite, Nicomède, Don Sanche, Polyeucte.
Le Correspondant, 1923
- Paul Courteault. — Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais (1545-1617). *Paris*, 1907.
- J.-B. Daragon. — Précis de la vie de M. Claude de la Vigne de Frêcheville 1759.
- Delachenal. — Histoire des avocats au Parlement de Paris. *Paris* 1885.
- Louis Delaruelle. — Guillaume Budé, *Paris*, 1907.
- L. Delisle. — Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, 1884.
- Démosthène. — La Fausse Ambassade. - De la couronne.
- Descartes. — Discours de la Méthode. *Edition Rabier* 1897.
- Desdevises du Désert. — Claude Le Peletier, Ministre d'Etat. *Caen*, 1877.
- Dictionnaire historique de Moréri, 1759.
- Dictionnaire de l'Académie, 1694.
- Dictionnaire anglais-français, de *Cotgrave*, 1611.
- Dictionnaire de Littré, 1877
- Dictionnaire de Furetière, 1727.
- Dictionnaire de Trévoux, 1771.
- Dictionnaire des littératures, de Vapereau.
- Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, de Godefroy.
- Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle.
- Digeste.
- Dupin. — Lettres sur la profession d'avocat, *Paris*, 1818.
- Dupont-Ferrier. — Du Collège de Clermont au Lycée Louis-le-Grand. *Paris*, 1921.
- H. Estienne. — De vitis, decretis et responsis celebrium philosophorum libri decem, de *Diogène Laërce*, 1570.
- Euripide. — Hippolyte.
- Fénelon. — Dialogues sur l'éloquence, 1718.
Lettre sur les Occupations de l'Académie Française, 1716.
- Abbé P. Féret. — Le Cardinal du Perron orateur, controversiste, écrivain. *Paris*, 1877.
- Alexandre-Paul de Filère. — Discours contre les citations du grec et du latin es plaidoiries de ce temps. 1610.
- Claude Fleury. — Journal de Fleury (*B, N. F. Fr. Mss* 9511)
Droit public de France, *Edition J.-B. Daragon, Paris* 1769.
Traité du Choix et de la Méthode des Etudes, *Paris* 1684.
Préface de l'Histoire Ecclésiastique. *Edition* 1722-1723.
Opuscules, 5 vol. *Edition Rondet, Nîmes*, 1780.
Nouveaux Opuscules. *Edition Emery*, 1807.
Œuvres de l'Abbé Fleury, *Edition Aimé-Martin* 1837.
Institution au Droit Français, *Edition Laboulaye et Dareste, Paris* 1858.
- Florilegii magni, seu Polyantheae floribus novissimis sparsae libri XVIII, opus praeclarum..., etc. *Lyon*, 1648.

- Théodore Froment.** — Essai sur l'histoire de l'éloquence judiciaire en France avant le XVII^e siècle. - Paris, 1874.
- F. Gaquière.** — La Vie et les Œuvres de l'abbé Claude Fleury. - Paris, *de Gigord*, 1925.
- Gaudry.** — Histoire du barreau de Paris, 1864.
- Les Plaidoyers de M. Gaultier, avocat au Parlement, 1688.
- De Granges de Surgères.** — Les traductions françaises de Guzman d'Alfarache. - Paris, 1886.
- P. Griselle.** — Bourdaloue, Histoire critique de sa prédication. - Paris, 1901.
- G. Guéret.** — Entretiens sur l'éloquence de la chaire et du barreau. - 1666.
- Guy-Patin.** — Lettres. *Edition Réveillé-Parise, Paris* 1846.
- Hamon.** — Vie de saint François de Sales. *Paris* 1855.
- Harangues et Actions publiques des plus rares esprits de notre temps. *Paris*, 1609.
- Héliodore.** — Histoire Ethiopique, ou Théagène et Chariclée. *Traduction Amyot* 1547.
- Horace.** — Satires, Art Poétique.
- Jacquinet.** — Des prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet. *Paris* 1863.
- Cl. Joly.** — Divers opuscules tirés des Mémoires .. *Paris*, 1652.
- La Bruyère.** — Les Caractères, *Editions Rébelliau, René Radouant*.
- La Fontaine.** — Epître à Huet. 1687.
- La Motte le Vayer.** — Œuvres. *Paris*, 1669.
- La Roche-Flavin.** — Treize livres des Parlements de France, *Bordeaux*, 1620.
- Lavisse.** — Histoire de France, t. VII.
- Ledieu.** — Mémoires et Journal, 1856-1857.
- Mémoires de l'abbé Legendre, chanoine de Notre-Dame, secrétaire de M. Harlay, archevêque de Paris, *Paris* 1863.
- Plaidoyers et harangues de M. Lemaître, ci-devant avocat au Parlement et conseiller du Roi... *Paris*, 1657.
- Abbé Lézat.** — De la Prédication sous Henri IV. *Paris*, 1871.
- Vasco de Lobeira.** — Amadis de Gaule. *Traduction Herberai des Essarts vers* 1540.
- Antoine Loisel.** — Le Pasquier ou Dialogue des Avocats, 1602. — *Edité par Cl. Joly*, op. cit., en 1652, et par *Dupin*, op. cit., en 1818.
- Martial.** — Epigrammes.
- Mémoires de Trévoux, 1710.
- Michaud.** — Biographie universelle.
- Molière.** — L'Etourdi, Georges Dandin, Les Précieuses ridicules, L'Impromptu de Versailles.
- Montaigne.** — Les Essais.
- Montalembert.** — Les Moines d'Occident, 1868.
- Munier-Jolain.** — Les époques de l'éloquence judiciaire en France, *Paris* 1888.
- La plaidoirie dans la langue française, 1896.
- Journal d'Olivier Le Fèvre d'Ormesson. *Edition Chéruef*, 1860.
- Pascal.** — Pensées et Opuscules. *Edition Brunschwig* 1909.
- Pasquier.** — Lettres. *Paris* 1619.
- Recherches historiques de la France. 1643.
- La Farce de Maître Pierre Pathelin, avec une introduction par *Geoffroy-Château*, 1853.
- Patru** — Plaidoyers et œuvres diverses, 1681.
- Pellissier et d'Olivet.** — Histoire de l'Académie Française avec une introduction, éclaircissements et notes de Livet, 1858.

- Petit de Julleville. — Histoire de la littérature française.
 Samuelis Petiti Miscellaneorum libri novem. *Parisiis*, 1630.
- Plaute. — Paenulus.
- Plutarque. — Vie des hommes illustres.
- William Poidebard. — Correspondance littéraire et anecdotique entre M. de Saint-Fonds et le président Dugas, membres de l'Académie de Lyon (1711-1739). *Lyon* 1900.
- Polymnemon seu Florilegium locorum communium ordine novo, exactiori... etc. Tobiae Magyri, *Francofurti*, 1629.
- Claude Quilliet. — Callipaedia, seu de pulchrae prolis habendae ratione poema didacticum. *Lyon* 1655.
- Quintilien. — Institution oratoire.
- Rabelais. — Œuvres. *Édition Marty-Laveaux*, 1868.
- Jean Racine. — Les Plaideurs 1668. *Editions Lanson, Figueère, Gasté*.
 Bérénice.
- Louis Racine. — Remarques sur les tragédies de Jean Racine.
- P. Rapin. — Réflexions sur la poétique (Œuvres. *Amsterdam* 1709).
- Recueil de plaidoyers notables de plusieurs anciens et fameux avocats de la Cour du Parlement *Paris* 1644.
- Remontrances ou harangues faites en la Cour du Parlement de Paris aux ouvertures des plaidoiries. *Paris* 1600.
- Revue des Deux Mondes. — 1er Janvier 1863.
 1er Mai 1888.
- Le Roman de la Rose. *Paris*, 1500.
- Ronsard. — Préface de la Franciade. 1692.
- Sainte-Beuve. — Port-Royal, 1840
 Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle. 1828.
- Les Œuvres de M. Sarasin, 1656.
- Henri Sauval. — Histoire et recherche des antiquités de la ville de Paris 1724.
- Les Œuvres de M. Scarron. 1663.
- Mademoiselle de Scudéry. — Le Grand Cyrus, Clélie.
- Scupoli. — Le Combat spirituel, 1608.
- Séguiran. — Sermons doctes et admirables, 1617.
- Suétone. — C. J. César.
- Tacite. — Dialogue des Orateurs.
- Tallemant des Réaux. — Historiettes, *édition Montmerqué*. 1861.
- Antoine Thomas. — De Johannis de Monasterio vita et operibus, Paris, 18-3.
- Charles Urbain. — Nicolas Coeffeteau, dominicain, évêque de Marseille (1574-1623). *Paris* 1893.
- Honoré d'Urfé. — L'Astrée 1620-1624.
- Guillaume du Vair. — De l'éloquence française. *Édition critique de René Radouant*. *Paris* 1908.
- Oscar de la Vallée. — De l'éloquence française au XVII^e siècle. *Paris* 1856.
- Paul Viollet. — Histoire du droit civil français. *Paris*, 1905.
- Les Œuvres de M. de Voiture, *édit.* 1652.
-

Imp. C. BASIN, Boulev. Thiers, 34. Béthune.

Imp. C. BASIN, Boulev. Thiers, 34. Béthune.
